

BERN 30 11

Jean Bernabé

N'en pays de Grand Kabicha

(roman)

BERN 30 1v

BERN 30 1v

Jean Bonaparte

N° en pays de Grand Kabiche

(roman)

Du même auteur :

*Matinoia* (poème dramatique), Revue *Europe*, 1978

*Eloge de la Créolité* (en collaboration avec Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant), Gallimard, Edition bilingue français-anglais, 1989

*Le bailleur d'étincelle* (roman), Ecriture, 2002

*Partage des ancêtres* (roman), Ecriture, 2004

*La malgeste des mornes* (roman), Ecriture, 2006

*Litanie pour le nègre fondamental* (roman), Mémoire d'encrier, 2008

*Chimen driv* (nouvelle), à paraître

*Mamzelle libellule* (nouvelle), à paraître

# À Gita Foresti-Agosha, grande exploratrice des univers métapsychiques

# Prologue

« Entrez, mon bon ami, entrez donc ! Cette frayeur sur votre visage ! Ici, vous n'êtes point en terre hostile ! Il y a belle-drive que notre royaume n'a pas accueilli personnalité aussi exceptionnelle. C'est graine de plaisir, votre venue au pays de céans. Affaire de graine aussi, le secret jadis objet pour vous d'ardente préoccupation ! Car, votre histoire est de moi et de moi seul connue en ces lieux. Et depuis belle-drive ! Vous ne me croyez pas ? Ecoutez l'évocation de vos primes années en la terre qui vous vit naître et grandir.

L'espace d'un cillement, et je revois votre juvénile imagination rôdant aux parages de la petite graine. Elle flaire, renifle, ausculte, tergiverse et finalement se plaît à unir deux corps dans un élan d'amour. Fougueux, avec ça ! Ah ! La reine de nos cabèches ! Bon cavalier, on peut tenter de la chevaucher comme le ferait une divinité du vaudou. À l'imitation de quel loa, au fait ? Damballah, seigneur des lacs et des rivières, arbitre des équilibres ? Ogoun-Ferraille, maître des forges et des combats ? Ou alors Papa-Legba, vieux-corps d'allure débonnaire ? Aposté aux carrefours, au pays d'Haïti il ouvre les portes du monde.

Une nuit de claire enfance embrumée de rêves, vous cessez soudain de croire le monde sans scories ni plissure. Vous voici tour à tour travaillé par l'inquiétude et abreuvé de certitude, écorché par le soupçon et flatté des souffles de l'espoir. Et votre esprit se trouve embrasé au réveil : « Suis-je enfant d'amour ou de viol ? Fils de cornes, fruit de frivole passade ou reliquat de liaison ancienne ? ». Votre esprit, à force de travail,

s'affermit, s'affine. S'épanouit même en spéculation. Grand vainqueur d'énigmes et autres rébus, vous devenez précocement expert en déductions. Pour le meilleur et pour le pire de votre vie, promise à vaste semis d'aventures. Etranges pour tout autre moi !

\*

Et la petite graine germa. Cette germination – vous le devinez au soir d'une journée d'orage – s'est faite en dehors de l'île qu'à juste titre, vous appelez « mon pays ». Et elle a poussé. Est devenue une belle plante. Vigoureuse avec ça et sans demander nulle permission. À quiconque ! Rien qu'en suivant son destin de plante.

Cette île, vous l'aimez intensément. Ses habitants aussi, vos compatriotes. Cette passion ne vous détourne pas d'une vérité très tôt recherchée, établie, marquée du sceau de vos calculations : vous, fils légitime, aimez-vous à répéter, de Josépheau Amard et de Marlène Amard, née Dorilius, au pays d'Haïti-Thomas, vous n'avez point été conçu sur cette lèche de terre que la mer tantôt caresse, tantôt fustige de ses rappeuses étrivières.

Ainsi donc, vous décidez d'assumer en toute sérénité ce qu'à votre insu vous saviez déjà et dont, à ce moment-là, vous venez tout juste de prendre conscience. À cette découverte, pas dénuée de conséquences pour vous, succèdent bien d'autres événements. Peut-être vous brûlera-il un jour de les raconter. Vous me trouvez bien énigmatique, n'est-ce pas ? Tout doux, Messire ! Votre degré de perplexité vous situe, rassurez-vous, dans la norme des visiteurs de ce royaume ».

Soudain, un silence. J'ai cru l'entendre, glissant comme voilier sur mer d'huile, tout pendant que les cales s'emplissaient des bruissements d'une conjuration chuchotée. Et la voix tout ensemble douce et caverneuse de reprendre souffle et proférer à la manière emphatique des histrions : « Soyez le bienvenu, Messire, n'en Royaume de Grand-Kabicha. Au regard de votre parcours en votre pays natal, porté par un vent chaque jour plus favorable, vous êtes appelé, nous le savons, à y occuper la magistrature suprême. Daignez, ô distingué personnage, accepter d'ores et déjà le statut d'hôte privilégié. Tout autant, literie, bains parfumés, couvert, téléphone et bureautique vous seront assurés *ad libitum*. Si d'aventure vous n'étiez pas en mesure d'accepter aujourd'hui mon invite, sachez, noble étranger, qu'à l'avenir, même le grand âge advenu, nos portes de bronze vous resteront ouvertes. Votre Eminence aura tout loisir d'utiliser toutes nos commodités pour se faire le héraut d'une épopée. La teneur lui en échappe pour le moment. Plus tard, plus savant, n'est-ce pas ? ».

\*

Etrange personnage : prunelles plantées comme piquets sur ma personne, bras tout en ronds de jambes m'attirant vers lui. Sa connaissance passablement avisée de mon histoire me médusa : le « vous » ne pouvait s'adresser qu'à moi. Moi, fils légitime de Josépheau Amard et de Marlène Amard, née Dorilius, au pays d'Haïti-Thomas. Louche néanmoins demeurerait à mes yeux l'évocation des loas du vaudou. Mystérieuse surtout, malgré mes origines haïtiennes. Bref, ces

paroles de bienvenue avaient retenti sous la voûte de mon crâne comme tonnerre aux crevasses d'étroite vallée. En moi, elles avaient versé trouble aussi dense que l'insolite des lieux censés m'accueillir. Je tombai dans un égarement suspect d'une durée à mes yeux insoutenable. D'un effort salutaire, mon esprit s'affranchit quelque instants des ruminations nées de ma stupeur. « Et si, au lieu de prendre figure d'ahuri, me dis-je enfin, si je faisais semblant de jouer le jeu, histoire de ne pas encourir réputation d'épais crétin ou de malotru. »

Malgré toute ma bonne volonté, ce jour-là, il finit par prendre pied sur ma tête, ce fichu égarement. Même aujourd'hui, le Royaume de Grand-Kabicha, j'ignore où diable le situer sur la carte des mondes connus. *Kabicha*, c'est bien ça. Elle était on ne peut plus claironnante, la voix. Le filet de la surdité ne m'avait pas encore recouvert de la moindre maille. *Kabicha*, oui, c'est le mot agresseur de mes tympanes. Dans notre parler ordinaire, pareille dénomination suggère, que je sache, les effluves de la dormition. Il faut se méfier des rapprochements hâtifs et des étymologies hasardeuses, mais quelque chose de l'ordre de la léthargie saturait l'atmosphère du lieu. Afin d'y échapper, je dus déployer belle énergie mentale. Application chez moi plutôt ordinaire. À peine fut-elle amplifiée, en la circonstance, par mon souci de lucidité au cœur de ces sinistres ambiances. Quel est, me demandai-je, ce curieux bonhomme, avec ses airs de grand chambellan ? Plutôt alerte et guilleret, il n'avait pas du tout l'air englué de

sommeil. Ses fonctions doivent le placer au dessus du commun des habitants du pays. Avec le privilège insigne de garder l'état d'éveil. « Ô distingué personnage.... noble étranger... la magistrature suprême... ». Oui, ce furent bien ses paroles !

Je dois en convenir : ces propos, quoique mystérieux, n'avaient pas l'air imbu des venins de menterie. De plus, l'homme avait commenté sans bévue mes sinueux itinéraires d'enfance. Quant aux prophéties et autres blandices à mon amour-propre, n'ayant pas don de double vue, je n'avais autre solution que d'en accepter l'augure. Non sans en éprouver – faut-il le redire ? – un étonnement nourri de circonspecte humilité. De scepticisme aussi.

Quidonc, j'ouvre ce récit sous les voiles d'une fantasmagorie dont bonne part de mon existence fut imprégnée.

Moi, fils légitime de...

## 1

« C'est un bon mois après notre mariage qu'un beau matin, avant le chant de l'oiseau-pipiri, j'ai senti se gonfler une poche au-dedans de mon ventre. Ah ! Il était si heureux ton papa ! ». Voilà ce que d'aussi loin que je m'en souviens, Man Lèlène n'a cessé de me seriner. Sens de la déduction oblige : me rapportant à la date des épousailles de mes parents, je me figurais avorton, immigrant clandestin, expulsé au bout de six mois de sa matrice ! Normal qu'après ça je me sois étonné de l'entendre s'enorgueillir à d'autres moments de mes « cinq-kilos-bon-poids », lors de mon arrivée en ce monde. Pour un prématuré...

Par un gros-midi du temps d'hivernage, Maître Soleil, visiteur des plus improbables en la saison, s'était lui aussi invité avec toute sa smala dans la modeste chambrée de dispensaire. Et, surplus d'hommage à la fraîche accouchée, la sirène du patelin de lancer sa trombe. À croire qu'elle voulait se mettre à l'unisson de mes princiers vagissements. Ce jour-la, Man Lèlène s'était sentie heureuse comme jamais. Reine elle était, et d'un royaume auquel, je l'ai bien compris, l'imagination avait grande part. L'euphorie aussi. N'avait-elle pas traversé la mer, ses griseries d'embruns, ses vicissitudes ? Et puis, enfin sauvée, la chair de sa chair n'était-elle pas désormais arrimée à cette terre incontestablement sienne ? Autant par le droit proclamé

du sang que par celui, indéniable, du sol. Privé de toute confiance autobiographique sur son passé d'avant ma naissance, j'ai réussi à grappiller quelques renseignements sur Man Lèlène. C'était soir d'orage, au détour d'une banale conversation entre un fils et sa mère. Pendant toute sa prime jeunesse, du pipirite-chantant à l'heure où de part en part se brisent les sagaies du jour, elle avait dû sacrément trimer. Oui, se battre, débattre et entrebattre avant d'apercevoir la moindre embellie. D'oser même envisager l'ébauche de l'esquisse d'un havre de paix.

« Ah ! Man Lèlène ! Si le mystère de ton passé avait pu tenir comme oignon en ma paume, il m'en aurait coûté d'en arracher les pelures, déshabillage plus qu'indécent. Longtemps j'ai brûlé d'un désir inassouvi de fusion avec toi. Baigner de nouveau en tes tréfonds ! Dans les flots de ta propre histoire, j'aurais pu mieux me connaître ».

Elle reste, cette histoire-là, enrobée dans un passé pour moi difficilement accessible. Aujourd'hui encore, j'en éprouve grande frustration. Pis encore, une blesse sans dimanche ! Maintenant que Man Lèlène n'est plus, quelle bonne fortune pourrait me révéler sa vie d'avant ma naissance ? Et si cela advenait, serait-ce au cœur de quelque *kabicha* nocturne ? Ou alors, diurne ? Sorte de rêve plus long, plus fertile en aventures et mésaventures que lors de mes habituels sommeils ? Ne serais-je pas plutôt jouet d'hasardeuse construction intellectuelle, avec moi seul architecte et arbitre ? Insondables questions ! Elles ne m'ont, hélas, jamais paru solubles

dans le bain-marie de mes rêveries. Pas davantage dans la forgerie de mes pensées.

\*

Cela est bien vrai, quand j'étais enfant, je n'aimais rien tant que d'activer mes neurones. Et le labeur de ces ouvriers consciencieux, je le dédiais à l'avancée d'une recherche très personnelle, quoique encore bien vague. Le véritable objet m'en a longtemps échappé. Il m'apparut un beau jour, je devrais plutôt dire une vilaine nuit toute agitée de fièvre, migraine, insomnie. Dans la moiteur tropicale, le secret, enfin extrait de sa gangue, se mua tout à coup en évidence. Une naissance réputée avant terme et pourtant aussi triomphale que dodue ne pouvait que confiner à paradoxe. Voire fiction. Je n'ai pas dit menterie. Impression suggérée n'est pas conviction proclamée. Et puis, la nouveauté du bonheur aura pu favoriser la conscience d'une grossesse plus ancienne, dissimulée auparavant sous les affres de la détresse. N'empêche, la confiance, en sa répétition même, installait un mystère. Ce mystère-là, je l'ai apprivoisé. Mais pas avec les armes de ma seule raison. D'ailleurs, quelque particule de mon actuel projet d'écriture se justifie par la conjoncture plutôt miraculeuse qui en facilita la résolution. Pour sûr, le secret de Man Lèlène a infléchi le cours de ma vie.

L'adjuvant de cette quête – ne devrais-je pas plutôt dire : cette enquête ? – s'est présenté à moi sous les traits de Compè Raza (nom-savane du Hasard dans mon langage). Il a bien voulu, pour ma gouverne de pré-adolescent, allonger son doigt sur une clef

nonchalamment posée au creux d'un poussiéreux bol de plastique remisé dans une encoignure. L'inattendu sésame ouvrait les tiroirs d'une vieille commode, réceptacle familial d'un tohu-bohu de souvenirs. Là-dedans, j'ai déniché une photo toute ternie. Quelque peu décatie mais pas assez pour échapper à mon déchiffrement. Un visage si semblable au mien ! Ça m'a proprement chaviré. Jeté même dans une excitation. J'avais, au premier coup d'œil, tout deviné. Je ne l'ai su qu'après.

La couleur noire charbon de l'homme photographié était bien l'unique point commun avec mon père, Papa Jo. Aussi ai-je très vite écarté tout soupçon de parenté entre les deux hommes. Car, mise à part la pigmentation, tout les différenciait : sur le portrait, figure oblongue, nez épaté et membré, sourcils broussailleux, lèvres larges et bien plus épaisses que la moyenne, autant de traits dans lesquels j'ai cru reconnaître mon propre visage. Ah ! Pouvoir remonter le cours du temps, en deçà même de ma naissance ! J'en éprouvai jubilation, ivresse, exaltation et autres émotions. Bref, tous les affects que peut susciter la recherche des origines. Abolie, désormais, mon insomnieuse angoisse !

Mon voyage à rebours dans le passé s'effectua sans anicroche. Depuis plusieurs lunes, moult hypothèses impatientes d'opportune issue fourmillaient, je le sentais bien, dessous la courbure de mon crâne. C'était maintenant chose faite, mes conjectures s'étaient enfilées sous forme d'imparables conclusions. Dois-je

encore le redire ? J'ai d'emblée assumé sans le moindre état d'âme que mon père, Papa Jo, ne soit pas mon géniteur. Dès ma plus tendre enfance, c'était mon héros de prédilection. J'avais acquis la conviction que mes sentiments à son endroit pourraient être éprouvés. Ebranlés, jamais !

\*

Oyez ou lisez, bonnes gens, ce qu'oreilles doivent entendre, ou prunelles d'hommes et de femmes capter. Oui, afin que soit tarie toute source de malentendu ! Apprenez- le, pendant plus d'une trentaine d'années, Josépheau Amard s'était tenu quelque part sur le chemin qui allait le mener un jour à Papa Jo, mais il n'avait pas encore emprunté le sentier de coursière qui y conduisait. Pas plus devin que le commun des mortels, comment pouvait-il prévoir l'exact trajet de ses pas ordinaires ? Et à plus forte raison celui de ses courses inédites ? Il en savait encore moins la destination. Sûr qu'il ne l'était pas encore, père, quand il porta secours à une malheureuse, débarquée depuis peu du pays d'Haïti. D'elle, à ce qu'il m'en rapporta, il ignorait tout sauf sa participation à un groupe de boat-people. Il était, en effet, chargé d'accueillir la petite troupe à son arrivée dans la crique Madafa. Il avait attendu le rafioteur au lieu dit. En vain. Au bout de quelques jours, il commença des recherches. Muni d'une torche, nuit tombée, il découvrit la jeune femme presque sans vie au milieu d'une touffe de raziés, à quelques milles marins de l'endroit prévu.

Faim et soif, ça vous jette chrétien-vivant en piteux état ! Gratter et manger terre peut résulter de ces étranges envies, dont bien souvent, paraît-il, s'entichent certaines femmes-en-situation, mais cela ne nourrit guère. Mâchonner tiges de fortune ou en sucer la sève, pas davantage. Ramenée de son inanition, la jeune personne gratifia Josépheau Amard d'un sourire. Le premier mot sortant de ses lèvres suffit à révéler une origine dévolue, en ce pays, à la clandestinité. La jeune femme trouva abri, prudence oblige, dans une resserre attenante à la case de tante Fleurilise, sœur cadette de Papa Jo. Là où nul être doué de bon sens n'aurait pu se représenter mammifère bipède trouvant brise à respirer. Sauf qu'il eut l'ingéniosité, Papa Jo, de ménager dans la soupente deux-trois ouvertures discrètes, pourvoyeuses du meilleur oxygène, grâce à la campagne environnante. Il était très habile de ses mains, Papa Jo. Ses loisirs favoris l'installaient dans l'intimité du bois. Aussi aimait-il offrir aux siens, et à ses voisins les plus chers le travail d'un artisanat raffiné : buffets, commodes, armoires, mais aussi portes et fenêtres.

Au bout de quelques jours, il eut la générosité, à moins que ce ne fût clairvoyance, d'installer sa protégée toute seule dans une chambrette de sa propre maison. Manière de lui offrir moindre inconfort ? La soustraire en tout cas de façon plus certaine au zèle de la maréchaussée. Encore que cette dernière, à l'époque, se comportât plus en essaim épisodique de vonvons virevoltants qu'en bataillon d'opiniâtres inquisiteurs.

Mais c'étaient manières d'antan. L'époque où le Diable était encore petit garçon.

\*

À Josépheau Amard, veuf et sans enfant, neuf jours suffirent pour obtenir promesse d'une main, la gauche ; vingt-neuf autres (calendrier à l'appui) pour la main droite. Comprendre : en amener la ravissante tenancière devant Monsieur le Maire et Monsieur l'Abbé. À cette époque, les fonctionnaires municipaux et la police des frontières n'était pas très-très regardants. Si la chasse à l'immigrant était une consigne, elle ne confinait pas encore à obsession. Quant à la haine de l'étranger, elle n'avait pas encore gravi des sommets d'inexorable ascension. Bref, épouser une étrangère, même haïtienne, ne procurait à cette époque qu'un minimum de tracasseries administratives, chose à vous pourrir tout de même un bon peu de votre vie. Les autorités, paraît-il, n'étaient pas toujours mécontentes du résultat. Ce genre d'union ne fournissait-il pas bel apport de jeunes bras aux besognes dédaignées par certaines gens du cru ? Oui, parce que jugées ingrates. Indignes d'elles, surtout. Fort curieusement, on préférait vivre d'aumône publique, pourtant encore chichement dispensée par les services sociaux de l'Etat.

Quelques mois plus tard, Man Lèlène offrait en retour, comme sur un plateau, à Pè Ama (ainsi le dénommait-on communément dans le quartier) un gaillard rien moins que chétif. Moi, en l'occurrence. L'amour de Man Lèlène à l'égard de Papa Jo exaltait son bonheur de toute jeune mère. Dans l'attente des

relevailles, ses pensées la ramenaient au jour le jour d'une vie rude et néanmoins gratifiante de paysanne, compagne à la maison comme aux champs des travaux et des jours. Courageuse, elle n'avait dans sa vie d'autre crainte que des blattes et autres insectes. Elle croyait s'en protéger par escalade à hauts cris du premier promontoire venu : chaise, table, lit, cuvette de water. Vaines tentatives. Pourvue d'ailes et d'un brin de sadisme, la bestiole ne faisait pas relâche. Quant au reste, les œuvres quotidiennes de Man Lèlène témoignaient de ses talents-et-qualités à la grande satisfaction et prospérité de notre tribu. Elle nous comblait tous de belle tendresse partagée. Aussi pièce cumulus ne s'avisait-il d'ennuager notre ciel. L'un ou l'autre s'annonçait-il, hirsute et patibulaire, du plus loin qu'elle en pouvait deviner l'intention, elle en conjurait la venue, je n'ai jamais su comme.

Man Lèlène n'eut pièce intention de livrer son secret à Papa Jo. Et d'ailleurs elle ne l'a jamais fait. Du moins pour ce que j'en peux conjecturer. Se sera-t-elle doutée que je l'ai finalement découvert, ce secret ? Rien ne me porte à le croire. Je suis même convaincu du contraire. Plus que tout, j'ai apprécié chez elle le souci d'épargner son homme. Les femmes – comme les oiseaux, semble-t-il – ont le privilège de disposer d'une poche, spécialement conçue, où serrer ce que nous, mâles impénitents, appelons turpitudes. Chacun le sait, même si personne ne le proclame ouvertement, c'est nous autres qui portons en notre sein les germes de prétention, égoïsme, dureté et autres malfaçons. Leurs

secrets à elles ne sont en réalité qu'éclats de vie. La vie, dans son authenticité. Mais aussi son élan. Car elles sont tout ensemble à cheniller à même le ventre de la terre sous leur charge d'humanité et, ordonnées aux fragrances du soleil, à investir la droite patience des tiges.

Ainsi donc, mes spéculations m'ont amené à supposer Man Lèlène déjà « en-situation », je veux dire : grosse de moi avant sa débarquée – de nuit, vraisemblablement – de quelque embarcation de fortune. Cela a dû se passer dans une anse du Grand sud. Je la conjecture, cette anse, couchée au registre non écrit de la contrebande et autres trafics interlopes. Marlène, épouse Amard, née Dorilius au pays d'Haïti-Thomas, n'a jamais manifesté grand intérêt envers cette tranche-là de son passé, pas plus qu'à l'égard des plus éloignées du moment de ma venue au monde. Malgré mes relances, je n'ai toujours pas réussi à identifier ce mouillage salvateur. Ni dans la cartographie imaginaire de mes impatiences, ni dans celle, plus prosaïque, de l'Institut Géographique National, grand pourvoyeur des voyageurs et autres touristes, toutes gens connus, en cette époque coloniale, pour arpenter nos villes, écumer nos campagnes, s'inviter aux fondocs de nos cases, appareil photo en main.

De son périple maritime j'espérais au moins connaître étapes et dérives. Je le supposais long, semé d'embûches, de frayeurs. Ses enfances, sa prime jeunesse, je redoutais qu'elles me restent empaquetées de mystère. N'avait-elle pas enfoui ses secrets aux

chambres opaques de la mémoire ? Et n'en avait-elle pas ensuite bloqué les portes d'une pierre énorme à obstruer grottes et tombeaux ? Sur la grande-drive qui l'avait conduite ici, Man Lèlène, malgré un caractère plutôt expansif et une faconde habituellement vite émoustillée par tout autre sujet de conversation, n'a pas cessé de se montrer aussi fermée que coquillage-soudon. Tout ce qu'elle a consenti à m'en dire lui fut soutiré par subterfuge. Chaque fois que je me mettais à dérouler le tapis des événements de sa vie passée, à tous coups elle me prêtait génie divinatoire. Chez son rejeton, cette sorte-et-qualité de don tout à la fois la flattait, l'inquiétait, l'effrayait. Fréquent plaideur du faux pour savoir le vrai, je suis quelquefois parvenu à prendre-la-langue de Man Lèlène. Cette habileté ne me rapportait que menues pépites sur son passé. Grâce à d'astucieuses broderies, je pouvais étaler à son sujet une vérité reconstruite à l'antique, en quelque sorte. Et cette vérité-là, fruit de mes déductions, paraissait si conforme à la réalité que ma pauvre mère, toute effarée, se demandait à quelle source je m'abreuvais de telle exactitude. En cette affaire, qui était naïf et qui ne l'était pas ? Aujourd'hui encore, je peine à l'établir.

Moi, plus du tout piqué des aiguilles du doute quant à mes origines, aguerri donc, j'aurais offert à Man Lèlène tous les diamants du Congo. Oui, rien que pour l'entendre confirmer mes déductions sur son passé, et, mieux encore, m'ouvrir à l'univers de ses toute vertes années. Vœu pieux, si j'en juge par la capacité de mutisme qu'alimentait chez elle la force du

tempérament. (Cela dit, qu'on ne s'y trompe pas, je ne possédais ni ne possède pièce gisement diamantifère et pas davantage la moindre action dans les mines du Kassai, si ignominieusement pillées déjà à cette époque par les compagnies occidentales. Aujourd'hui, par plus d'un pays asiatiques, impatients de damer le pion à leurs anciens exploiters. Pédologues et autres techniciens à la solde de multinationales prédatrices n'ont jamais eu aucune honte à qualifier le continent africain de « véritable scandale géologique ». Belle et cynique manière de s'exonérer de toute infamie prédatrice ! Enfin ! Que cela n'entrave pas mon projet d'écrire ! J'ai eu trop de mal à l'enclencher. Je ne vais pas le dévoyer dans la diversion).

\*

« Ta biographie, Man Lèlène, même perforée de béances, si je parvenais un jour à l'établir, j'en revendiquerais mordicus initiative et paternité ». Ainsi qu'on l'apprendra sous peu, j'ai pu en combler quelques trous supplémentaires. Cela ne m'a pas demandé des talents exceptionnels. Des souffles autrement plus féconds vinrent me porter. La chose se produisit à l'insu de mon plein gré ! On l'aura compris, je sais depuis fort belle-drive l'essentiel ses secrets à moi cachés tant par les obstinés silences de Man Lèlène que par ses habiles diversions, autant de remparts à son secret. Bref, ma naissance n'a absolument rien de prématuré : îlet en formation, j'ai bien profité neuf mois pleins de la chaleur d'une mer intérieure, celle que renferme l'endans de toute femme. Est-ce pourquoi le chiffre 9 m'a

suivi et poursuivi, pendant toute mon existence ? Au point que dès l'adolescence, je me suis mis dans la tête, que si je parvenais à dépasser les quatre-vingt-dix-neuf ans, je pourrais vivre jusqu'à cent neuf ans. Et pourquoi pas cent-dix-neuf ? Je n'ai pas eu la naïveté de pousser plus loin arithmétique aussi superstitieuse.

## 2

Autant le révéler tout de suite, il se prénomma Géroménias. Je n'avais pas plus d'une douzaine d'années que mes cogitations m'avaient déjà conduit à l'hypothèse, puis à la conviction de son existence. Longtemps je ne me suis pas vraiment soucié de son âge, son nom, sa profession. Etait-il encore de ce monde ou l'avait-il déjà quitté, aucune de ces questions ne me hantaient. À peine étais-je conscient de leur gîte dans les replis de ma cabèche. Aussi n'ai-je toujours pas compris pourquoi sa personne s'est un beau jour imposée à moi. Après tout, n'était-ce pas lui le bailleur de ma vie en ce monde où le soleil chauffe, brûle et tanne la peau ? En revanche, s'agissant de l'existence et de ses agréments, mes parents y avaient généreusement pourvu. Et sans l'intervention de ce brave paysan dans le champ encore virtuel de ma destinée, je n'aurais pas survécu à l'extrême dénuement de Man Lèlène.

Papa Jo ! En plus de la chance, j'avais aussi la certitude de son affection. À son égard, point n'était besoin d'activer les ressources de mon inventivité. Aucun manque n'était à combler. Normal, puisqu'il m'abreuvait de plénitude. J'ai aimé et admiré cet homme, trop tôt en-allé, halant à sa suite ma douce maman, veuve inconsolable. Oui, elle aussi me quitta neuf mois jour pour jour après lui, me laissant doublement orphelin. Autant le dire, la découverte que mon père n'était pas mon géniteur, loin d'installer

déception en moi attisa, au contraire, le feu d'une attente, dont pourtant l'objet m'échappait. Jusqu'au jour où...

\*

Quand le jour de mon trente-sixième anniversaire, Géroménias Boisdefefer s'est présenté à moi, j'ai éprouvé l'impression d'une grâce exaucée. Mon cœur, le sournois, s'est mis à battre tambour dans ma poitrine. J'ai eu tellement peur de ses embardées que – sommeil ou état de veille ? – mon sens du réel s'en est trouvé affecté. Depuis, je me suis bien souvent senti aux confins indécis de la réalité, du rêve et de l'hallucination. D'autres phénomènes, plus troubles mais de moindre conséquence que les apparitions elles-mêmes de Géroménias Boisdefefer, ont accompagné les allées-venues de ce dernier dans le commun espace de nos rencontres. Comme si un cortège invisible mais on ne peut plus jacassier lui faisait escorte. Epreuve sensation. Agaçante surtout. J'ai pu en trouver après-coup l'explication, fort simple, en fait. Elle ne m'aura pas moins pollué l'existence en ce monde si étonnamment étranger et pourtant mêlé à ce que je n'ose même plus appeler mon ordinaire réalité. Pourquoi différer davantage le rappel du tout premier message que, sans crier gare, il m'adressa ?

*« Monologue d'un spectre : Il faut le savoir, jeune homme, le territoire où nous avons abordé, eh bien, une sorte-et-qualité de torpeur semblait le frapper en plein jour. La texture nous en était tristement familière.*

*Aussi ne nous fut-il pas difficile d'en appeler à notre expérience ordinaire de la vie pour le comprendre : ce pays, que avions naïvement cru de cocagne, subissait la loi d'un couvre-feu, instauré nous sembla-t-il, par des autorités probablement aussi sur les dents que l'étaient celles dont nous avons fui la cruauté. Cette loi martiale, en Haïtiens avertis, mes amis et moi en percevions les indices à plus d'un signe : regard torve des animaux, palpitation saccadée de l'air, vol effarouché d'oiseaux, aboiement lugubre de chiens. Mais depuis combien de temps elle avait été décrétée, nous étions incapables de le dire. À nos yeux, pareille atmosphère pouvait être aubaine ou catastrophe.*

*À nos yeux, naïfs à force d'optimisme, Décembre devait enfin troquer sa funeste macoute contre une hotte pleine de présents et surtout... d'avenir. Ayant donné dos à notre patrie, terre de famine, de poussière, de poudre et de fer, nous avons souhaité à nos yeux un panorama, fût-il confondu avec la ligne d'horizon, de terre promise ; à nos bouches quelque igname sauvage arrosé d'eau fraîche ; à nos oreilles, en guise d'explosion, uniquement les pétards dont s'amuse en cette saison, les garnements insoucieux. Notre vœu ne fut que partiellement exaucé, la rivière se prêtant seule au prélèvement en ses flots de notre modeste dime. Notre unique chance de nourriture résidait dans le chapardage. Je décidai de m'en attribuer la mission, vu ma position dans le groupe. Je ne veux pas parler pas de vol, quand il y allait de la survie de tant de*

personnes. Encore moins de violence ou de meurtre car, nous, les Boisdefer, ne sommes pas de l'engeance des voyous. Disons... un emprunt que nous pourrions rendre à ce pays, grâce au courage de nos bras. Quant aux vraies explosions, elles n'avaient rien de festif. Provocation, intimidation, ou maladresse dues au climat ambiant, elles étaient très rares mais leurs intempestives déflagrations venaient hérissier le lourd silence des mornes. L'écho en déferlait dans le couloir de l'étroite vallée abritant notre cachette.

Cette cache ne s'est pas immédiatement présentée à nos yeux. Il nous avait fallu une bonne heure de marche, par petits groupes de deux ou trois, afin de localiser la plus protectrice de celles que nous proposaient des fourrés apparemment épais. Nous avons fini par la repérer et l'aménager entre mangrove et terre ferme. Une peur panique de devenir cibles de balles perdues s'était emparée de nous. Nous en avons attribué la cause à une excessive fatigue. Nous nous étions raisonnés, nous convainquant de l'improbable d'un tel accident. Après deux jours de clandestinité, nous commençons à nous féliciter de ce que l'état de tension ne nous faisait ni plus ni moins hors-la-loi que n'importe quel citoyen de ce pays en butte à la répression.

L'un d'entre nous s'était aventuré à découvert pour interroger des passants furtifs et pressés sur la situation. Notre pressentiment fut de la sorte confirmé :

*des troubles graves agitaient la ville capitale. Même les gens de la campagne se terraient, oreille collée aux postes de radio, quand ils en avaient ; branchés de toute façon sur le télégoueule, ce moyen ancestral de communication exempt de tous les artifices de la technique. Habitué à ce genre de situation, nous tirions comme une jouissance compensatoire de la banalité qui, à nos yeux aguerris par une longue pratique, s'en dégageait. Certains d'entre nous, la majorité, n'en étaient que plus impatientes de pouvoir se glisser dans la peau de Monsieur-Tout-le-Monde et surtout d'y prospérer en s'adonnant aux travaux des champs, quelle qu'en pût être la rémunération. Moi, je faisais partie de ceux, moins nombreux, aux yeux de qui cette terre n'était qu'un tremplin vers le continent, ses éblouissements, ses réserves de gloire, ses promesses de bonheur... ».*

Soudain un blanc, et moi, brutalement projeté dans le noir ! La nature de l'incident m'échappa. Mon interlocuteur, comme le philosophe distrait de la fable, avait certainement chuté dans quelque puits. À la différence que l'eau de ce gouffre devait avoir pris la consistance d'un bloc. Un bloc de mutisme. Sorte de parole congelée, elle vous gonfle les lèvres et en rétrécit la commissure. Cette fois-là, avant d'être englouties avec lui, ses paroles m'avaient intrigué. Attiré surtout. Son éclipse m'avait déconcerté. L'insolite récitant avait également, je dois en convenir, fait précéder sa longue allocution d'un moment de silence total assorti d'une

attitude des plus engageantes. Peut-être afin d'éviter de m'effaroucher ou m'habituer à sa personnalité, plutôt incongrue. Cet intervalle, chose somme toute assez normale chez les vivants, s'était nourri de l'expression de ma stupeur. Mon corps en avait profité pour afficher des signes d'émotion. Mon cerveau, quant à lui, suivant son habituelle inclination, n'eut de cesse, une fois passée la légitime incrédulité, d'élaborer moult déductions plus ou moins subtiles. Par la suite, loin de s'arrêter en si bon chemin, il n'a pas tari d'hypothèses les plus variées.

Un je-ne-sais-quoi m'a suggéré puis confirmé la condition de mon interlocuteur : trépassé ! Conclusion pas facile du tout à façonner d'emblée, tant mon vis-à-vis avait la dégaine d'un vivant. Moi qui, ratiocineur mécréant, avais toujours galéjé à propos des visions d'une Bernadette Soubirous, quand Géroménias m'est apparu, ma première réaction fut de me défier de mes sens. Et la seconde, de rabaisser les prétentions de ma raison et en décrier l'arrogance. Ne m'aurait-elle pas trop longtemps dissimulé bonne charge des choses de la vie ?

\*

Quelques instants effacée, la silhouette a soudain réapparu. Toujours aussi dénuée de voix. Alors moi, longeant instinctivement le bras, j'ai esquissé main tendue un pas en avant. Histoire de me rapprocher de mon interlocuteur. Grands Dieux ! Qu'avais-je fait ? On aurait dit des rétrofusées greffées, comme ailes de diptère, à même la peau de ses omoplates. Elles le firent

bondir en arrière d'une dizaine de mètres tandis qu'un recul dix fois moindre aurait suffi à le mettre hors de portée. Manière astucieuse, parce que volontairement exagérée, ai-je compris, de me signifier une sacro-sainte distance physique. Un sourire d'une amicalité appuyée a vraisemblablement voulu corriger si brusque réaction. Puis, sans crier gare, Géroménias Boisdefer s'est de nouveau dissout. Bien sûr, dans un vide des plus sidérants !

Quoique dense, son récit n'avait été d'aucune blesse pour mes oreilles. Son propos pas davantage ne m'avait semblé insignifiant. Ni dans son contenu, ni dans l'inopiné de sa venue, ni dans sa forme, ni dans le style de sa délivrance. Ce discours se soutint de phrases dont la fluidité contrastait avec son aspect abrupt et péremptoire. Oui, ces phrases-là, fleurissant en forme d'énigmatique péroration sur les lèvres de Géroménias Boisdefer, lui assignèrent sa tonalité propre, son originale concrétion. Ainsi s'inaugura notre relation. Sans la moindre entrée en matière. Avec le naturel entendu des connivences anciennes. Comme si j'étais partie prenante d'un dialogue de longue date entamé et que, doué de science infuse, je fusse de toute évidence capable d'en maîtriser le contexte. En foi de quoi je n'étais pas censé avoir d'autre attitude que d'écouter religieusement le discoureur. Moi, pas né de la toute dernière pluie d'étoiles, j'ai d'emblée diagnostiqué chez lui une attitude désireuse surtout de se jouer de la logique narrative la plus ordinaire.

Faut-il le redire ? – mon intense communion avec ma man Lèlène avaient fini par semer en moi un doute profond quant au discours convenu sur mes origines. Je continuais à activer mes méninges dans une quête sans objet apparent ni immédiat. À cet âge de ma vie, j'aimais déjà me livrer aux bizarreries du soliloque. Je m'inventais moult hypothèses sur mes antécédents. Sur ma genèse. Tel un comédien en mal de tirade, je m'essayais à les mettre en scène. Plus que toute chose au monde, j'appréhendais les sentences des autres adultes. À l'exception des paroles de Papa Jo, toujours rassurantes, et de Man Lèlène. Exquise suavité ! Une laitance veloutée s'écoulait par mes oreilles et papilles au plus profond de mes entrailles. De tout autre qu'eux je redoutais en secret les inattendus verdicts. Etoiles chutant de ciel en terre, en n'importe quel temps, leurs mots pouvaient s'affaïsser sur ma tête. M'ébrécher front, tempe et que sais-je encore de leurs pointes meurtrières. Ou même débusquer quelque refuge dans la jungle de mon cœur, broussailleuse à souhait. Aussi m'évertuais-je plus souvent que rarement à édulcorer le sens de leurs propos. En fait, je les entendais plus que je ne les écoutais. Mieux encore, quand il m'arrivait d'en capter les sonorités, je m'appliquais à en affaiblir l'attache au monde afin d'en mieux ruiner la substance. Ce faisant, j'entendais en prévenir les dégâts dans l'aire la plus intime de mes émois. En cette entreprise, j'associais l'extrême au futile, l'improbable au nécessaire. Bref, dans la mortification de mes doutes naissants et la griserie temporaire de mes élans,

j'ensemenciais de rêves mes lunaisons intimes. Mais, une fois acquises les certitudes recherchées, je ne me souviens pas d'avoir souffert des conditions-et-circonstances de ma conception. C'est seulement à l'âge d'homme que, m'intéressant sérieusement au fait que j'avais un père qui n'était pas mon géniteur, je me suis mis à penser au géniteur qui n'était pas mon père. Saurai-je un jour pourquoi ?

## 3

Heureuse conjonction de signes ! J'ai pu identifier Géroménias avec le personnage de la photo défraîchie exhumée dans la vieille commode du débarras. Posture intemporelle, obstination à délivrer coûte que coûte un message tout d'une pièce : en ce comportement, j'ai d'emblée pu discerner les indices d'une personnalité peu commune. Malheureusement, à chacune des visites de Géroménias Boisdefer, me saisissait un trouble de même nature, bien que tantôt plus intense, tantôt plus étouffé : une sorte de turbulence intempesive accompagnait son arrivée et se prolongeait pendant toute la durée de nos entretiens. Cette perturbation était d'un degré bien moindre que l'impression majeure. Cette dernière, étonnamment proche de la griserie, prenait emprise sur ma chair, ma lymphes, mes muscles, mes os. Au point que je me croyais parfois victime d'hallucination. « Après tout, peut-être pas, me ravisais-je peu après ». Quoi que ce fût, j'y adhérais de tout mon être. Avec l'allant des complicités consenties. Revendiquées, même.

J'avais toujours résisté à l'envie de parler de mes relations avec Géroménias. Pas même à mon vieux copain Désiré non plus qu'à ma douce Iliana. En retrouvant cette dernière après plusieurs années d'un brûlant carême sentimental auquel elle avait eu grande part, j'ai eu scrupule à lui dire quoi que ce fût de cette entreprise où je m'étais trouvé engagé. Corps et âme.

Quant à mon vieil ami, ma réserve à son égard m'a toujours semblé plus explicable. Psychiatre, Désiré allait soit me prendre pour un irrémédiable cinglé, soit chercher au contraire à traiter mes visions à répétitions. Hypothèse peu vraisemblable, en réalité ! Mon bonhomme entendait résolument consacrer sa retraite à sa passion refoulée, l'écriture. Cette disposition, pensai-je finalement, devait suffire à activer son inspiration et meubler l'entièreté de son loisir. Restait la possibilité qu'il me taxe d'incorrigible original. Sûr qu'il aurait une fois de plus gentiment moqué ma passion pour les écrivains latino-américains adeptes du réalisme merveilleux et autres fantasmagories. Sanction bien douce du reste, elle ne m'en effrayait pas moins. C'est dire l'émotivité qui gouvernait mon existence.

J'entretenais confusément le sentiment d'un état de grâce menacé par toute confidence sur le sujet. J'en suspectais la fragile contexture puisque je ne m'y reconnaissais aucune part consciente. J'étais certain de ne pouvoir le restaurer si par malchance il venait à s'évanouir. Prudence, pudeur, méfiance ? De ces trois sentiments, lequel était le plus déterminant ? À ce jour encore, la chose me reste indémêlable.

\*

Géroménias Boisdefer allait se poser en partenaire privilégié de ma modeste personne. L'avais-je d'une manière ou d'une autre et sans le savoir mentalement convoqué ? Je ne me reconnais pièce ressource magicienne en invocation des morts. À moins que les divinités du pays d'Haïti, demeurées obscures à mon

intelligence, ne lui aient accordé la permission de quitter le terrible Pays-sans-chapeau, cette contrée aux dénominations multiples. Au fait, pourquoi pareils toponymes appliqués à cette contrée on ne peut plus mystérieuse ? Le défaut de soleil en ces lieux y rendrait-elle toute coiffe inutile ? Ne traduirait-elle pas plutôt un tabou ? Gens de curiosité grande, inutile d'insister ! Si vous voulez en savoir davantage, ayez recours à la science, ethnologique de préférence, mais ne comptez surtout pas sur quelque interview que ce soit avec les habitants de ces régions-là. Ils mettront toujours comme un point d'honneur à vous faire languir, comme si le secret restait leur ultime privilège, le seul moyen de garder un semblant de dignité.

La communauté des ressortissants du Pays des Têtes-nues, je n'en connaissais pas les règles de vie – de mort, devrais-je plutôt dire. Il faut croire qu'en ces lieux il avait eu conduite exemplaire, Géro (ainsi me demanda-t-il un beau jour de l'appeler, manière peut-être d'établir une certaine intimité affective). Car il obtint moult permissions de quitter la contrée des Trépassés. Sans même le moindre visa du pays d'accueil. « Un veinard, Géro ! soliloquais-je bien souvent, sourire en coin. L'un des rares Haïtiens, à ma connaissance, parvenu sans encourir la moindre rétorsion à contourner les lois scélérates défiant la déclaration universelle des droits de l'Homme ». Je pensais surtout à l'article prônant libre circulation des habitants de notre planète. Oui, je dis bien : notre planète. Mais, fixé par l'énigmatique grimoire des mots,

le destin de toute planète n'est-il pas proprement de planer, je veux dire d'errer ? Errer par l'effet d'insondables motifs. D'où mon intime conviction : c'est au berceau même de l'humanité que pacte fut scellé avec l'Errance. Mais trêve d'anticipation !

Si lors de ses visitations Géroménias eût présenté banale apparence de spectre, immobilité fantomale, teint blafard, voix métallique et caverneuse, j'en eusse conçu frustration extrême. Il se tenait, parlait, bougeait comme un vivant. Son charme enveloppant exténuait en moi tout désir de m'en affranchir. Avec lui, cependant, un inconvenient s'incrustait, et il était de taille : la distance physique, et point du tout psychique à la vérité, qu'il s'échinait à placer entre nous. Comme s'il craignait de m'inoculer quelque méchant virus. Celui, par exemple, de la mort.

Assez vite, j'ai eu prétention – à moins que ce ne fût naïveté – de supposer ses permissions liées aux seules visites qu'il me rendait. Faisais-je office de simple alibi à l'usage de ses desseins ? Moyen pour lui, veux-je dire, de goûter, doux-amer, le sentiment de revivre, de sentir la chaleur du soleil qui chauffe, brûle et tanne la peau ? Si ma conjecture était juste, je ne pouvais que comprendre ses prudences hygiéniques. En effet, contaminé par lui et touché par la mort, je me retrouverais à mon tour dans sa funèbre retraite, à moins que ce ne fût « n'en la terre de Guinen », le pays inlassablement rêvé des Ancêtres. Mon décès lui couperait toute chance d'escapade hors ce purgatoire. Si au contraire ma supposition s'avérait pertinente, ne

ferait-elle pas de moi un être d'exception ? Une personne capable à elle seule de garantir une autorisation de sortie du Territoire-des-ombres ? Par contre, si mon esprit était victime d'une stérile divagation, une autre possibilité s'offrait à moi : interpréter ses visites comme marque d'intérêt envers ma personne. De sollicitude même ! Mes dispositions les meilleures échouaient cependant à me convaincre des sentiments que mes attentes lui attribuaient. Ma fameuse tendance à la spéculation agissait comme à rebours ! C'est qu'il n'est pas de tout repos, ce don qu'ont aiguisé en moi les circonstances de mon entrée on ne peut plus fracassante dans le monde des « chrétiens-vivants » (une expression haïtienne que Man Lèlène chérissait particulièrement, tout comme celui d'« Haïti-Thomas », marque d'indiscutable authenticité. L'évocation de ces formules m'apporte un mélange de nostalgie, de complicité et de tendresse).

\*

Dès l'apparition suivante, j'ai réprimé à même la charpente de mon corps tout geste intempestif. L'exagération affichée de ma retenue, loin d'être suspecte à mon interlocuteur, l'a manifestement rassuré. À partir de ce moment-là, nos entretiens se sont trouvés placés sous le signe de l'échange. Plutôt bon enfant, en général. Comme ces femmes qui se coupent mèche d'éblouissante chevelure pour en exhiber l'éclat en signe de bienvenue, Géroménias était même allé jusqu'à dépouiller son vénérable prénom de ses syllabes finales. Les jugeait-il compassées, ces syllabes ? Vieillottes,

inutiles ? Ne serait-ce pas au contraire qu'il ait voulu, dans un élan de cordialité, offrir le sacrifice de ce qu'il chérissait tout particulièrement ? Après tout, ce ne sont peut-être là que supputation de vivants. Je devrais me garder davantage de ces considérations centrées sur le monde solaire et sans aucune adéquation assurée à celui des trépassés ! Bref, sous les espèces de « Géro », mon interlocuteur m'avait proposé un diminutif certes moins poétique que le solennel Géroménias, mais ô combien plus convivial !

Le ciment tout frais de la meilleure entente du monde comportait d'âpres striures de désaccord, d'ordre... géopolitique. Avec également de part et d'autre, il faut l'avouer, quelques rares mouvements d'humeur heureusement temporaires. Souvent provoqués par ma gaucherie et surtout mon ignorance de la psychologie et des mœurs d'outre-tombe. Un exemple édifiant : Géro, lors de notre neuvième entrevue, m'a appelé « mon fils ». Et moi, loyal envers Papa Jo, de regimber. Sur ma figure, une vraie salade de grimaces, je suppose. Ce jour-là, abrupt fut son départ. Selon toute apparence il était vexé. J'ai senti peser sur ma tête une charge : rechercher toutes affaires cessantes et surtout lui fournir la formule la plus appropriée à notre relation. J'ai bien cru ne plus le revoir, et cette conjecture fut confortée par l'inhabituelle attente endurée avant son retour.

J'appréhendais une perte irrémédiable tout en nourrissant grand espoir d'une nouvelle visite. Pareille incertitude recérait la vertu de différer tout deuil attaché

à une rupture, cependant que mon inconscient m'adressait des messages consolateurs, visant à une solution de rechange. Je ne m'explique pas autrement ma soudaine envie de voir Papa Jo remplacer Géroménias Boisdefer dans la fonction de spectre. Oui, mon père bien aimé, décédé quelques mois auparavant, d'une insolation. Il avait entraîné à sa suite ma douce mère, morte, elle, d'inconsolation.

Lors de la veillée mortuaire de man Lèlène, je fus de prime abord offusqué de l'intermède de Pè Jonas, grand maître du bèlè. Il avait mis en musique sur des paroles empruntées à la rumeur du voisinage, les causes de la mort de mes deux parents. La vibration de son tambour me parut sacrilège, tant elle semblait appeler aux danses débridées de la saison carnavalesque. La souffrance m'avait apparemment aveuglé, puisque en sa spontanéité, ma réaction reniait les fondements paysans de mon idéologie politique. Au retour de mes esprits, j'ai mieux compris l'hommage en le situant dans son contexte traditionnel. Je m'en suis voulu de cette méprise. J'ai cru pouvoir l'expliquer par l'état d'ivresse provoqué par mes entretiens avec mon spectre. C'est qu'il n'est pas facile de consentir aux turbulences de la vie tout en gardant sérénité d'âme !

Il faut le savoir, le décès de Papa Jo ne se serait peut-être pas produit si tôt, s'il avait accepté de porter le chapeau-bakoua que Man Lèlène lui avait offert contre les tropicales cruautés du soleil. Mais ce qui s'était passé s'était passé. Je n'y pouvais acré. Il n'y avait rien d'aberrant à croire mon père habitant lui aussi le Pays-

sans-chapeau. Je me plus à le voir bénéficier des mêmes permissions que Géroménias Boisdefer, motivées par les mêmes raisons. À moins qu'il n'eût déjà émigré « n'en Guinen », la terre des ancêtres, promue paradis des esclaves et de leur descendance. Je ne pouvais que lui souhaiter pareil bonheur.

En réalité, j'éprouvais plus désir filial de darder sur Papa Jo les deux grains de mes yeux que la curiosité de l'entendre me raconter, à l'instar de Géro, l'histoire de sa vie. Sa biographie me semblait en la circonstance d'un bien moindre intérêt que celui de mon géniteur. Non pas que sa personne me fût devenue indifférente. Loin de là. C'est qu'il avait commencé dès mon âge le plus tendre à m'éclairer sur son passé. Du coup son existence m'avait toujours paru transparente. Peut-être me trompais-je, dans la mesure où il ne semble pas humainement possible de révéler absolument tout de soi. Le langage ne peut épuiser les ressources de notre humaine condition.

Croyant renouveler ma toute première expérience avec Géroménias Boisdefer, je me suis mis à penser à mon père avec intensité. Les relents magiques de mon comportement surprirent ma garde rationnelle. Et si forte fut ma concentration que j'ai cru papa Jo, l'espace d'un battement d'yeux, me rendant également visite. Mais non, erreur. Confusion même ! C'était Géro, de retour et, apparemment, de fort bonne humeur. Il sifflotait. Un air presque martial, avec ça ! « Les morts, ai-je pensé, si ça se trouve, ils n'ont pas de mémoire et du coup la rancune ne doit pas être leur fort ! ». Vu

notre précédente fâcherie, je n'<sup>aurait</sup> ~~était~~ pas été mécontent de lui offrir, en guise de cadeau, le résultat concret de ma réflexion. « Rejeton, lui ai-je lancé, tout de go fier de la trouvaille accouchée d'une si longue calculation. Que penses-tu de « mon rejeton » ? Honnêtement, Géro, c'est quand même plus approprié que « mon fils », non ? ».

De vrai, je ne comprends toujours pas chez moi cette difficulté à trouver en la circonstance un mot aussi courant que celui de « rejeton ». À cette époque, je m'étonnais déjà, m'angoissais même bien souvent, de devoir consacrer tant d'efforts mentaux durant les heures de veille à rechercher des mots simples et ordinaires tandis que dans le sommeil mon esprit était capable d'une complexité à me stupéfier au réveil. J'avais en effet la possibilité, invraisemblable aux yeux de beaucoup, de rêver au deuxième ou même au troisième degré, c'est-à-dire de rêver que je rêvais que je rêvais ; ou encore de produire toute une démonstration des plus élaborées. Une fois debout, je n'avais plus qu'à la coucher sur le papier. Dans bien des cas, mon cours était fait, je n'avais plus qu'à le débiter devant mes étudiants. Parfois même, c'était une fastidieuse lettre de réclamation ou encore une déclaration d'impôts largement rédigée. Entre nous, ce ne serait pas mal que mon ouvrage, actuellement sur le métier, s'écrive dans les mêmes conditions. Enfin, on peut toujours rêver !...

Bon ! Tout cela est fort intéressant, me dira-t-on. Encore faut-il que, dans ces situations-là, je sois en mesure de séparer très nettement le registre du réel et

celui de la fantasmagorie, de distinguer paille des mots et grain des choses. De toute façon, avec l'entrée spectrale de Géroménias Boisdefer dans mon existence, ce problème de partage entre deux mondes fort contrastés n'a cessé de m'insupporter. Enfin... sous certains aspects. Tout n'est pas aussi sombre. Cela dit, un temps pour chaque chose. Les considérations à prétention philosophique ne doivent pas entraver l'allant, encore tout beau tout fringuant de mon racontage. Au fond, je ne déteste pas les incises. Je dois justement en contrôler les indiscrets surgissements.

## 4

La réponse mi-sérieuse, mi-badine de Géro à ma proposition m'a convaincu, s'il en était besoin, de l'excellente suite de ses idées. De son humour aussi, soutenu par un maniement fort ludique des mots de notre langue. Ainsi qu'on pourra en juger sous peu, sa répartie, en ce qu'elle opérait elle aussi comme au deuxième degré, m'a renseigné sur une finesse et, surtout, un niveau d'instruction que j'ai pu situer bien au-delà des acquis du cycle primaire. Du tac au tac, il m'a rétorqué :

– Ah oui ? Rejeton ! Et qu'est-ce qui te fait croire que moi, je t'ai... rejeté ? Tu en as encore beaucoup à apprendre, garçon ! Je ne suis pas près de te lâcher !

– Rejeté de ton univers, oui, bien sûr !

– De notre univers, tu devrais dire, garçon...

– Notre univers ? Je n'ai pas vraiment l'impression que toi et moi partagions le même élan vital...

– Passons ! Au fait, crois-tu que ce soit un hasard que le mari de ta mère s'appelle Josépheu ?

– Euh !... Je ne te comprends pas, Géro...

– Mais si, tu comprends mais cela, tu ne le sais pas encore ! Tout se passe dans l'algèbre compliquée de ton cerveau et dans la providentielle arithmétique de ton coeur. Les loas, mon cher, les loas ! La Nouvelle Nouvelle-Afrique dort en toi ! Il faut la réveiller.

Les loas ! Que viennent faire ici les loas ? Et cette Afrique redoublée en sa présumée nouveauté ? Ironie du sort, au but convivial que ma démarche de conciliation recherchait se substituait un malencontreux fouillis arachnéen. Des fils ténus et pourtant robustes bâtissaient un empire dans quelque espace de ma cabèche. Dès lors je n'ai eu d'autre recours que celui de la simplicité la plus élémentaire. Solution palliative, je lui ai proposé d'utiliser tout bonnement mon prénom :

– Odon-Bény : un prénom composé, mais c'est finalement beaucoup plus simple, Géro. Oui, appelle-moi par mon prénom : Odon-Bény, ça résout tous les problèmes. Ou si tu veux : « Obé », c'est encore plus court et d'un usage réservé aux proches. Euh... Tu tiens à garder bonne distance physique avec moi ! Pas morale, que je sache.

Le ton de mon propos se voulait détendu, histoire de préserver notre relation. Le peu d'intérêt accordé à ma suggestion m'a fait craindre de l'avoir vexé. Sur le moment, je me suis mis à regretter d'être moi. Je veux dire : d'être moi Odon-Bény, et non pas mon jeune frère. Oui, parce que le prénom de ce dernier, c'est Gérome. Gérome avec un « G » et pas un « J » (orthographe de loin la plus courante). Si je m'étais appelé Gérome, j'aurais pu prononcer en présence de Géroménias ce prénom si proche du sien et bien plus proche encore du diminutif dont il m'avait permis de l'appeler. Rusé, j'aurais pu guetter et surprendre sa réaction. Déchiffrer les plissures de son visage. Mais, sur ce point, je le sais, hélas, la réponse de Géro me

manquera à jamais. Mon excessive réserve à son endroit m'aura, en effet, toujours interdit de le titiller sur un sujet plutôt ...délicat. C'est qu'il m'arrive parfois d'être timoré au point d'en perdre toute volonté.

Avec Man Lèlène, je n'avais pas ce problème-là. Enfin..., je ne l'avais plus. Un soir d'orage, circonstance décidément propice à nos confidences, j'avais enfin osé quelque mois avant sa mort lui poser une question. Celle qui, depuis belle-drive, piétait derrière la herse de mes dents :

– Dis, Man Lèlène, ça fait longtemps que j'ai envie de poser cette question. Comment as-tu choisi les prénoms de tes deux enfants ?

– Pour toi, notre aîné, Josépheau voulait trouver quelque chose qui nous rappelle son père et le mien, chaque jour que le Bondieu fait. On n'avait pas le choix, parce que nos papas n'avaient chacun qu'un seul nom. De son côté, c'était Odon et du mien, Bény, un petit nom d'affection. Avec Odon, Bény, ça sonnait mieux que Béniard, l'appellation officielle. Oui, celle que les employés de l'état-civil avaient marquée sur leur grand registre. Avec Amard comme nom de famille, ç'aurait fait Béniaramar. Pas bien beau à l'oreille et tes copains de classe auraient drôlement fait-la-fête avec toi.

– Euh... tu sais, je suis vacciné. Je veux dire... j'ai toujours eu de quoi me défendre !

– Nous avons ajouté Marie, Joseph, selon la tradition. Tout bonnement parce que nous sommes catholiques. Entre nous, ça ne m'empêche pas d'honorer nos loas. Ce petit changement est en tout cas la seule liberté que

j'ai prise avec l'héritage de mon pauvre papa. Son nom, c'était l'unique bien qu'il m'avait laissé. De toute manière, même si je l'avais voulu, je n'aurais pas pu le modifier. Son prénom, c'est comme qui dirait en prime. Je l'ai honoré en te le donnant. Même sous sa forme la plus familière. Je connais bien le caractère de mon papa, je suis sûr que là où il est, il m'a comprise et surtout il aurait approuvé ce petit changement.

– Et Gérome, alors ?

– Euh !... le calendrier.

– C'était le saint de son jour de naissance ?

– Pas du tout, mais moi, j'aimais bien, ce prénom. Quand je suis arrivée ici, je ne connaissais pas encore mes lettres. C'est Papa Jo qui me l'a lu, le calendrier, et quand j'ai entendu « Gérome », ça m'a plu. Tout de suite ! Mon cœur a fait un seul bligidibip et j'ai compris que c'était le bon. On n'a pas cherché plus loin, on s'est arrêté là.

– Oui, mais maintenant que tu connais tes lettres, tu peux bien voir que sur tous les calendriers que nous avons toujours eus, c'est écrit avec un « J ». Pas avec un « G ». (Dois-je ajouter que j'avais consulté auparavant la collection de calendriers, près d'une trentaine, que Papa Jo avait entreposée dans une vieille commode ?).

– J'avais pas du tout remarqué. C'est bizarre même-même ! En fait, c'est pas nous, c'est à la mairie qu'ils l'ont écrit comme ça. La vie est bizarre, quand même.

– Ah oui, bizarre, et pourquoi ?

– Comme ça ! Moi-même aussi, ça m'étonne...

Pour la première fois, Man Lèlène, peut-être prise de court, laissait transparaître un léger trouble à l'évocation d'événements pouvant se rapporter même de très loin et de façon voilée au nommé Géroménias. Discretion et sentiment filial tout la fois, je n'ai pas poussé plus avant l'avantage. Cela risquait de tourner en véritable inquisition. Pis encore, en intrusion dans les buissons secrets d'un jardin. Je me suis contenté de récolter l'indice supplémentaire apporté par ce prénom et sa graphie consacrée – extraordinaire coïncidence ou pieux mensonge ? – par un officier d'état-civil. Si cet indice suffisait à conforter mes toute premières hypothèses quant à l'identité de mon géniteur, en revanche, il ne m'a pas consolé des désagréments causés par les initiales – O-B – de mon prénom construit avec tant d'amour et de souci patrimonial par mes parents. Ces ennuis m'ont poursuivi jusqu'à l'âge de seize ans. Ces initiales m'ont procuré maints sobriquets. Je ne consens à en avouer que deux-trois : tout d'abord, celui de « tampon Obé ». Il aurait pu ne pas me déplaire, s'il ne noyait ma personne dans les effusions, plus qu'inopportunes, des menstrues féminines ; puis celui de « Zob ». Ce dernier, je l'ai tout de suite perçu comme grossier. Si j'en ai assez vite entrevu la signification, en revanche, je n'en ai appris que très tard l'origine. Peu après mon arrivée en France, au contact d'amis palestiniens, j'y ai découvert un emprunt à la langue arabe. J'ai craint le retour de mon martyr avec d'autres protagonistes. La fréquence dans la bouche de mes nouveaux amis de ce mot, après m'avoir inquiété, me

rassura. J'eus dans un grand éclat de rire partagé, confirmation explicite qu'il désignait la verge. Comme quoi ma jeune intuition des grivoiseries de ce monde n'avait pas été trop inférieure à la réalité.

Il y avait aussi, et non des pires, le surnom « Oubrè ». Son application à ma personne supposait l'existence d'un être fruste, rustique et arriéré logeant dedans ma charnelle enveloppe. Il exaspérait en mes tréfonds une souffrance provoquée par un esprit de classe, cause chez moi d'intense humiliation tant que je n'eus pas acquis une certaine maturité. J'ai toujours depuis revendiqué avec détermination et fierté mes origines paysannes. Et je ne veux même pas insister sur les dérivations plus ou moins humiliantes qu'illustrent le terme « bòbò » ou encore son synonyme « zotobré », propres à me me ravaler au rang des Marie-couche-toi-là. Non, mais ! Ces dénominations féminisantes, je n'ai pu m'affranchir de leur charge de honte que le jour où j'ai eu pris conscience de mon machisme et de sa sœur jumelle, l'homophobie. Toutes ces avanies, je les ai toujours cachées à mes parents. Je ne voulais pas entacher leur innocence de culpabilité ! Mais la vie réserve bien souvent de ces surprises ! Les mêmes initiales allaient me valoir par la suite des traitements bien différents, voire des expériences de plus haut vol. Là encore, trêve d'anticipation !

\*

Mon intolérance, en mes âges adolescents, aux surnoms et autres sobriquets ne s'explique pas seulement par une susceptibilité attisée par les quolibets.

Elle peut aussi trouver son origine dans une excessive sensibilité farcie de romantisme. Ce sentiment avait pratiquement colonisé mes tendres années. Il est ainsi une chanson populaire à me rendre triste au point de m'arracher pluies, voire avalasses de larmes. Elle comporte, paraît-il, plusieurs versions. Celle que nous avait apprise notre maîtresse du CM1, madame Galibien, reste accrochée aux patères de ma mémoire. En voici le texte :

*C'est l'vent, c'est l'vent frivolant. (bis)*

*Derrière chez nous y'a un étang.*

*C'est l'vent frivolant. (bis)*

*Trois beaux canards s'en vont nageant.*

*C'est le vent qui vole, qui frivole.*

*C'est l'vent, c'est l'vent frivolant. (bis)*

*Le fils du roi s'en va chassant.*

*C'est l'vent, c'est l'vent frivolant (bis)*

*Avec son beau fusil d'argent.*

*C'est le vent qui vole, qui frivole.*

*C'est l'vent, c'est l'vent frivolant (bis)*

*Visa le noir, tua le blanc.*

*C'est l'vent, c'est l'vent frivolant. (bis)*

*Oh ! Fils du roi, tu es méchant !*

*C'est le vent qui vole, qui frivole.*

*C'est l'vent, c'est l'vent frivolant. (bis)*

*Tu as tué mon canard blanc*

*Par-dessus l'aile, il perd son sang.  
C'est l'vent, c'est l'vent frivolan. (bis)  
Par les yeux lui sort'nt des diamants  
C'est le vent qui vole, qui frivole.*

*C'est l'vent, c'est l'vent frivolan. (bis)  
Et par le bec l'or et l'argent.  
C'est l'vent, c'est l'vent frivolan. (bis)  
Que ferons-nous de tant d'argent ?  
C'est le vent qui vole, qui frivole.*

*C'est l'vent, c'est l'vent frivolan. (bis)  
Nous mettrons nos filles au couvent.  
C'est l'vent, c'est l'vent frivolan. (bis)  
Et les garçons au régiment.  
C'est le vent qui vole, qui frivole  
C'est l'vent, c'est l'vent frivolan. (bis)*

*C'est l'vent, c'est l'vent frivolan. (bis)*

Dieu seul sait si, enfant, j'ai compati à la mort du canard blanc. Et maudit le destin qui avait dévié la balle du jeune prince. Inconsolable, j'étais. Révolté, aussi. Je restai une semaine entière à refuser toute nourriture, à pleurer, à rêver surtout que, doué de talents magiciens, je ressuscitais mon canard blanc.

L'adolescence devait m'ouvrir à une autre sorte-et-qualité de rébellion, résultat d'une subreptice maturation. Je ne fustigeais plus le seul fils du roi. L'auteur de la plainte devenait à son tour cible de

ma rancœur. Je reprochais aux accents nostalgiques de sa mélodie les égarements de mon esprit. Surgit enfin à ma conscience le canard noir, jusque là lové dans un angle mort de ma vision. Lui, s'il avait été tué par le fils du roi, quel barde l'aurait pleuré ? Bien plus encore, aurait-on même tenté l'ébauche d'un chant à sa mémoire ? Malgré toutes mes tentatives d'explication, je dois reconnaître une trop vaste ignorance de mes mobiles intimes. Quelle secrète commande émanant des replis reptiliens de mon cerveau m'amène aujourd'hui à en parler ? Seule certitude : une puissante intuition me presse ici et maintenant d'en mesurer la signification à l'aune de mes errements.

Je m'en souviens comme d'aujourd'hui, j'eus une brutale révélation : mort, le canard blanc en recrachant tous les trésors accumulés dans sa panse, ne faisait que les restituer à qui de droit. Du coup, l'auteur de cette plainte regagna mon estime. Sa chanson devenait pour moi une discrète et subtile prosopopée d'un monde pillé par le cygne blanc. Ironie du sort, son meurtrier était non pas quelque gueux en révolte, mais bien le fils du prince. Par inadvertance, il est vrai. Pur triomphe de l'imprévisible. À mes yeux dessillés les paroles de cette ritournelle, sous les dehors d'une inoffensive fiction, exprimaient tout à coup la condition des déshérités de ce monde. Incompréhensible conflit du Noir et du Blanc. Il m'oppressait. Lequel, me demandais-je, avait les faveurs du Bondieu ? Qu'est-ce qui du jour ou de la nuit était inscrit au registre de l'éternité ?

Bern 30 262

BERN 30 262

... au contraire le rapprochant aux accents nostalgiques de  
sa mélodie les égareront de mon esprit. Surtout enfin à  
mes aménages le regard tout joyeux se jette dans un  
angle mort de ma vision. Lui, s'il avait été tout par le fil  
de son quel bande l'aurait pleuré ? Rien plus encore,  
aurait-on même tenté l'échouage d'un chant à sa  
tristesse ? Malgré toutes mes tentatives d'explication,  
je dois reconnaître une trop grande ignorance de mes  
modèles initiaux. (

### Livre deuxième

### Un curieux syndrome

... passe ici et maintenant à en mesurer la signification à  
l'aune de mes événements.  
Je m'en souviens comme d'aujourd'hui, l'air une  
brusle révolution : tout le canal blanc en se relevant  
sur les traces accidentées dans sa pente, ne faisait pas  
les mêmes à qui de droit. L'air coupé l'autre de cette  
compagnie regardant tout autour. Sa chanson devenait  
pour moi une distance et même topographique d'un monde  
guilté par le cygne blanc, brève du soir, son murmure  
était non pas quelque chose en révolte, mais bien le fils  
du silence. Par inadvertance, il est vrai, par tromperie de  
l'imprévisible. A mes yeux distillés les paroles de cette  
tristesse, sous les dehors d'une insouciance fictive,  
expriment tout à coup la condition des destinées de ce  
monde. Incompréhensible comme le Non et du Blanc. Il  
m'apparaît. L'autre, son demandeur, avait les  
lignes du Brésilien ? Ou est-ce que du jour ou de la nuit  
était inscrite sur les pages de l'écriture ?

## 1

Sans crier gare, il m'a encore faussé compagnie, Géro. Pour combien de temps ? J'en ai éprouvé une sensation plus désagréable que d'habitude, mais sans lui attribuer, cette fois, la moindre malveillance à mon endroit. Probablement parce que c'est arrivé au beau milieu d'une phrase. À nous croire communes victimes d'une coupure de courant, d'un délestage, dû à des mouvements sociaux très durs, assortis de grèves jusqu'au-boutistes. C'est, du moins l'explication qui m'est venue d'emblée à l'esprit. J'ai en effet repensé à cette situation de couvre-feu, à cet état d'exception évoqué lors de la première apparition de mon interlocuteur. Cette ambiance m'avait tellement frappé ! C'est dire à quel point ses propos avaient sollicité les forces obscures de ma psyché. Au point de faire de moi quasiment un acteur de sa geste. Pourtant aux lueurs de ma lucidité je me découvrais dans la position, pas moins grisante, de simple destinataire. J'ai presque envie de dire : de spectateur, tant me paraissaient vivantes les scènes que déroulait sous mes yeux son art consommé de la narration.

Avant d'aborder les récits suivants, je dois me décider à un aveu. Sans cela, mon lecteur serait privé de la seule boussole propre à le guider aux marches indécises de la fantasmagorie et de la surréalité. Je le sens bien : il me

faut absolument m'appliquer à rendre encore plus saisissable mon profil psychique. J'ai pu maintes fois éprouver mes prédispositions à m'identifier à toute sorte de personnages, banals ou illustres. Ou encore à me projeter dans des situations tout à fait extérieures à mon cadre de vie ordinaire. Cette propension s'est concrétisée pendant mon enfance, prolongée durant mon parcours adolescent, tout au long de ma vie de jeune braille, de mon existence d'homme fait, parvenu aux premières ébauches de la maturité et enfin aux lisières du grand âge. Mais, chose inexpiquée à ce jour, ce don, tour à tour handicap et chance dans le passé, semble m'avoir déserté depuis quelques bonnes années. Comme si de m'avoir si intensément habité par le passé cette faculté m'abandonnait aujourd'hui.

Faute de transparence, je risque d'apparaître comme un mythomane doublé d'un prétentieux. Je crois très utile à la crédibilité de mon témoignage de commencer, fût-ce brièvement, par un épisode, curieux entre tous, de ma vie. En l'occurrence, de ma vie sentimentale. Car il n'est pas jusqu'à mes accointances féminines qui n'aient payé tribut à cette particularité mentale, si précocement déclarée dans mon existence.

\*

Un après-midi d'été, dans un train de la banlieue parisienne, une tape à l'omoplate. Je me retourne et j'entends aussitôt des mots d'excuse d'une jeune personne. Manifestement une indigène, je veux dire : quelque native de l'Île de France, contrée que j'avais élue pour un pressant besoin de vacances et de

diversion. Son charme m'électrisa à la vitesse de la lumière et peut-être même au-delà, si cela se peut. Tandis que je la contemplais, je faillis me noyer dans la bleuité de son regard. Je me revois encore m'accrochant à l'un de ses cils, afin de me hisser sur la berge d'une de ses paupières, où le rimmel traçait de fins sentiers. Ils devaient conduire vers je ne sais quelle jungle de mystère. Une partie de moi-même l'écoutait toute à justifier sa méprise, tandis qu'une autre s'en égayait en silence : de dos, la belle m'avait pris pour un Africain rencontré plusieurs années auparavant à une soirée dansante chez des amis. Ils s'aimèrent, mais leur relation ne connut pas d'accomplissement charnel. Il ne m'en fallait pas davantage pour m'insinuer dans cette charmante histoire. Mieux encore, en devenir le héros. Au mépris de la distribution des rôles voulus par le récit qu'elle m'avait confié.

Pas question de perdre trace de pareille créature. Terminée, ma banlieusarde équipée ! Je suis descendu en catimini à la même station qu'elle, sautant du train juste avant la fermeture des portes. Son immeuble repéré, pendant des mois et des mois, je lui adressai des lettres enflammées d'un amour pas moins éthéré que celui qui l'avait lié au bel Africain. Ce dernier, bien entendu, était devenu mon alter ego. Ses traits, de moi jamais aperçus, étaient devenus familiers au regard intérieur que mon imagination projetait sur lui. Ce n'était point un étranger, son cœur battait dans ma poitrine.

Mises bout à bout, mes lettres pourraient former un immense blason des yeux de Marilène. C'était le prénom de mon inopinée amoureuse. Sa bouche, à laquelle je devinais saveur de sapotille, je n'aurais pas osé la faire objet de mes hommages. Quant à ses seins, dont la beauté piriforme explosait pudiquement sous son chemisier en fleurs, je les ignorais par la seule force de ma volonté aux prises avec mes désirs. Jamais je ne me serais permis de descendre vers des parties plus méridionales de sa personne.

Pendant toute cette période, le mécréant que j'étais devint grand fervent de messe dominicale. Les premiers temps, malgré mes cours d'instruction religieuse, la liturgie me paraissait obscure. Très vite, j'en intégrai les diverses phases. J'en avais appris pas mal sur leur relation. Assez pour exalter mes singulières dispositions. Je pus, de la sorte, investir le personnage de son bel Africain. Ce dernier, étudiant en théologie à Strasbourg, se rendait périodiquement à Paris. Laïc, il était très croyant et voyait en Marilène pure réplique contemporaine de la Vierge Marie. Raison pourquoi, m'étais-je dit, il l'aima d'amour si chaste. Je dus à d'importants efforts de m'accorder à la nature platonique de sa passion. En mes premières attitudes, je le confesse, je forçais quelque peu mon talent. Devant beauté si parfaite, celui que ma psyché me représentait comme mon alter ego me semblait un modèle plutôt difficile à suivre. Une sorte de rocailleux Golgotha, à gravir pieds nus. En d'autres circonstances, mon identification à certains personnages avait été bien plus

aisée. J'avais néanmoins des compensations : au prix d'une métamorphose physique, dont le résultat était assez à mon goût, n'étais-je pas, bien au-delà de toute ressemblance, devenu ce bel Africain indubitablement grand et musculeux, le choc de sa vie ? Il ne me manquait plus que d'être né à Bamako.

Je dois à l'honnêteté de l'avouer, seul le silence persistant de ma dulcinée me ramena à la réalité. Aux devoirs également d'une monogamie, fort heureusement préservée de tout accroc en raison des circonstances elles-mêmes. Mes esprits retrouvés, je me suis rappelé les indications portées par moi sur les enveloppes. Elles ne faisaient mention que d'un prénom, un nom de rue, un numéro d'immeuble et une indication de département. Manquait l'essentiel, le patronyme propre à identifier aux yeux de n'importe quel facteur la destinataire des lettres. De plus, je signalais mes messages de mes seules initiales et n'endossais mon courrier d'aucun signe de reconnaissance. Il aura assurément atterri au rebut.

Il faut savoir que lors de notre inopinée rencontre elle avait trouvé assez original mon prénom et en avait loué l'harmonieuse composition. Fasciné peut-être par le voisinage sonore que le sien entretenait avec celui de Man Lèlène, je me contentais de noter sur les enveloppes : « Mademoiselle Marilène », à l'exclusion de toute autre indication. Comme si les augustes syllabes de son prénom étaient la quintessence de son être. En tout cas, elles m'étaient réceptacle, emblème, métaphore de la vie. La vie dans son bouillonnement

tiède et ses flocons de rêves. La proximité de son prénom avec celui de ma mère me troublait. Pour la première fois, je me suis senti, par jeune étrangère interposée, aux portes obscures de l'inceste !

Dans le cours de notre entretien, j'avais remis à Marilène une de mes cartes de visite. Elle l'avait acceptée avec empressement. Simple politesse ou marque d'un intérêt particulier à mon endroit ? Cette information me manquera toujours. Quoi qu'il en soit, après la déconvenue de mes courtoiseries, mon cerveau, ce vieux complice, n'a pas mis siècle à construire un stratagème en ma faveur. Il visait sinon à me valoriser, du moins à me préserver de la honte attachée à mon piteux échec. À point nommé, elle avait la bonté, ma chère cabèche, de me faire victime non pas d'un refus vexatoire de la Belle, mais objet d'une erreur de communication. Et pour cause ! Marilène ne pouvait être tenue responsable de rien. Normal, puisque dans mes lettres je ne lui avais pas donné matière à découvrir mon identité. D'ailleurs l'éther de ma passion avait dépouillé notre rencontre de tout détail trivial.

Quidonc, je me voulais dans l'amour absolu, je veux dire : coupé du prosaïsme et autres vulgarités. Pareille explication *a posteriori* me lavant d'humiliation, ne pouvait que me convenir. Comme quoi, en ma douce folie j'avais investi bien plus de sentiments, ambiguïtés et arrière-pensées que ma claire conscience n'eût voulu l'admettre. Cela dit, même avec une réponse encourageante de ma dulcinée, jamais mon comportement à son égard n'aurait trahi les traits

psychologiques dont ma psyché avait d'emblée gratifié son platonique amant. De cela je reste tout à fait convaincu. C'est dire la profondeur et l'intensité du travail qu'effectuèrent en moi mes dispositions d'âme.

\*

Oui, à presque quatre-vingt-dix ans, j'ai eu ample loisir de mesurer les effets extrêmes sur ma singulière complexion mentale du discours de bienvenue de ce personnage, bizarroïde entre tous. Rappelez-vous, l'homme aux manières de chambellan. Il m'avait accueilli, qu'on s'en souvienne, sous les dorures de son froid palais de marbre. J'ai depuis peu commencé à dénouer le fil des chemins alambiqués creusés par ma psyché à même le tuf des choses et des êtres. À croire qu'ils couvraient à eux seuls, ces chemins, une infinitude de territoires, ceux-là mêmes que mon esprit avait depuis belle-drive explorés. Mais anticipation sur mystère ne vaut et, nul ne l'ignore, derrière énigmes gisent encore et toujours énigmes. Gardons-nous, une fois de plus, de brûler les étapes.

\*

Enfant, je passais déjà pour être très impressionnable. Cette réputation et cette caractéristique ne se sont pas améliorées avec les années. À l'évidence, il n'y avait point là matière à me tresser louanges ou me décerner encouragements, tant s'en fallait ! Pis encore, cette singularité m'a valu moult déboires mais aussi, à dire vrai, quelques gratifications et pas des moindres. La toute première expérience dont je me souvienne remonte à des années très anciennes. Cette après-midi-

là, j'aurais pu être rayé de ce charmant petit canton de l'univers où les épousailles du soleil, de la pluie et du vent produisent la succulence des fruits tropicaux. Je n'avais pas plus de sept ans sur ma tête et j'étais on ne peut plus fanatique des « pièces de cinéma » où le « maître-pièce » ne faisait pas dans le détail. Il hachait-coupait ses ennemis sans le moindre état d'âme. Je nourrissais en réalité une passion toute particulière pour les films exhibant la forêt africaine et ses mystères blottis sous les vastes ramures, à l'en-bas des somptueuses canopées.

J'adorais les « Tarzan » projetés en matinée, le dimanche matin au Rex. Assez vite, je ne me suis pas contenté de l'admirer, Tarzan. J'étais Tarzan. Il ne me manquait qu'une Jane. J'étais encore trop timide pour m'en procurer une. Sans compter qu'elles sont bien trop finaudes, les femmes, pour se laisser embringer dans des histoires aussi excentriques que les miennes. Si bien qu'un jour, l'hurluberlu que j'étais (déjà !) a grimpé au faite d'un manguier sans aucune intention d'y cueillir des fruits, d'ailleurs facilement accessibles à l'aide d'une gaulette posée à même le tronc. Arrivé au sommet, poussant le fameux cri de la jungle, je me suis élancé dans les airs, sûr de me rattraper à une des branches d'un prunier voisin. Mais le voisinage en question était moins proche que ne se l'était représenté le Tarzan que j'abritais en moi. Plus pour très longtemps !

De longs mois durant, j'ai dû porter plâtre au bras droit. Je n'ai plus souhaité revoir Johnny Weissmuller

ou un autre dans le rôle de mon ex-héros favori. J'avais acquis la conviction que ses voltiges d'un arbre à l'autre n'étaient que trucage. J'en voulais beaucoup au metteur en scène d'avoir ainsi trompé tant de générations de fans. Moi, du moins. Bien des années après cette désillusion, mes griefs à l'égard du monde de Tarzan se chargèrent d'un vitriol. Ce poison lui non plus ne faisait pas dans le détail, aspergeant l'entièreté du sottisier raciste dont mon ex-héros était l'emblème.

Encore une histoire qui, cette fois aussi se termina par une sacrée déconvenue : un samedi après-midi, élève de troisième, j'étais en train de guetter l'arrivée de Papa Jo au portail de la sortie des internes, à l'arrière du bâtiment B, tout à la joie de passer le week-end en famille. Un camarade d'espèce mixte – il tenait tout à la fois du mammoth et de la girafe – m'a sans la moindre sommation roué de coups. Pourquoi ? Tout simplement parce que, pris d'une crise de mimétisme, je me suis mis à bégayer comme lui tout en lui indiquant l'heure à sa demande : « Il est dddddeux ddddeux heueures et ddddemie », lui avais-je répondu de la manière la plus spontanée du monde quant à l'intention, mais, pour mon malheur, fort embarrassée quant à l'articulation. Dieu sait que je n'avais pas le tempérament railleur, mais il était apparemment le seul à le savoir, le Bondieu ! De toute façon, j'avais déjà subi tant de lazzis qu'il ne me venait pas à l'idée d'exposer autrui aux avanies dont j'étais quotidiennement victime.

Un autre jour, il m'est arrivé d'éternuer dix-neuf fois de suite, en pleine séance de cinéma. Pourquoi ?

Tout simplement parce que dans le film, une scène de ménage avait conduit la femme à déchirer son oreiller et à en répandre tout autour d'elle les plumes. Des ressorts de moi inconnus m'avaient fait traverser l'écran, me transportant dans l'intimité des belligérants. Je humais, à mon corps défendant, tous les acariens de la chambrée. J'aurais sincèrement préféré être expédié hors de la salle de cinéma. C'est qu'elle devenait hostile, menaçante, toute à m'agonir d'invectives. Encore un peu, j'étais lynché. Je n'ai dû mon salut qu'à une explosion d'hilarité. Celle provoquée par une séquence où le mari lui-même s'était mis à son tour à éternuer – à retardement, il est vrai. Cet épisode relégua au second plan, et fort opportunément, les avatars de mon bruyant intermède.

Ma propension à me projeter en autrui alimenta ma crainte d'une rechute causée par le spectacle de mon collègue ès-éternuements. Pour parer à toute rétorsion, je me suis dirigé à tâtons vers la sortie. Dans la demi-obscurité, j'allais pousser la porte battante quand j'ai entendu une explosion suivie d'un puissant jet m'aspergeant le visage. Sans attendre la prochaine salve – l'élan s'en préparait dans une sorte de râle émanant des poumons de mon involontaire agresseur –, je me suis précipité vers l'extérieur, maudissant en mon for intérieur cet autre confrère en allergie.

Pendant de trop longues années, j'ai connu bien d'autres expériences, certaines moins frustrantes, d'autres plus mitigées. Ah ! La fois où papa Jo était passé me récupérer, toujours au portail arrière du lycée !

La plaque minéralogique, je m'en souviens encore. Nous la désignions, la vieille jeep, par son numéro d'immatriculation : la 75 ET. Ce jour-là, Papa Jo devait se rendre au chevet d'un vieil ami, plongé depuis six mois dans le coma. Je tenais à découvrir à quoi ressemblait une personne dans cette situation. Mon père m'avait expliqué : « Il entend tout, paraît-il, sans pouvoir manifester la moindre réaction physique ». Papa Jo connaissait ma sensibilité. Elle l'inquiétait fort. Aussi, pour m'éviter pareil spectacle, avait-il garé sa voiture à l'ombre vaste d'un amandier, histoire de me laisser à l'ombre, vitres ouvertes au souffle frais de l'alizé. Mes supplications eurent finalement raison de ses scrupules.

Contrairement à mon attente, Monsieur Euloge n'avait pas du tout l'air d'un gisant. Il semblait plutôt faire un petit *kabicha*, autrement dit un somme. Le plus sereinement du monde. Embarqué qu'il était dans le sommeil du juste. Sa vue a déclenché en moi un phénomène qu'aujourd'hui encore, malgré ma longue expérience de moi-même, j'ai du mal à m'expliquer : je me suis affalé de tout mon long sur le linoleum. J'ai dû probablement perdre connaissance quelques secondes puisque je ne me rappelle pas être tombé. Je garde cependant le souvenir de m'être senti, à un moment donné, entre deux mondes, mais pas vraiment évanoui, puisque je percevais l'intonation apeurée de Papa Jo : « *Pitit-mwen tonbé dekdek ! Man té sav sa pa té bon pou'y, mé i pa té lé kouté mwen. Yich-mwen, sé papa-w ! Réponn mwen. Pa di mwen wè ou wè Eloj ou anni*

*tonbé adan koma kon'y ! Epi sa, ou ja ka pòté an pòpot an bwa'w<sup>1</sup> ».*

Grande, assurément était la différence entre la situation de Monsieur Euloge et la mienne : j'entendais parfaitement les paroles de mon père, et j'ai pu répondre à ce dernier d'une voix la plus ferme et rassurante possible : « T'en fais pas, Papa, ça va aller ! ».

Et je ne m'étends même pas sur l'effet provoqué sur moi par la vue de manchots. Irrésistiblement, cela provoquait en moi une totale insensibilité d'un de mes bras ; et que dire de l'annonce un beau jour d'une crise d'appendicite survenue à un de mes camarades ? Le soir venu, je ne manquai pas de manifester les mêmes symptômes. Papa Jo dut m'emmener dare-dare au service d'urgence de l'hôpital le plus proche, à près d'une trentaine de kilomètres. J'y subis une intervention. Le seul et unique mérite en fut de me procurer un flacon de formol contenant mon appendice. « En parfait état ! » avait commenté le chirurgien. Quant audit condisciple, il ne fut pas le moins du monde opéré et ne s'en porta pas plus mal. Cette information me jeta dans une perplexité. Tout s'était passé comme si j'avais détourné son mal sur ma personne, tout en le neutralisant. Pour avoir expérimenté d'autres états du même genre, mais lestés d'une tout autre gravité, je me suis souvent demandé si par un effet d'autosuggestion je

<sup>1</sup> Mon enfant s'est évanoui ! Je savais bien que ce n'était pas bon pour lui, mais il n'a pas voulu m'écouter. Mon gars, c'est moi, ton papa. Réponds-moi. Ne me dis pas que le seul fait de voir Euloge t'a fait tomber dans le coma. Déjà que tu portes un plâtre autour du bras.

n'avais pas, sans le savoir, emprunté la personnalité des ces chamans amérindiens, appliqués à prendre sur eux les malheurs du monde. De là à me prendre pour le Christ, il n'y avait peut-être pas très loin ! Mais ma détestation précoce du messianisme et les sursauts de ma mécréance ajoutés à un certain quant à soi m'empêchèrent – ou m'évitèrent – de franchir ce pas.

## 2

Question de mimétisme, j'étais loin d'avoir épuisé mon rôle. Ainsi, voyais-je boiter quelqu'un ? Je me mettais aussitôt à claudiquer. Cela m'a rapporté un jour une gifle d'un des surveillants généraux d'internat. Qu'on se figure un géant de près de deux mètres, aux mains épaisses comme battoirs, monsieur Jean Oua-Tam-Sim, sobriqueté Jean Bambois par plusieurs générations de cruels garnements. J'ai toujours eu à cœur de me démarquer des comportements sans pitié de leur âge. Un âge que j'estimais avoir mentalement dépassé. À cette maturité n'étaient pas étrangères les brimades morales à moi infligées à cause des initiales de mon prénom. Un prénom dont mes parents étaient si fiers, même si tout un chacun m'appelait communément « O-B » ! Cette réduction à un sigle, à nouveau transformé en prénom de substitution (Obé, dans l'orthographe du cocon familial), aura orienté bonne part de ma destinée. Quand j'y repense ! Il aura probablement suffi qu'un jour quelque sacripant de mes condisciples m'ait entendu appeler de la sorte par Man Lèlène. Car tous les jeudis, elle me rendait visite au parloir de l'internat. J'adorais le jeudi ! Pas du tout parce que, aux dires de notre professeur de latin, c'était le jour du dieu Jupiter. Et pourquoi Man Lèlène ne serait-elle pas un avatar de l'antique Pomone, déesse de

l'abondance ! En fait, je n'en étais convaincu qu'à moitié. L'identification de mon afro-haïtienne de mère à une déesse du panthéon gréco-latin me parut, tout de même, un peu audacieux sur le moment. Et au milieu de mes hypothèses, je finissais par perdre le nord ! Deux-trois années plus tard, une érudition plus avancée vint me conforter : « Le vaudou est une grande religion, m'écriai-je en plein cours de philosophie. Ne scelle-telle pas l'union de l'Afrique et de l'Occident chrétien ! ».

Pour en revenir à notre surveillant général d'internat, malchance pour moi, je fus en la circonstance accusé par ce colosse de moquerie à son endroit. Je l'ai d'emblée soupçonné d'avoir recherché un bouc-émissaire ! La gifle s'est assortie de huit heures de consigne pour le dimanche suivant et d'un commentaire meurtrier pour moi, si attaché à mes week-ends en famille : « Vous resterez cloîtré ici et vous aurez comme ça tout le temps de faire le mariolle ». Plus surpris qu'indigné d'une telle injustice, je n'ai pas réagi autrement que par l'expression d'une sincère commisération. J'ai éprouvé en effet avec intensité le sentiment de pénétrer aux tréfonds de l'âme de mon agresseur. J'étais encore un peu moi, mais j'étais surtout lui. Sa souffrance, giclait dans mon ventre. Elle était mienne. Son esprit, comme frappé de mimétisme, s'est mis lui aussi, à claudiquer en moi. Comme en lui ! À l'instar de son polichinelle de corps. Etrange situation : je me vivais meurtri par le remords d'une telle violence à l'endroit de moi-même. Un être sinon fragile, du moins sans moyen de défense comparable au pouvoir

quasi-absolu d'un surveillant général d'internat. Le mariolle que j'étais a vu s'éloigner de moi et au-dedans de moi une marionnette, mine triste. Abattue même ! Sûr que mon frappeur regrettait déjà sa réaction. Sur le sol carrelé du long couloir il aborda l'interminable couloir dans une démarche accompagnée de rauques échos. Il halait sa jambe (« b'en bois, bien sûr ! »).

Dès le lendemain, convocation à son bureau, où il m'accueillit, mine étonnamment affable et voix cordiale. Je m'appliquai à interpréter la véritable signification de sa physionomie.

– Hier soir, vous m'avez trouvé injuste, n'est-ce pas ? me dit-il. À en juger par votre regard après ma calotte, j'ai tout de suite compris que je n'avais pas affaire à un mauvais bougre. Mais le coup était déjà parti et la consigne aussi. Votre manière de marcher en boitant m'a fait... comment dire ? ... péter les plombs. Ah ! Vos camarades, ces petits voyous ! C'est eux que je souhaiterais attraper. Mais ils sont trop lâches ! Ils m'apostrophent pour me faire endêver, mais ils se cachent. Vous, vous êtes différent. Vous savez... j'ai eu toute une nuit pour réfléchir. J'ai alors compris ce qui avait pu se passer en vous. Avant, pendant et après ce malheureux incident ».

Et lui de poursuivre : « Je suis sûr que nous avons tous deux bien des points communs ». Tout d'abord, méfiance ! Le mystère de ses propos jurait avec l'autoritarisme et la dureté dont se vengeaient les moqueries de mes camarades. Cette méfiance elle-même s'accrut et parvint enfin jusqu'à l'inquiétude quand il

me passa la main sur la tête, à la manière de ces vicieux dont la télévision ne cessait de nous détailler les exactions pédophiles. Il approcha son visage du mien, me déclarant à voix plus basse : « Toi et moi, nous avons un secret, mon garçon. Ce secret, nous pouvons maintenant le partager, puisque nous appartenons à même confrérie ». Le seul grade pouvant exister à mon émotion, au-delà de l'inquiétude ne pouvait être que la peur panique. Mais je n'eus pas loisir d'y être élevé. En effet, monsieur Sim (c'est la manière simplifiée et pas toujours bien tolérée dont on le nommait communément) me dit avoir compris le mécanisme de ma subite claudication. Et de me raconter un épisode crucial de sa vie. À son écoute, ma respiration gardait un rythme heurté, tant l'histoire paraissait invraisemblable. Mais, ainsi qu'on le verra, je n'eus pas beaucoup à attendre pour avoir confirmation de ses dires. De mes propres yeux !

Ainsi donc, son père avait fait la guerre. Constamment sur le front, sans récolter la moindre écorchure. Il était heureux de rentrer au bercail. Son fils Jean était déjà âgé de six ans. Un jour qu'ils étaient partis se promener dans la campagne environnante, l'enfant avait eu envie de passer par une carrière bordant un précipice abrupt, histoire de se faire peur. Avec son héros de père, il était forcément à l'abri de tout danger. Inconscience et goût de l'aventure mêlés, Jean s'était approché du précipice. Flairant l'accident, le père, dans son élan pour le rattraper sur le bord glissant de la falaise, heurta une souche. Il tomba en une sorte de

roulé-boulé dans le vide, arrêté heureusement après quelques mètres par un providentiel monticule. Avertis par le gamin en larmes, les pompiers le transportèrent à l'hôpital le plus proche, dont il sortit quelques mois plus tard avec une vraie jambe en moins et une fausse en plus. Une jambe en bois.

Monsieur Sim venait d'avoir trente-six ans quand son père mourut, de mort naturelle. Dès le lendemain, le fils s'était mis à boiter, sans aucune raison physique de le faire. Qui plus est, sa boiterie allait jusqu'à reproduire les effets sonores de celle de son père. « Cela s'appelle de l'empathie, mon garçon ! ».

Empathie ! C'était la première fois que j'entendais ce mot. Je n'eus pas besoin d'explications pour en découvrir toute la signification. Cette révélation contribua à me rendre un peu moins inquiétante une particularité jusque là pathologique à mes yeux. Soucieux de partager mes expériences passées avec mon « confrère », je me suis mis à lui raconter deux trois histoires justifiant mon appartenance à cette corporation dont peu auparavant j'ignorais encore l'existence. Le plus troublant fut que le lendemain de cette conversation, monsieur Sim, comme si sa conscience avait été soulagée d'un énorme poids, cessa net de claudiquer. Il avait retrouvé pour ses membres inférieurs un usage tout à fait normal. Je tenais ainsi preuve de la véracité de ses propos sur le pouvoir de l'empathie. Mes camarades spécialistes de la moquerie n'en re-ve-naient pas. Pour pallier l'objet si étonnamment disparu de leur raillerie, les plus vindicatifs finirent assez vite par

inventer un autre sobriquet. Ainsi, à chacune des rondes de nuit du surveillant général dans l'immense dortoir des internes, les mauvais garnements, sur un signal convenu, se mettaient à scander leur nouvelle trouvaille. L'un d'entre eux s'écriait « Sim ! », un autre « Hu ! », un troisième « la ! » et un dernier « teur ! ». Puis tous à l'unisson entonnaient : « Si-mu-la-teur ! Si-mu-la-teur ! ». Et la plaisanterie recommençait, le signal partant derrière le dos de la victime depuis une zone dont l'éloignement était supposé assurer sécurité à son instigateur. Elle se terminait seulement avec le surgissement hors de son box du pion de service. Il devait raccompagner son chef et fermer à triple tour la porte du dortoir. Cet arrêt du charivari ne tenait pas tant au départ du surveillant général qu'à la crainte que les voix ne soient clairement identifiées par leur meilleur connaisseur, en l'occurrence le pion, monsieur Galebarre, sobriqueté par tous, y compris moi-même, je le confesse volontiers, de l'épithète « Faux-Cul ». Les organisateurs de ce chahut étaient-ils assez naïfs pour ignorer que depuis son box, Faux-Cul les avait déjà repérés ? Peut-être même avant qu'ils n'ouvrent la bouche...

Le lendemain matin de cette première, monsieur Sim pénétra dans la grande salle de réfectoire. Il se dirigea vers le fond de la pièce sous les huées fusant de derrière son dos, selon le même protocole que la veille, au dortoir. Un bref entretien avec Faux-Cul lui livra le nom des meneurs. Monsieur Sim interpela trois d'entre eux et flanqua à chacun une double gifle publique (une

*palaviré*, quoi !), accompagnant son geste de cette formule : « Ça, ça n'est encore qu'une sim-u-la-tion. Le reste, s'il y a lieu, viendra après ».

Une rigolade générale accueillit ces propos au grand dam des double-souffletés. Monsieur Sim quitta le réfectoire, enrobé d'un impressionnant silence. De ce jour-là, pénétrés d'un zèle nouveau, élèves, agents, surveillants et même professeurs, n'ont jamais plus appelé le surveillant général d'internat que par son patronyme complet : Oua-Tam-Sim. Finis les sobriquets et autres désinvoltés appellations ! J'étais abasourdi et admiratif devant cette performance accomplie par une personne à la confrérie de laquelle j'étais censé appartenir et qui m'avait pour ainsi dire adoubé. Sans compter que le dimanche suivant, comme j'avais pu le constater à ma plus grande joie, ma punition avait été levée, commuée en une rédaction dont le thème, choisi par monsieur Oua-Tam-Sim soi-même, était le suivant : « Vous raconterez une histoire mettant en scène les péripéties vécues par un jeune homme aux prises avec une faculté exceptionnelle d'empathie ».

Le texte m'attira de sa part moult compliments en forme de prophéties quant à mon avenir littéraire. Il s'agissait manifestement d'un avenir plutôt lointain, très lointain même, puisque j'ai attendu un âge presque nonagénaire pour me lancer dans l'écriture. En tout cas, je considère cette rédaction d'élève comme la matrice de l'ouvrage autobiographique auquel je me suis attelé. Ce pensum, je l'avais rédigé avec un enthousiasme paradoxal. Grâce à lui, j'ai commencé à prendre la

mesure des potentialités de ma singulière disposition affective. Aussi m'en suis-je désormais senti non plus affligé, mais tout simplement porteur. J'étais conscient pour la première fois qu'elle pouvait n'être pas une tare.

## 3

Au lycée, à la pause de la mi-journée, nous les internes, disputons tous les jours, pluie comme gros soleil, des championnats de foot entre Nord et Sud. Originaire du centre de l'île, j'étais rejeté par les uns et les autres. Seule la mendicité paraissait de nature à m'introduire dans une équipe, et je m'y suis toujours refusé. Un jour que l'un des meilleurs joueurs se trouvait à l'infirmerie, j'ai été retenu, en qualité de supplétif. Ma bonne tête n'y était pour rien. Le recruteur du jour avait tout simplement la reconnaissance du ventre. Connaissant mon bonhomme, je savais que si elle devait se manifester, sa gratitude ne pouvait être que très temporaire. Aussi est-ce juste avant le moment crucial du choix de ses co-équipiers, que je lui avais fait goûter à une part du stock de friandises que Man Lèlène venait alimenter régulièrement tous les jeudis, lors de ses visites : tablettes-coco, lotjo, oranges, mandarines, chadèques glacés, gelée de goyave, marmelade de papaye, d'abricot, mangues-Julie et j'en passe. Bref, de quoi m'éviter de dépérir loin de l'air pur de notre campagne.

J'avais été intégré aux nordistes. À la fin de la première mi-temps, ils étaient menés au score de 2-0. J'en étais sûr, j'allais passer pour responsable de cette malencontreuse situation. C'est alors qu'à ma grande surprise, j'ai soudain entendu un présumé supporter de

notre équipe me héler : « Vas-y, Dib ! Enfonce-les ! ». Je me suis mis à sortir une sorte-et-qualité de feintes passées de mode, mais très efficaces. Elles avaient été inventées, quelques décennies plus tôt, par Dib, une légende du football local, dont me parlait souvent mon père, lui-même ancien membre de la Ligue des Sports. D'ailleurs, ces modèles de feintes-là, elles avaient transmises par lui. Il les avait extirpés à mon bénéfice exclusif de son précieux répertoire. Moi, comparé à Dib ! Dib, ce joueur d'origine arabe, le plus grand champion de tous les temps selon Papa Jo, lequel ratait rarement les matchs où intervenait son héros. Du moins quand la rencontre se passait dans le stade d'une commune proche.

Le score s'est transformé en 6-2, une minute avant le coup de sifflet final. Les six buts avaient été marqués par moi. Une jubilation a emporté mes doutes et mes craintes. Je n'acceptais pas d'être comparé à Dib. Erreur, grave erreur ! Je n'étais pas non plus l'émule de Dib ! Foin de ces épithètes fallacieuses ! J'étais Dib. Dib, tout court, j'étais. Mohamed Dib, soi-même. Le prince du ballon rond. Sinon, comment aurais-je pu, à moi tout seul, marquer autant de buts, et avec une telle maestria, hein ? Je ne m'en suis rendu compte qu'à la fin du match, mes exploits footballistiques avaient attiré non seulement tous les pions, mais encore tous les surveillants généraux. Le concierge oublia même de sonner la fin de la grande récréation de la mi-journée.

Monsieur Oua-Tam-Sim s'approchant discrètement de moi, m'a glissé à l'oreille :

– Dites donc, confrère, vous découvrez le pouvoir de l'empathie ! Il n'y a pas que Dib pour vous transmettre de l'énergie. Si vous continuez sur cette lancée, où n'arriverez-vous pas ? ».

L'instant d'après, j'étais littéralement porté en triomphe, éprouvant pour la première fois la fascination et la fragilité de la gloire. Qui plus est, j'ai eu droit jusqu'à la fin de ma scolarité secondaire à l'appellation « Dribb ». Ce jeu de mot combinait le patronyme du champion et ce en quoi il excellait, à savoir les « dribbles ». L'inclusion dans ce surnom du son « r » aux vertus d'éminente francité conférait anoblissement et prestige à mon nouveau surnom. Il est établi en effet que nous autres, parleurs de baragouins et autres patois, ne savons pas prononcer ce son, réservé aux gosiers distingués des français de Fouance. C'est notre *shiboleth* à nous, quoi ! Un moyen de discriminer les bons des mauvais, en matière de compétence en langue française de Fouance. *Shiboleth* ! Ce mot, je l'ai retrouvé par la suite dans la Bible, mais je l'avais découvert en lisant, dans le foyer des internes, un magazine traitant des relations entre la République Dominicaine et Haïti. Ce pays, parce que Man Lèlène en était originaire, figurait à mes yeux un lieu mythique. Cette publication, entre autres événements, racontait comment un certain président Trujillo, avait fait massacrer un très grand nombre de travailleurs Haïtiens, émigrés en Dominicanie et ce, en usant d'un stratagème (le *shiboleth*, précisément). Il s'agissait de faire prononcer aux prévenus le mot espagnol « *perejil* »,

terme désignant le persil. Ce test présentait deux insurmontables difficultés phonétiques pour tout Haïtien de base : la prononciation du « r » suivi d'assez près de celle de la « jota ». Quiconque trébuchait en prononçant l'un ou l'autre de ces deux sons (la plupart, bien entendu, échouaient à l'une et l'autre épreuve) était supprimé, tantôt à l'arme blanche, tantôt au fusil.

N'empêche, il en a fallu de l'astuce et de l'esprit d'à-propos à mes camarades pour accoucher d'une telle trouvaille : Dribb. C'est comme les proverbes. Fort naïvement, on les imagine créés dans un mouvement d'unanimité. En fait, ils ont été inventés par un individu finalement tombé dans un profond anonymat. Puis, par l'opération du Saint-Esprit ou je ne sais quoi, l'anonyme s'est trouvé érigé en auteur collectif. Elle a bon dos, la collectivité.

Peu après, j'ai appris la pure goguenardise des encouragements du supporter me comparant à ce prestigieux footballeur. Peu m'importait. Cette stimulation avait suffi à me conférer des dons hors du commun. Tant pis pour mon railleur, il en aura été pour ses frais et moi pour mon plus grand profit : de ce jour, non seulement je suis devenu le recruteur très courtisé du nord, mais personne ne m'a plus affublé du moindre sobriquet. « Zob » ou quelque autre surnom aux consonances apparentées. Le lendemain, je fêtais mes seize ans. Grâce à mon don d'empathie, j'avais gagné la sympathie de tous mes camarades. J'étais vengé, lavé de plusieurs années d'une humiliation obstinément cachée à mes parents.

De toute façon, à bien y réfléchir, je n'échappais aux railleries arabisantes (attestées par mon ex-sobriquet « zob ») que pour endosser la réputation d'un athlète d'origine palestinienne, du moins le croyais-je. En tout cas, d'un homme paré à mes yeux de toutes les vertus les plus héroïques. À vrai dire, en cette matière dénomminative, mon cursus personnel est allé de la frustration à la gratification, en passant par d'inévitables phases plus ou moins indécises. A cet égard, je dois avouer ceci : quelques années après ce tournant de ma vie lycéenne, pendant mes études supérieures, mon identification à Dib s'est renforcée avec une sensibilité accrue à la situation politique du vaste monde. Notamment celle du Proche-Orient. Il s'en est même fallu de peu que je ne prenne les armes, et pas seulement celles de la rhétorique révolutionnaire. Je me souviens du gonflement de ma poitrine toute emplie de fierté et révolte, lors de manifestations stigmatisant l'annexion par Israël de la Cisjordanie. Je m'affirmais, me vivais palestinien – fort différemment, toutefois, de ceux qui, simple solidarité de bouche, se proclament à l'envie Berlinois ou Juifs. Parole en bouche, chacun le sait au pays de céans, n'est pas charge. Seule la présence à mes côtés de Gérard, un ancien camarade de cinquième, m'aura empêché – ou évité, je ne sais – d'investir durablement l'identité palestinienne. Ses parents ayant été mutés à Poitiers, je l'avais perdu de vue, puis retrouvé sur les bancs de la faculté.

– Arrête, Obé... excuse-moi, je voulais dire Odon, arrête de te la jouer, vieux ! Faudrait tout de même pas

que tes prouesses à la Dib te montent à la tête. Garde les pieds sur terre, mon vieux. D'ailleurs, il n'a pas grand-chose à voir avec la Palestine, ton héros. Il est syrien, Dib. Ça, mon cher, je peux te l'assurer, je le connais bien puisque j'ai habité une quinzaine d'années juste en face de la boutique de ses parents.

J'aurais pu affranchir Gérard sur mes nouvelles dispositions d'esprit à l'égard de ce petit nom, qui dans un passé révolu avait été cause de tant de dérives. En effet, le prestige associé depuis peu à cette appellation m'avait amené à lever l'interdit que je j'avais placé naguère à hauts cris et mine vainement menaçante sur l'usage d' « Obé ». En dehors, bien sûr du contexte strictement familial. Je ne lui en ai rien dit, tant sa révélation m'avait si-dé-ré ! Inattendue, cette mise en garde jugula net mes élans patriotiques au service d'une patrie m'apparaissant alors de façon fulgurante pour ce qu'elle était : une pure fiction, nimbée d'un juvénile romantisme révolutionnaire. Revenu de mes fantasmes identitaires, je n'ai pas pour autant perdu ma ferveur de militant. J'ai continué de diverses manières à participer à des affrontements qui n'avaient plus rien, hélas, de footballistique. Tant s'en fallait. J'en ai pris des coups de... crosses, gourdins, pieds et j'en ai rendu pas mal. De pierres, surtout. J'avais découvert non loin de Paris, une carrière où je m'approvisionnais. J'en distribuais aux camarades des kilos et des kilos. Gratuitement, sans la moindre réticence. Et même au-delà ! J'avais inventé non pas le concept, mais la pratique parisienne de l'*intifada* !

\*

Comme quoi, dès le lycée, les vents de ma fortune avaient emprunté toute autre direction. Ils emportaient ma destinée vers d'impensables horizons. Je cessais enfin d'être un souffre-douleur. Mieux encore, source pendant une bonne partie de ma vie de déconsidération, les mêmes initiales étaient désormais associées à une appréciation valorisante de ma personne. Il me restait à souhaiter que ce vent nouveau ne soit ni frivole ni « frivolanant », comme dans la chanson si évocatrice de mes jeunes années. De plus, il se trouvait que beaucoup de mes analyses et prospectives émises dans nos fréquents débats politiques étaient plus souvent que rarement confirmées par les faits. Raison pourquoi mes camarades de faculté ont commencé à m'appeler « le prophète » et cela s'est terminé par des dénominations tels que « obi », « obiah ». Obé ! La consonance des initiales de mon prénom composé (et, si j'ose dire : recomposé), s'accordait fort bien à ces nouveaux attributs à moi décernés en toute cordialité. Bref, j'étais devenu une sorte de visionnaire. Rien de moins qu'un chaman. Cette nouvelle qualification confortait en moi la guérison de blessures anciennes. Elle ne manquait pas non plus de m'arracher des sourires amusés, empreints de philosophie. Bref, je m'épanouissais dans un climat de bonhomie générale. Loin, assurément, de toute animosité.

Avec le recul d'aujourd'hui, je vois dans ce climat de révérence à mon endroit comme la préfiguration des événements insolites qui devaient marquer notamment

mes années de quadragénaire. Ils ont infléchi d'une certaine manière le cours de ma vie, assigné à ma représentation du monde des contours inédits. Au fait, ai-je bien raison de parler d'inflexion ? Les lignes du Destin ne sont-elles pas déjà toute tracées, avant même la germination de la petite graine-de-vie ? Pour autant que je puisse en juger, c'est à partir de cette expérience plutôt valorisante que j'ai commencé à investir des personnages rendus illustres pas seulement pour leurs performances sportives, mais surtout pour leur charisme chargé de qualités morales et intellectuelles. Et quand on connaît la personnalité dont, en pleine maturité, j'ai emprunté l'identité, tout en me payant le luxe de la prendre parfois de haut, on n'aura pas de vocabulaire assez riche pour stigmatiser ma prétention. Ou encore dénoncer ma paranoïa. Mais à condition de se donner la peine de lire jusqu'au bout ma prose on me rendra justice. On verra en moi le jouet d'une complexion psychique des plus singulières et pour autant étrangère à toute maladie. Je le redis : je suis un cas. Mais ici encore, foin d'anticipation !

Dans tout récit, les répétitions ont leur utilité. Elles permettent au lecteur de suivre plus aisément le cours des événements. Surtout si la toile que tissent ces derniers est filandreuse. Mes redites à moi sembleront témoigner d'un excès maladif de scrupule. Au risque d'encourir diagnostic de maniaquerie, je dois cependant le rappeler, une même impression n'a cessé de me harceler – le mot n'est pas trop fort – depuis le début de mes insolites entretiens avec Géroménias Boisdefer. J'étais en permanence pénétré de la conscience d'une vie marginale poursuivant en arrière-fond son cours bourdonnant tout autour de nos personnes. J'entendais des voix, certaines familières, d'autres étrangères mais non point tant chargées d'inimitié à mon endroit que d'une méprisante, lourde, épaisse indifférence. Ces voix, à deux-trois exceptions près, celles de ma femme et de mes deux filles, ne s'adressaient presque jamais à moi. Comme si la seule raison de leur émission était de me faire payer le prix d'un comportement supposé, voire prétendu, indifférent à autrui. La monnaie de ma pièce, en quelque sorte. On semblait tacitement me reprocher d'être le type même du bonhomme enfermé dans sa petite bulle ; de l'égoцентриque. Un arrogant, insoucieux des autres. J'étais donc puni par là où péchait mon caractère.

À chacune de mes rencontres avec Géro, je souffrais de ce vrombissant embrouillamini. Je m'étonnais et me

plaignais au fond de moi-même de cette indécatesse à parasiter notre relation et à me prendre pour quantité négligeable. À l'exception, je le répète, de ma femme et de mes deux filles. Je ne suis d'ailleurs pas sûr que celles-ci aient pris la véritable mesure de la facture on ne peut plus fantasmagorique de mon commerce de parole avec Géro. Je n'ai eu cure de m'en vanter. Connaissant ma tendance à soliloquer, à l'imitation de Gustave Flaubert, qui passait ses textes dans son « gueuloir », elles ne se sont probablement jamais rendu compte que, loin d'être en train de clamer solitairement mes œuvres, j'étais engagé entre les quatre murs de mon bureau dans un vrai dialogue. Et qui plus est, avec un spectre !

Plus souvent que rarement, j'en oubliais l'heure du repas. De l'autre bout de la maison un hèlement à moi adressé était relayé par une cloche. La ferveur de son carillon m'indiquait la proximité des bornes de l'impatience. Impatience à me voir réintégrer le cercle familial si souvent déserté que je devais moi-même passer pour un fantôme. Je prenais congé de Géro dont habituellement un clin d'oeil complice m'assurait de sa compréhension. Manifestement, pour lui aussi la trêve de notre causer n'était que momentanée, et en ces circonstances-là il s'est toujours abstenu d'activer la mesure de rétorsion que serait le faux bond. À d'autres moments, quand je n'étais pas en conversation avec mon fantomatique interlocuteur, j'entendais une voix chère me supplier « Obé, de grâce, ne nous abandonne pas. Reste avec nous. On a besoin de toi. Dans la vie, il

n'y a pas que la littérature ! ». Ou : « Papounet, on t'attend, le repas refroidit. ». Ou encore : « Daddy, c'est pour quand ton come back. ». Bon mari, bon père, je faisais promesse et serment d'un « come back » immédiat. Cet anglicisme résultait d'une plaisanterie de Ludmila, ma fille aînée. Sa récente entrée en sixième l'avait frappée d'anglomanie. Souvent sa cadette Livia l'imitait et toutes les deux s'évertuaient par une bonne humeur affichée à tempérer l'exaspération de leur mère. Comme la durée assignée à mon imminence semblait s'éterniser, ma femme avait choisi de m'appeler « Votre Imminence », tout en me rappelant l'adage de ponctualité, politesse des princes. Cette expression dont l'évidente ironie se voulait piquante, me rappelait, à une voyelle près, le terme d'adresse utilisé par ce bonhomme aux grands airs de chambellan, si diligent à m'accueillir en son palais de bronze et de marbre. Dans la bouche de ma chère épouse, cette appellation, loin de me faire coupable, était motif à une bouffée de mutuelle cordialité. Bref, mes faux serments étaient pardonnés. Ainsi donc, les trois femmes de ma petite famille exceptées, je me sentais victime d'une indéfinissable persécution. L'attitude ostensiblement détachée de cette industrieuse et invisible cohorte continuait à m'insupporter. Ces agissements me peinaient aussi, car s'il est une réputation que je ne crois pas mériter, c'est bien celle d'égocentrique. Sinon, comment aurais-je pu percevoir toute cette agitation fourmilière et bavardeuse qui, dans un au-dehors ouateux, escortait inmanquablement chacune des apparitions de Géro ? À

tout bien considérer, il ne m'était pas impossible de comprendre une telle réaction de susceptibilité. Même si elle m'attristait. D'un autre côté, qu'y avait-il d'étonnant à ce que je sois passablement absorbé par mes entretiens avec mon fantomal interlocuteur ? J'étais bien forcé de m'intéresser à lui. Notre aventure n'était pas des plus banales. Elle m'absorbait au point de me couper des miens. Malheureusement, mon absence d'échange avec ces personnes-là n'avait malheureusement pas pour effet de délester ma conscience de leur agaçante présence. J'étais incapable de la neutraliser. Et cette importunité, je l'ai continûment regrettée, même si par la suite, la cause m'en a paru évidente et fort compréhensible.

## Livre troisième

## Esquisse de Géroméniade

## 1

Ma complaisance envers mes propres faits et gestes ne me fait pas pour autant oublier Géro. Décisive fut son intervention dans ma vie. Je ne puis me retenir de raconter une autre anecdote. Elle concerne mes insolites et néanmoins intenses fréquentations. Remontant à la deuxième ou troisième année de nos entretiens, cet épisode évoque aussi une situation où j'ai redouté son irrémédiable désaffection. Muni de la caméra de mon téléphone mobile dernier cri, j'ai tenté, un jour où j'avais dû me réveiller d'un pied vraiment gauche, d'enregistrer en catimini nos échanges. J'avais bien noté, au moment de notre séparation, une nuance d'ironie dans son regard, mais pressé de récupérer les informations confiées en toute bonne foi à l'appareil, je n'y ai pas accordé une trop grande importance. La caméra, quoique en parfait ordre de marche ainsi que m'en a convaincu un test rapide, était vierge de tout témoignage. Aucune image, aucun son ne s'y était imprimé. Cette fois, l'éclipse de mon interlocuteur privilégié a duré un peu plus que la rotation de la Terre autour de notre soleil. Son absence la plus longue toujours inférieure à une quinzaine de jours, je balançais entre la certitude que tout était fini entre nous et l'authenticité de ses visites passées. Un doute s'est instillé en moi quant à la réalité de nos entretiens. Chaque jour me rendait

plus dubitatif, élevant le degré de mon angoisse. J'en arrivais à me demander si, depuis le début de toute cette affaire, je n'avais pas été victime d'une hallucination particulièrement insidieuse ; si je n'étais pas justement en train de payer le prix d'une défiance en moi-même ou encore de mes doutes inconscients quant à la réalité des apparitions de mon auguste partenaire. Bref, je tournais sur moi-même, collé aux jantes d'un cercle vicieux et dans le même temps, je craignais d'être déjanté.

Je suis homme à reconnaître volontiers mes infantiles agissements : mon idée de caméra cachée n'avait pas été des mieux inspirées. Pour sûr, elle avait de quoi mortifier n'importe quelle créature douée d'un tant soit peu de fierté, vivant sous notre soleil ou dans l'éternel ombrage du Pays-sans-chapeau. Pourquoi, après tout, pareille épreuve aurait-elle épargné un ex-vivant n'ayant d'autre ressource que le souvenir, fût-il embrumé, de sa dignité passée. Depuis, je me suis beaucoup surveillé. Je ne me rappelle d'ailleurs aucun autre incident nuisible à nos rapports. À l'exception toutefois d'une autre alerte, qui m'apporta plus de peur que de mal. En effet, un autre jour, tandis que mon géniteur me racontait les tribulations de sa vie-au-soleil, dans une réaction quelque peu badine je m'étais imprudemment efforcé de me montrer plus sensible à la drôlerie se dégageant de son propos qu'au tragique qu'il semblait vouloir y insuffler. Son visage, habituellement lumineux, s'est tout-à-coup obscurci. Pour prévenir une séparation, je lui ai lancé sur un mode charmeur :

– Ah ! Géro, tu m'en racontes de belles ! Tu n'as pas eu que du mauvais temps. Ton existence ne fut pas toujours matière à jérémiades, à ce que j'ai compris.

Par ces propos, avais-je sauvé la situation ou l'avais-je inexorablement compromise ? Qu'on en juge à la répartie qui s'est ensuivie :

– Jérémiades, jérémiades ! Je te rappelle, jeune homme, que le prénom choisi pour moi par mon père, Clérophrastrate Bras du Fer est Géroménias et non pas Jérémie. Quidonc, si ma vie-au-soleil doit relever de quelque chose, c'est de géroméniade et non point de jérémiade ! *A ! Gason, m'ta renmen ou pa bliyé sa, ou konprann<sup>2</sup> ?* ». D'instinct, j'ai voulu lui suggérer un antécédent littéraire de son joli néologisme, mais il m'a devancé : « *M'konnen ou sonjé nan tet pa'w la Franciade di Ronsard, la Henriade di Jean-Marie Arouet, alias Voltaire. Gen l'Iliade tou ki fet dépi nanninannan, an tan Diab poko té menm ti-bolonm. Sa'm di'w la, ou a pran'l kon ou vlé, gason ! Mwen menm pa mett ékri ayen sou kò-m.*<sup>3</sup>

Pareille érudition me laissa bec coi. Le mystère de sa personnalité s'en est épaissi d'une giclée de grumeaux supplémentaires. Et là-dessus, sa silhouette de

<sup>2</sup> Garçon, j'aimerais que tu ne l'oublies pas, n'est-ce pas ?

<sup>3</sup> Je sais que, en ton for intérieur, tu penses à la *Franciade* de Ronsard, la *Henriade* de Jean-Marie Arouet dit Voltaire. Il y aussi l'*Iliade* créée depuis bien longtemps, au temps où le Diable n'était même pas encore petit garçon. Ce que je te dis, tu en useras à ta guise, garçon. Moi, je ne suis pas en mesure d'écrire quoi que ce soit à mon sujet.

s'estomper en forme de cerf-volant dans un long rire hoquetant. Commentaire à chaud (je veux dire à chaud par rapport à ces souvenirs que je suis en train de revisiter avec une âpreté aussi grande qu'elle l'a été sur le moment) : dans sa bouche, le nom de son père était la transposition facétieuse, dans un registre tout cocasse parce que faussement aristocratique de Cléophas Boisdefer. Pas besoin d'être grand-grec féru de philologie créole pour comprendre le gisement de prestige et de distinction contenu dans ces « r » et autres « u », symboles on ne peut plus recherchés de francité. Ensuite, il recourait à un terme neutre (*gason*) pour m'apostropher. Humour admirable ! Élégant contournement de notre litige. Et puis, pour la première fois, il me parlait dans la langue du peuple, le créole. Ah ! Drôle de pèlerin tout de même que Géroménias Boisdefer.

Contrairement à bien d'autres entretiens, ce jour-là, quand Géro m'a quitté, je savais qu'il reviendrait. Oui, de science irréfutable ! Ne fût-ce que pour prolonger son récit. Parvenir au terme de ce que désormais je ne saurais appeler autrement que « la Géroméniade ». Avec un « G » majuscule, s'il vous plaît ! Car je m'en rendais bien compte, à ce stade des ses confidences, l'histoire de sa vie terrestre n'avait pas encore atteint l'extrême de son itinéraire. Loin de là ! Et je m'en doutais, il n'allait quand même pas me laisser sur ma faim, Géro. Quel que fût son projet sur ma personne, il ne pouvait me dissimuler comment il avait attrapé la mort. Je dis bien « attrapé », car je le répète, à son contact j'avais tiré la

conclusion que pour se trouver en pareil état, on avait forcément contracté une sorte de virus. Avant cet entretien-là, entendant le récit de son expédition migratoire, je pressentais bien qu'il ne pouvait appartenir au commun des dénommés boat-people. Maintenant j'en étais intimement convaincu. Raison pour lui et tort pour moi : niaiseux comme pas un, j'ignorais pour de bon force réalités de ce monde. Je veux dire : de son monde.

\*

Les récits de Géroménias Boisdefer m'ont, je le redis, profondément bouleversé. Transformé. Métamorphosé même ! Mieux encore, ils ont fertilisé en moi un champ des plus escarpés. J'en croyais la terre à irrémédiablement aride. Peu propice à toute démarche réclamant un subtil maniement des mots. Comment n'allais-je pas chercher à protéger du néant cette expérience singulière à moi offerte au travers de nos dialogues unilatéralement d'outre-tombe ? Pour autant du moins que je sois accessible à la psychologie des non-vivants. À supposer que ces derniers en aient une qui d'une manière ou d'une autre se puisse comparer à la nôtre, que voulait-il semer en moi, Géroménias ? Sont-ce graines de tragédie ou semences d'épopée ? J'hésite encore en l'appréciation de son dessein.

Pour l'heure, j'ai décidé de me cantonner à une assez brève esquisse. Mon objectif est simple, simpliste même. Utilitaire, surtout : inventorier les influences diverses exercées par le discours de Géroménias sur mon propre parcours de vie. Et puis, le présent exercice,

m'aura fourni opportunité à me ressouvenir du maximum de détails dont ont fourmillé nos entretiens. C'est à un ouvrage plus conséquent que je me propose de confier les détails et péripéties propres à sculpter l'histoire – je devrais dire la geste – des Boisdefer ainsi que de leurs alliés, phalanges et cohortes. Bref de toute cette troupe lancée par le père et le fils dans une formidable errance, à l'assaut des continents du septentrion. Ce qu'il dénommait « Terre ferme ». Assaut pacifique mais, à l'entendre, inexorable.

Pour l'accomplissement de ma mission, ces confidences ne suffiront pas. Une enquête de terrain au pays d'Haïti auprès des gens d'âge aurait pu, il y a encore quelques décennies, combler quelques trous relatifs aux ascendants de Géro. Maintenant, tous les informateurs sont depuis belle-drive morts et enterrés. Reste la fiction. Une fiction que je pourrais déduire de tous les non dits escortant ces fantomatiques récits. A vrai dire, pareille procédure m'avait été suggérée à mots couverts par mon vénérable interlocuteur soi-même : « Tu possèdes maintenant l'esprit de notre grande famille. Depuis les âges des tout premiers hommes, elle n'a cessé de monter du berceau africain vers les nouveaux mondes. Il ne te reste plus qu'à en façonner la lettre. Ou plutôt les lettres qui, ajoutées les unes aux autres tisseront l'immense plaid de notre saga. En plus, elle n'est pas terminée, cette épopée, puisque, grâce à toi, la migration de notre peuple doit à bas bruit conquérir le monde. L'imaginaire, mon cher, l'imaginaire ! ».

Que vouloir d'autre ? Je ne me sens plus tout à fait illégitime à interpellier une faculté chez moi encore bien vivace. Au fait, pure commodité, je m'autorise à regrouper en cinq actes les divers éléments de cette histoire.

## 2

*Acte I*

*D'aussi loin que Géroménias Boisdefer s'en souvenait, il s'était toujours figuré un destin social sans commune mesure avec celui des autres habitants. Les siens avaient fait leur vie depuis des âges sans mémoire à Madian, situé sur la côte, en la province de Labadie. Une bourgade de pêcheurs et de paysans où votre activité selon qu'elle était terrienne ou maritime vous situait dans une des deux corporations se partageant héréditairement l'espace de cette petite société. Partage sans heurts particuliers, sauf que les pêcheurs avaient moquerie facile à l'endroit des manieurs de fourche, de houe et de machette. En retour, ces derniers n'étaient d'ailleurs pas en reste de quolibets puisqu'ils traitaient leurs protagonistes de baratteurs d'eau et de prédateurs à l'affût des affaires du Bondieu. En un mot, les uns labouraient, sarclaient, plantaient, récoltaient le fruit de leur travail, tandis que les autres se contenteraient de piquer comme oiseaux de proie, sans avoir semé les sillons de l'océan. Bien des traits culturels permettraient à n'importe quel anthropologue amateur de mettre en évidence au quotidien, non point des cultures différentes, mais des attitudes reflétant appartenance à telle ou telle corporation.*

*Géro gardait de la vie en ce lieu un tel sentiment d'harmonie qu'il lui a fallu le regard bien tardif de l'adulte, assorti d'une certaine capacité de réflexion*

*pour découvrir et analyser cette différence, laquelle, lui semblait-il, n'avait rien du clivage social. D'ailleurs les mariages entre gens de mer et gens de terre étaient choses plus qu'ordinaires. L'imputation de mixité pour qualifier ces alliances eût été d'une stupidité achevée, sauf à penser qu'elle pût relever de plaisanteries d'un humour héréditaire et convivial, reliquat d'une tradition villageoise dédiée aux joutes de la taquinerie.*

*Son propre père était fils d'une fille de pêcheur et d'un ouvrier agricole. Et si je révèle qu'éprouvant plus que quiconque une inhabituelle terreur de l'océan, sur trois générations sa lignée paternelle n'y avait jamais plongé ongle du gros orteil, je n'ai même pas besoin de dire à quel groupe appartenait le foyer dans lequel a grandi Géro. Il reste seulement à préciser quel espace occupait la case et le jardin familiaux dans le cadastre de ce village. On l'aura deviné : le plus éloigné possible du littoral, et sur les collines même, assez à l'écart du centre du village, là où pour sûr aucun raz-de-marée ne peut parvenir. Enfant de la campagne obligé de marcher pieds nus sur etcétera de kilomètres pour se rendre à l'école, Géro ne pouvait supposer qu'un jour il exercerait une profession qui ne fût pas attachée à la terre, si en lui son père n'avait instillé certitude d'un destin fort différent de celui de ses frères et sœurs ainsi que de ses camarades.*

*Papa Cléo n'a cessé de lui répéter qu'il l'avait, peu après sa naissance, présenté à Damballah, loa de la connaissance. Et de lui raconter la scène rituelle avec une ferveur impressionnante au point de lui*

*communiquer une réelle confiance en lui et en l'exception de son destin. J'en réserve la description si pittoresque et riche d'enseignements sur l'âme haïtienne au grand œuvre à venir. Pas question de la déflorer dans un texte dont j'ai moi-même claironné l'utilitarisme, au service d'un premier décryptage de mon propre itinéraire. D'ailleurs, qui d'autre que moi pourrait se livrer à l'évocation que réclame sa consécration aux divinités censées l'accompagner, quand bien même il n'avait guère occasion de les apercevoir ni ne les deviner dans le dédale de son existence ? Son père avait tenu à l'initier aux cultes les plus traditionnels, s'offusquant parfois qu'il ne semble prêter qu'une oreille distraite à ce qu'il concevait comme une formation liturgique. Géroménias m'a avoué n'avoir senti poindre en lui aucune vocation religieuse : ni celle de houngan, ni celle de prêtre à laquelle le poussaient les bons pères.*

*Natif de la région du Cap-Haïtien, mon géniteur a vécu en relation étroite avec rites et traditions vaudou, pratiquant ces derniers par loyauté filiale mais sans s'y investir à fond. Probablement en raison d'un virus rationnel, grâce à quoi il a pu s'approprier la science des hommes blancs. Après un parcours semé d'embûches et souvent interrompu à cause de l'impécuniosité de ses parents, il a pu obtenir le baccalauréat à vingt et un ans, un âge dont il ne pouvait en aucune façon savoir s'il était précoce ou pas, vu qu'il n'y avait pas un seul bachelier ni dans les environs immédiats de notre village ni sur plusieurs dizaines de*

kilomètres à la ronde. Après une année de petits métiers propres à subvenir aux besoins des siens et grâce à diverses bourses de l'ambassade de France, il a commencé à l'Université d'Haïti sise à Port-au-Prince des études de médecine terminées à Paris. Là, pour la première fois, il a entendu parler de la misère, rongeuse antique et opiniâtre de son pays. Il se savait issu d'une famille pauvre – très pauvre, même – mais il ne la considérait pas comme vivant dans une misère noire. Leur vie n'était pourtant ni bol de tolo man ni galette de cassave. Non, à aucun moment il ne s'est senti ce malheureux homme, justiciable de commisération aussi généralisée, assortie dans le même mouvement d'extraordinaire admiration pour le « génie artistique du peuple haïtien », rengaine dont la fonction semblait de prévenir tout reproche de dénigrement.

Pareille vision d'Haïti, assumée surtout par l'intelligentsia de gauche, il l'a retrouvée dans bien des pays d'Europe, en Italie, en Belgique et en Suisse. Cela n'a pas laissé de le troubler durant toute cette vie estudiantine menée à huit-mille kilomètres de Labadie. Au point que, la parcimonie de son allocation trimestrielle ne l'eût-elle préservé des folies voyageuses, il se serait embarqué sur le premier paquebot en partance, histoire d'évaluer sur place et avec les armes pour lui nouvelles de la comparaison, le niveau de vie de ses compatriotes. Pas seulement dans son village, mais en bien d'autres points du territoire. La découverte d'un tel regard porté sur son pays, auquel l'attachaient toutes les fibres de son être, fut à

*l'origine d'une véritable commotion. Diverses péripéties, je ne manquerai pas d'en évoquer certaines brièvement, devaient par la suite le remettre en résonance avec une telle secousse tout à la fois physique, affective et mentale.*

## 3

*Acte II*

*Il s'était toujours tenu à l'écart des associations d'étudiants, réunies en fédération à l'échelle de tout le pays de France. En effet, arrivé dans ce pays en fin d'études, il n'y jetait pas oeil d'adolescent naïf, saisi du vœu de refaire le monde à tout prix. Quant aux Français, ils ne lui semblaient pas aussi heureux que leur légende enfin démystifiée les lui avait représentés, tant il apercevait de clochards recroquevillés au pied des immeubles, tout à mendier, regard bas et mine empreinte de désespérée résignation. Rien qu'avec cette remarque, il se sentait en mesure de leur rendre, pour ainsi dire monnaie de leur pièce. De plus, les natifs de ce pays lui semblaient parler mal leur propre langue, le français. Cela l'étonnait, le scandalisait, même. Lui, fils d'un paysan ne s'exprimant qu'en créole, donc analphabète, maniait la langue de ce pays infiniment mieux que beaucoup d'entre eux. Un homme d'une vaste intelligence que son père dont toute l'existence confirmait l'adage bien connu : « Palé fransé pa di lespri <sup>4</sup> ». Ce paysan avait pu quitter le périmètre de son village natal grâce à son engagement contre l'occupant yankee, dans les rangs des Cacos, cette armée insurrectionnelle levée par l'illustre et héroïque Charlemagne Péralte, héros de la résistance haïtienne.*

---

<sup>4</sup> Parler français n'est pas une preuve d'intelligence.

Après le départ, en 1934, des Américains et de leurs féroces fusiliers-marins auxquels la population des campagnes était si hostile, Cléophas Boisdefer avait déjà pas mal fait tourner son esprit.

Au contact des gens et des choses d'un univers plus vaste que celui de Madian (ce village de la province de Labadie ne figure sur aucune des cartes par moi consultées), l'esprit de Cléophas Boisdefer bruissait d'ambitions inédites. L'homme s'était mis à développer sur un mode confinant à obsession, une idée dont il entendait faire legs aux générations à venir : les Haïtiens ne pouvaient pas se contenter d'avoir refoulé les envahisseurs, comme Dessalines plus d'un siècle auparavant et Charlemagne Péralte, quelques années plus tôt. Ils devaient à leur tour envahir le vaste monde, y répandre les valeurs de la Nouvelle-Afrique (ainsi aimait-il dénommer l'essence du pays d'Haïti appelée, selon lui, à se concrétiser au terme d'une inarrêtable expansion). Invasion lente, subreptice, discrète. À la manière des Chinois, des Juifs, des Syro-Libanais. C'était là son crédo.

Quidonc, pour Cléophas Boisdefer, il fallait que les gens d'Haïti-Thomas cessent d'être des insulaires. À quoi cela leur servait-il ? N'avaient-ils pas à quelques exceptions près une peur bleue de la mer dont ils n'avaient jamais pu vraiment exploiter les richesses ? Devenir des hommes de Terre-Ferme, tel était le rêve le plus modeste qu'il nourrissait et ses compatriotes et lui. Quant au plus audacieux, celui qui faisait briller de fierté son regard, c'était de voir l'un de ses descendants

*porté à la tête d'un Grande Puissance – pourquoi pas de la plus grande ? –, les Etats-Unis, en l'occurrence. Pendant dix-neuf-ans, ce pays avait organisé une occupation scélérate et humiliante de sa patrie avant d'en être chassé par la lutte du peuple en armes. À l'en croire, le jour de l'investiture d'un de ses petits-fils ou arrière petits-fils (« ça n'est pas demain la veille. » aimait-il à dire avec une modestie de pure forme, inspirée de quelque ancestrale superstition), il ne serait certainement plus de ce monde. Il gardait cependant certitude de pouvoir déployer assez de malintrie pour parvenir à s'éclipser du Pays-sans-chapeau, où éventuellement il résiderait. Ou encore assez d'abnégation pour interrompre les délices de son séjour « n'en Guinen ». Tout cela pour assister incognito à une cérémonie d'intronisation qu'il prophétisait émouvante et grandiose. (Tout pendant que Géro déroulait son récit, je me sentais pénétré d'un étrange saisissement. Il dressait cheveux sur mon crâne comme antennes appliquées à capter le nom du haut personnage dont je serais amené à habiter le corps ou à investir l'âme, à moins que ce grand homme ne fût tout simplement moi-même, moi Odon-Bény Marie Joseph Amard. À croire que mon inconscient se réclamait d'une ascendance boisdeférienne si vivement récusée en présence de Géro, en raison de mon affectueuse loyauté envers Papa Jo. Etais-je sur la pente de la mégalomanie ?)*

*Enfant, puis adolescent, Géroménia avait baigné dans les tumultes et remous de la rhétorique paternelle. Si grande en fut son imprégnation que l'habitude en avait*

*pour ainsi dire banalisé le sens. Neutralisé. Galvaudé, même. Il était attaché à son île, à son histoire, ses paysages, ses héros, ses traditions. Il ne pouvait se représenter aucun de ses compatriotes heureux en dehors de son île. Les propos de son père lui semblaient paroles d'ancien combattant et ses projets, expression d'une nostalgie des temps de sédition, relayée par un esprit de conquête. Certes, point du tout porté vers la Dominique toute proche, vieux rêve ancestral des dirigeants d'Haïti, car c'était encore rester amarré à l'île, mais visant bien au-delà de la ligne d'horizon, la Terre-Ferme. Malheureusement, Cléophas était souvent imbibé de clairin. Du coup toutes ses déclarations, mêmes les plus imbues de sobriété, sonnaient aux oreilles de son fils comme divagations d'ivrogne. Jusqu'à ce qu'un vieux-corps du village, petit homme frêle à la peau parcheminée et aux jambes de merle visibles au travers de son pantalon guenilleux, lui ait révélé le secret si opiniâtrement caché. Pour la première fois, il se mit à voir tout autrement son père. L'analphabétisme d'icelui se trouvait soudain compensé à ses yeux par une impressionnante culture d'autodidacte, pieds on ne peut plus ancrés dans la terre du pays et regard sur les lointains de l'Ailleurs.*

## 4

*Acte III*

*Je le redis, l'expérience militaire de Papa Cléo dans les rangs des valeureux Cacos lui avait ouvert l'esprit et valu d'importantes relations bien au-delà de sa région natale. Il était pour de vrai parvenu à monter un réseau, grâce auquel de nombreux compatriotes avaient essaimé sur le vaste continent, brisant par ci, par là l'élan initial de leur nomadisme pour vriller les terres de l'archipel de leur droite patience de cultivateurs infatigables. Ces insularités recrées constituaient certes un échec pour Cléophas. Il n'empêche, à la fin de la mandature du Président Estimé et au début de celle du Général Magloire, près de deux cents personnes, avaient grâce à lui enjambé la mer, laissant case et marmaille aux bons soins de la gent sédentaire, avec l'espoir de réhabiliter l'une et récupérer l'autre au gré de leur enrichissement et installation dans le futur eldorado de leurs rêves.*

*Sur son grabat, Cléophas continuait à soliloquer (pratique apparemment de famille !). Il n'avait pas, disait-il, l'intention de « garder deux pieds dans un même soulier ni non plus de rester collé à quiconque voudrait l'empêcher de s'émanciper vers les horizons nouveaux. Il refusait de rester avec des empêcheurs de vivre, de rester avec de misérables exploités, de rester avec un etcetera de profiteurs ». Il parlait comme si le verbe « rester », utilisé avec largesse, constituait à ses yeux la métaphore de toutes les glues engourdissant nos*

espérances. « Paroles inutiles, se disait Géro, il ne quittera pas le pays ». Cette intuition trouva son ultime et pathétique confirmation au jour de sa mort. Celui-là même qui avait permis la transmigration de tant de ses compatriotes s'en est allé « sans même avoir mis l'ombre de la crasse de ses pieds en dehors du périmètre de son île » (sic !). À en croire Géro, Papa Cléo avait plus que tout autre habitant du village frayeur de la mer, élément qu'il n'a touché que de ses yeux, lui préférant les vastes espaces herbeux qui hantaient ses fantasmes de pampas. Il avait bien trop peur de sombrer dans les tréfonds de la Belle Bleue.

Quant à la mère de Géro, Adriana, elle n'était pas moins habitée d'obsessions. Elle ne tarissait pas de proférer comme une antienne : « Je ne suis là pour personne d'autre que mon homme et mes enfants. ». De fait, elle avait consacré toute sa vie à son foyer, clouée au sol de terre battue de la case. Au point que quand un visiteur passait et qu'on l'invitait à faire salon dehors, à l'en-bas ombragé des manguiers, elle se cachait, prétextant quelque impérieux ouvrage qui justifiât ses réticences et confirmât ses explications, de saisissante invariabilité : « Moi, j'ai bagage plus important à faire que parader dehors, je ne suis pas là pour ça ! Non, je ne suis pas là pour ça ! ». Rengaines paternelle et maternelles dont les accents pathétiques emplissaient de chagrin le cœur de leur fils Géroménias.

Etudes terminées, titre de médecin généraliste en poche (il n'a pas eu la moindre velléité de se spécialiser), Géro est rentré en Haïti. Il s'est installé à

*Port-au-Prince, à quelques cent mètres du Champ de Mars, où, par un heureux concours de circonstances, il avait pu trouver un local approprié à sa profession. Mais très vite il a pris en horreur la mentalité de la bourgeoisie, non seulement trop entichée de culture française, mais encore futile et snob. Une poignée d'expériences dans le domaine des relations sociales et deux-trois dans celui des rapports amoureux lui ont laissé goût amer. Il s'est alors décidé à revenir dans la région, durant trop d'années désertée, théâtre de la vie et de la mort des siens depuis un nombre de générations qu'il pressentait d'importance, probablement par chauvinisme et complaisance. Il a ouvert son cabinet dans un espace où pauvreté absolue voisinait avec abondance tantôt relative, tantôt scandaleuse. Au début, il avait été pénétré de la joie de retrouver, après si longue absence, l'authenticité de jadis. Il pratiquait une médecine européenne, respectueuse cependant des pratiques locales, inspirées de la tradition vaudou. Il mariait constamment ses connaissances académiques à celles du docteur-feuille, seule et unique sorte de thérapeute qu'il eût jamais connu au village d'enfance. Tous, notables et gens de peu, l'appréciaient au plus haut.*

## 5

*Acte IV*

*En pleine nuit, il fut appelé en catastrophe auprès d'un homme victime d'accident. Auscultant le pied droit du quidam et l'interrogeant sur les circonstances de la fracture, il entendit le blessé invectiver une personne qu'il ne voyait pas. C'était de sa faute à ce petit salopiot si ça lui était arrivé. En se retournant, Géro aperçut dans la pénombre, couché sur des feuilles séchées de bananier posées à même sol, un jeune garçon, tout tremblant de peur. Le blessé lui expliqua sans détour son grand coup de pied lancé à ce petit salopard, l'esquive de ce dernier et la fracture qui s'était ensuivie au contact du rebord de la table. Si ce chien de Dorsimé ne s'était pas retiré, il pourrait, lui, marcher maintenant comme tout le monde.*

*– Oui, mais peut-être pas Dorsimé, a rétorqué Géro sans se démonter.*

*Dépourvu de honte, l'homme continua à invectiver le gamin. Pour la première fois, Géro découvrait la condition de restavec. Ce mot, il l'avait vaguement entendu auparavant, et il y accordait une signification tout à fait théorique et plutôt sympathique. Il voyait quelque jeunesse accueillie dans le foyer d'une personne âgée qu'elle assistait et dont, en retour, elle recevait hospitalité et affection. Il promit au blessé une nouvelle visite, histoire de mieux comprendre cette situation. C'est ainsi qu'il finit par découvrir l'existence d'une certaine Sidélia, sœur de Dorsimé et attachée à la*

même condition que lui. Elle avait été placée à une dizaine de maisons de là. C'était une lapourça. Ce terme, en revanche, il ne l'avait jamais entendu, mais d'emblée, il en comprit le vrai sens. À l'évidence, ce mot signalait également un état d'esclavage domestique. Il fit des enquêtes auprès des deux jeunes gens et apprit dans quelles conditions ils avaient été livrés à ces familles, censées nourricières, mais, bien au contraire, les exploitant de la manière la plus scélérate, au mépris de toute humanité.

(À ce moment précis de son récit, Géroménias, je m'en souviens s'était tu, puis, reprenant la parole, après un soupir, m'avait dit : « Garçon, je devrais te raconter les conditions tragiques dans lesquelles vivaient leurs parents et comment ils ont été amenés à placer leurs enfants, désespoir autant qu'excès de confiance en l'humaine nature. Mais je ne suis pas sûr d'y arriver. C'est incroyable. »).

À sa grande affliction, Géro découvrait dans le Cap-Haïtien, qu'il avait bien naïvement cru havre de générosité, un lieu d'égoïsme et de cruauté. Il était en effet loin de se douter qu'un peuple né de servitude puisse à son tour réduire les siens en esclavage. Décisive fut cette constatation. Le cœur empli de révolte, il a décidé de mener plus avant ses enquêtes. L'étendue du mal une fois mesurée, il a entrepris de constituer un rassemblement des malheureux exploités. Ce mouvement de résistance et de révolte prenant de plus en plus d'ampleur, il est vite devenu persona non grata non seulement dans la ville mais aussi dans les

parties les plus reculées de la province et peut-être même au-delà, si grande en ce pays est la vitesse du télégraphe. Victime de toutes sortes de pressions et d'intimidations, il a vu son cabinet progressivement déserté par les prétendus gens de bien, mulâtres et autres gros zouzoun. Il s'est mis à soigner les pauvres et s'est assez vite contenté de peu.

Des émissaires du président Magloire avaient en vain essayé de l'intimider. Pendant la campagne électorale à l'issue de laquelle Duvalier est devenu président, il s'est pris d'enthousiasme pour le programme politique de ce médecin des pauvres, grand connaisseur de la culture populaire. Il a décidé de se battre dans les rangs de ses partisans. Il avait confiance dans l'action que promettait de mener celui que tous les déshérités surnommaient déjà Papa Doc.

## 6

## Acte V

*Le candidat Duvalier l'avait naguère encouragé dans l'organisation de la résistance. Le Président vivait maintenant, présidence oblige, à Port-au-Prince où, comme la plupart de ses prédécesseurs, il était installé à la Maison-Blanche, réplique mégalo-maniaque mais en moins vaste du modèle washingtonien. (« Un petit nègre dans une grande maison blanche, tu te rends compte, mon gars. », une phrase dont l'écho n'a pas cessé de résonner dans ma cabèche, tant Géro me l'a répétée. La prononçant, il arborait inmanquablement une expression du visage demeurée à mes yeux un vrai rébus, attisant d'autant les flammèches de mon imagination). Non seulement Papa Doc laissait le groupe sans nouvelles, mais encore, par divers canaux, Géro découvrit à son grand dam, en la ligue des tontons macoutes du coin, une vive hostilité à son action. Elle avait pourtant toujours reçu l'approbation du candidat Duvalier en campagne. Il a fini par comprendre, après diverses péripéties, que Papa Doc l'avait lâché. Cruelle déconvenue ! C'est alors qu'après une longue phase de scepticisme politique il a commencé à développer une théorie prolongeant paradoxalement celle de feu son père sur la maudition des îles. Dans une virevolte idéologique des plus spectaculaires, il s'est à son tour persuadé que les Haïtiens devaient quitter le pays et se répandre vers tous les horizons. Au-delà se trouvait la terre qu'apparemment soucieux de surenchère, il*

dénomrait de manière emphatique la « Nouvelle Nouvelle-Afrique ». Oui, Partir ! Comme Juifs. Comme Chinois. Comme Syro-Libanais et tant d'autres encore, destinés à se partager le monde. Partir ! Oui, mais différemment d'eux, car son propos voulait rompre d'avec le colonialisme ordinaire, inconscient ou volontaire. Les autres îles de la Caraïbe participant des mêmes tares que son pays, il ne voulait les utiliser que comme relais. Son objectif ultime : le continent, ce que Cléophas, son père appelait « Terre-Ferme ».

Joséphéau Amard (Papa Jo, autrement dit) dont j'avais totalement ignoré jusque-là l'origine haïtienne, faisait partie, m'affirma Géro, de son groupe de résistance. Ah ! Ne l'avais-je point dit ? Je savais bien qu'il était impossible de tout dire de soi, ce qui n'enlevait rien – j'ai, du moins, voulu m'en persuader – à la sincérité et au goût de la transparence. Des qualités selon moi propres mon père. Seuls les naïfs impénitents ignorent qu'il est des confidences s'arrêtant derrière la herse des dents, voire se bloquant aux anfractuosités du gosier. Je découvrais soudain un Papa Jo plus tragiquement complexe que sa bonhomie coutumière ne me l'avait suggéré. Il fut même un des premiers que Géroménias ait aidés à partir avec l'aide financière du réseau monté à son initiative.

Papa Jo devait rejoindre la Guyane, simple étape dans son itinéraire vers les « States ». Mais il s'était pris de passion pour un femme indigène sur l'île-relais et s'y était installé. Même devenu veuf, au bout de deux ans, il n'a pas pu se détacher de cette nouvelle patrie.

*Pour en quelque sorte défrayer Géro des dépenses engagées pour sa migration, au terme d'un accord négocié entre les deux hommes, il avait été convenu que Papa Jo servirait de contact pour les nouveaux migrants de passage dans son territoire.*

*Géroménias, quant à lui, s'était épris d'une jeune lapourça, originaire des environs de Saint-Marc, en service depuis huit ans dans une maison bourgeoise du Cap Haïtien. Elle avait vingt ans sur sa tête, des éclairs dans les yeux, du satin noir en guise de peau sur ses deux tétés rebondis et vraisemblablement aussi sur ses fesses, dont une pudeur de bon aloi censura la description. Cette incomparable beauté se prénommaït Marlène. Le jour où, pour la première fois, leurs corps se sont mêlés, Géro a été saisi d'une sorte d'illumination : il a cru avoir enfin décodé les paroles qui, chez Papa Cléo et Man Adriana, lui étaient apparues comme des rengaines, tournant autour du fait de ne pas « rester », pour son père, et de ne pas être « là », s'agissant de sa mère. Eclairé par la fulgurance de l'instinct, il a deviné être fils d'un restavec et d'une lapourça, la chose, comme tant d'autres, lui ayant toujours été soigneusement dissimulée. Son intuition s'est trouvée vérifiée par quelques enquêtes auprès d'anciens fort peu disert, mais qu'une certaine amitié disposa à l'affranchir sur ses origines. Oui, ses parents avaient tout fait pour dissimuler leur ancienne condition. C'était ne pas compter avec la force de l'inconscient. Leur souffrance était telle qu'ils n'ont pu s'empêcher d'en inscrire la trace dans des codes*

*involontaires, mais point du tout hermétiques, de leur vie quotidienne. « C'est peut-être aussi pour cela, se dit Géro, que j'ai moi-même découvert si tard ces affreuses réalités au sein du pays d'Haïti, première nation de la Caraïbe à avoir secoué de joug esclavagiste ». Ce fut exactement la phrase telle que l'a prononcée Géro. Elle retentit encore à mes oreilles en ses tristissimes accents.*

*Quelques années après ce marché – son amoureuse avait vingt quatre ans –, à l'instar de Papa Cléo, initiateur de la toute première vague migratoire issue en masse de sa région, Géroménias Boisdefer avait déjà organisé l'exil d'un nombre considérable de compatriotes. Lui-même, se sentant de plus en plus menacé, décida de s'embarquer sur un rafiot à la tête d'un groupe. Josépheau Amard devait réceptionner la troupe en un endroit précis, à la Crique Madafa, lieu d'un mouillage sûr et assez abrité des regards douaniers et policiers. Mais, erreur de navigation ou trahison caractérisée du vent, les « guerriers nomades » (ainsi les dénommait-il) ont débarqué en catastrophe, quelques bons milles plus loin. Ils tombaient en plein dans les journées insurrectionnelles de décembre 1959. Se sentant investi de la responsabilité incombant au chef, Géro est parti, muni en tout et pour tout d'un modeste havresac à la recherche de nourriture. Il était encore loin du corps principal d'habitation quand il s'est fait abattre par le seigneur de la plantation.*

52 08 4000

BERN 30 ST

### Livre quatrième

### Fin de mondes

## 1

Comme l'indique le précédent récit, Géroménias avait récusé les théories de son père avant que son expérience personnelle ne l'amenât à s'y rallier. Probablement sous l'emprise de l'amertume. Il avait fini par tenir pour évidente la médiocrité définitive de notre archipel. Pour lui, nous n'avions pas d'autre issue que de migrer. Pas n'importe où ! Vers le continent. Moi, je m'accrochais à la défense du point de vue opposé. Je lui objectais la nécessité d'unir nos efforts. De notre chapelet d'îles faire un cinquième continent. La bouche en coin, Géro se moquait gentiment de moi, me soulignant l'illogisme qu'il y avait à doter des territoires noyés dans l'élément liquide de propriétés physiques ordinairement reconnues à un continent. Il y avait une différence de nature entre un confetti et une feuille de papier, image dont l'évocation revenait souventes fois dans son discours.

Avec une perfide cordialité, il n'hésitait pas à critiquer chez moi un goût excessif et déplacé des métaphores. À quoi, non moins amical, je lui rétorquais la configuration insulaire de l'Afrique, grande île bordée d'eau, grâce au canal de Suez. Elle était pareille à l'Amérique du détroit de Behring à la Terre de Feu, encore que le canal de Panama eût fait de l'Amérique deux îles, l'une au nord, l'autre au sud. À bien regarder, l'Europe et l'Asie réunies formaient à elles seules une

île gigantesque. Sans parler de l'Océanie : tout continent que les géographes la disaient, n'était-elle pas un vaste semis de terres sur l'océan ? Nos arguments relevaient de part et d'autre d'une absolue mauvaise foi. Evidente pour moi qui cherchais à entamer ses convictions bien assises, mais probablement pas pour lui. Normal, ses conceptions résultaient d'un vécu particulièrement douloureux, marqué par l'humiliation, la déception et bien d'autres tribulations.

\*

Fidèle à mes idées, j'avais un jour signifié à Géro ma volonté de me battre pour l'insertion des migrants haïtiens sur notre sol ainsi que dans une des îles du Nord où la xénophobie battait son plein, où des petits-fils d'Afrique s'érigeaient sur des chaînes de télévision privées en imprécateurs au nationalisme étroit et au pogrom facile. Géro me raillait. C'était à ses yeux combat inutile sinon perdu. L'archipel était fichu. Je ferais mieux d'organiser une cousinade, à l'échelle exclusive du continent, histoire de rassembler et mobiliser les descendants des Haïtiens ayant pu quitter le pays grâce à son père Cléo.

En dépit du scepticisme railleur de Géro, mon combat conjugué à celui de quelques démocrates ne fut pas vain : l'agitateur en chef fut condamné pour incitation à la haine raciale. Nous n'en fûmes pas mécontents, encore qu'en la circonstance l'adjectif « raciale » nous parût inadéquat, le délinquant étant noir-comme-hier-au-soir et, comble du paradoxe, pourvu d'un patronyme africain. Pure folie...

Lorsque j'avais demandé à Géroménias de m'expliquer le sens du mot « cousinade », il s'était éclipsé, sans un mot, me laissant interloqué. Interrogateur surtout quant à ses dispositions d'esprit à mon endroit. Heureusement, Désiré m'a aidé à décoder le sens de ce mot. Sans lui raconter le contexte précis dans lequel j'avais entendu ce terme, je l'ai interrogé sur sa signification. Il m'a raconté une expérience personnelle. Issu d'un milieu d'origine juive, il avait participé quelques années plus tôt à une rencontre conviviale organisée entre les Starmatry (son patronyme) des cinq continents. Ils étaient, paraît-il, plus de trois cents, sans compter les enfants encore mineurs. « Pour moi, m'a-t-il dit, si le mot « cousinade » a un sens, c'est forcément celui-là. »

Fort de ce renseignement, lors de la visite suivante de Géro, j'avais déjà commencé les démarches en vue d'organiser ce fameux congrès, si cher à son cœur et ses pensées. Malgré ses préventions contre nos terres insulaires, j'avais pris l'initiative d'associer étroitement dans mon vaste dessein bonne part de l'Archipel (en réalité toutes les îles formant notre actuelle confédération) en plus des pays de la bordure continentale, à ses yeux les seuls dignes d'intérêt.

Autre événement pas moins important : cela se passe à la toute fin de nos rencontres. À ce moment-là, je ne pouvais entrevoir pas la proximité de notre fatidique séparation. Avec une perspicacité moins brouillée par l'éprouvante griserie de mes relations d'outre-tombe,

j'en aurais décelé les signes avant-coureurs. Ne serait-ce qu'aux accents franchement testamentaires de sa requête. Géroménias avait insisté : l'ouvrage en forme de « saga familiale » (telle fut son expression) devait être écrit dans la langue de ses pères, le créole. Mon esprit critique se trouva alors réveillé de sa torpeur momentanée par le ton solennel qui accompagna sa demande, elle-même assortie d'une supplication : « Tu le feras comme je te l'ai demandé, n'est-ce pas ? Jure le moi, Obé ».

Avant de prêter serment, j'ai tenu à en avoir le cœur net quant au bien-fondé du recours à la langue créole. L'usage de notre idiome vernaculaire pour une œuvre destinée au public le plus vaste me paraissait plutôt contre-productif. La réponse de Géroménias à mon interpellation me rassura moins qu'elle ne m'épata :

—Allons, garçon, réfléchis un peu. Tu veux le développement et le rayonnement de notre langue, n'est-ce pas ? Dès lors, quel meilleur moyen que de l'associer à une entreprise de portée planétaire ? Ne sous-estime pas les bienfaits de la traduction. Crois-m'en, ton ouvrage sera traduit dans toutes les grandes langues de communication. Pour ne parler que de celles d'aujourd'hui. Un jour, ce sera le chinois ou encore l'indonésien et que sais-je encore.

Je me suis appliqué à circonscrire l'étendue de son mépris. Celui-ci ne portait pas du tout en fait sur les habitants des îles; pas davantage sur leur culture. Il ne concernait que l'exiguïté de nos poussières d'îles, auxquelles il attribuait pouvoir de maintenir nos peuples

dans une marécageuse médiocrité. Mais s'agissant de la langue, il me faudrait beaucoup de complaisance envers Géro pour admettre à cette dernière un destin glorieux. Au point, se risquait-il à croire... et à prophétiser, de détrôner anglais, français ou espagnol. Utopie de trépassé ! Fantasma compensatoire attaché à une mort tragiquement et inopinément attrapée. Voire ! Pour moi, je ne saurais y consentir.

Notre langue était jadis, objet d'épais mépris. Naguère nos fantasmes identitaires et révolutionnaires en faisaient une arme offensive. Aujourd'hui, nos gouvernants, héritiers autoproclamés des Pères fondateurs, croient s'exonérer de leur trahison en prétextant que sa prise en considération, hormis les manifestations folkloriques, n'est pas la priorité des priorités. Affaire de budget ! De surcroît, la grande diversité des idiomes parlés dans notre jeune Etat vient à point nommé justifier leur déloyauté.

N'empêche ! Me voilà donc dans l'obligation morale d'écrire le supposé grand œuvre. Et ce, dans un idiome dont les capacités littéraires sont encore largement en friche malgré les efforts individuels de plus en plus nombreux et encourageants. Cela aussi peut expliquer ma décision d'en reporter à plus tard la rédaction. Pour autant, je ne me sens pas complètement dépourvu. J'ai déjà emmagasiné pas mal d'outils et ingrédients propres à soutenir mon aventure créolisante. Reste à savoir si j'aurai un lectorat à la mesure de l'attente et surtout de la prophétie de Géroménias Boisdefer.

## 2

Sauf à vivre dans un monde complètement immergé dans la fantaisie ou la magie (pensée qui venait souvent me hanter, attisant en moi bien des incertitudes), il y a peu de chances qu'un événement destiné à se produire s'avise, le jour dit, de se glisser furtivement un trou noir pour s'y cacher. Parce que la disparition, c'est plutôt de Géroménias Boisdefer qu'elle s'est emparée un beau jour. Disparu pour de bon, je veux dire. Pfuît ! Echappé-comme-la-fumée. C'était justement mon quarante-cinquième anniversaire. Ce jour-là, je me souviens d'avoir eu au réveil un pressentiment, sous-tendu par une arithmétique des plus superstitieuses. Ce calcul biscornu, je l'avais formulé au fin fond de ma poitrine. En dépit de leur silence de soie, je me souviens encore de ces mots, envahisseurs de mon cerveau, comme pour s'y incruster : « Quarante-cinq, ça s'écrit quatre et cinq, non ? Or quatre plus cinq égalent neuf. Exactement la durée de ma gestation dans le doux sein de Man Lèlène. ». Rien qu'à élaborer cette équation saugrenue, j'ai pour la première fois pris conscience de l'acuité de mes obsessions. De leur nature. De leur ancienneté aussi. Le chiffre 9 me ramenait de toute évidence à la durée réelle de ma gestation dans le sein de ma chère maman. Seule la véhémence de cette hantise pouvait me conduire à de pareilles bizarreries et autres extravagances mentales, lesquelles ne manquaient pas d'inquiéter les parties les plus obscures comme les plus

lumineuses de ma cabèche. Comble d'extravagance, cette disposition d'esprit consacrait tout à la fois ma stupéfiante aptitude pour de telles lubies et mon pointilleux souci de vérité. Je me suis, il est vrai, toujours considéré comme un cas. Du genre plutôt spécial.

\*

La disparition définitive de Géro est intervenue bien après ma stupide tentative d'enregistrer (à son insu, croyais-je naïvement) notre conversation. Bien piètre mésaventure, en vérité, « la der des ders », ainsi me l'étais-je promis-juré au fin fond de ma cabèche. Outre que mon géniteur ne semblait pas un champion de la rancune, cette indélicatesse était bien trop ancienne pour justifier un lien entre les deux événements : le film complètement effacé et cette manière de dissolution de mon interlocuteur, personnage pas le moins étonnant de ceux qu'il m'avait été donné de fréquenter. Comment se faisait-il que pour la première fois, le départ de Géro m'ait sur le coup laissé l'impression d'une inexorable éradication ? Comme si un potache avait gommé l'esquisse d'un dessin trop difficile à réaliser. Comme si, découragé, il arrachait la feuille de son cahier, la déchirait, en froissait les débris et les jetait enfin à la poubelle, comme décidé à ne plus affronter pareille épreuve. Pourquoi pareille image, liée, de surcroît, à une identique expérience remontant à mon enfance – j'avais neuf ans et j'étais dans la dernière année du cycle primaire, en CM2, quoi ! – s'est-elle imposée à mon esprit, rendant irrémédiable à mes yeux cette

manière de volatilisation ? Irrémédiable. Sans appel possible. Le vif sentiment d'orphelinat où elle m'a plongé n'avait rien de fantasmagorique. Jusqu'alors, je n'avais pas envisagé la survenue de pareille émotion. Du moins s'agissant de mon rapport à Géroménias Boisdefer, car tout géniteur qu'il était, il semblait établi aux tréfonds de moi-même qu'il ne pouvait en aucune façon me tenir lieu de père. Jusque là, j'étais totalement ignorant de la force de mon attachement à sa personne, ou du moins à celle dont il m'offrait le fantomatique reflet.

Des heures durant, je m'adonnais à de l'introspection. Pour être franc et user du vocabulaire le plus approprié à la situation, je m'essayais à une auto-analyse. Manière de pallier toute intervention aussi généreuse qu'intempestive de Désiré, mon ami psychiatre. J'usais, j'en conviens, d'outils bien rudimentaires. Je les empruntais certainement, plutôt mal que bien, et avec des fortunes assurément médiocres, à la vulgate freudienne. J'appliquai mon bricolage psychanalytique à l'étude d'un détail qui m'avait frappé. Le détail en question tient au fait suivant : j'avais commencé la lecture d'un ouvrage ethnographique concernant l'histoire, les moeurs et coutumes de Guinée. Or, précisément, le lendemain, Géro s'était présenté revêtu d'un boubou aux couleurs chatoyantes. Il portait à bout de bras une flèche, doublement orpheline : de son arc et de sa pointe en fer. Si l'absence d'arc était visible à l'œil nu, en revanche apprendre le défaut de pointe ne me serait pas apparu s'il ne me l'avait pas signalé. Avec

une certaine insistance, même ! Je n'ai rien compris, sur le coup, au message de cette scénographie. Une chose est sûre, il avait une tenue festive, Géroménias ! Comme pour un grand voyage. Sur le coup, cette vêtue a éclipsé la signification de la flèche. C'est bien plus tard que j'en ai perçu l'un des sens possibles. Pareil accoutrement rompait en tout cas d'avec ses habitudes. La sobriété et discrétion de ses précédents habits expliquent certainement mon impossibilité à m'en remémorer le moindre détail. Aujourd'hui encore, j'ai beau battre avec la dernière vigueur les ailes de ma mémoire en direction du passé, mes yeux ne perçoivent pas même la couleur de ses vêtements ordinaires. Une chose est sûre, il ne s'est pas offert nu à mon regard; ça m'aurait frappé, quand même !

Ce déficit de figuration persiste. Il relève de cette sorte-et-qualité de confusion qui m'affectait, me plongeant dans le flou relatif de cette aventure on ne peut plus éthérée et pourtant si prenante. L'important en ce fameux détail réside dans l'hypothèse à laquelle il m'a conduit : les apparitions de mon interlocuteur privilégié devaient résulter d'une projection de ma psyché. Sinon, comment relier un ouvrage lu par moi sur la Guinée et le port si exceptionnel de cette vêtue africaine ? Sauf à l'attribuer au hasard, ce fait ne porterait-il pas en lui-même témoignage de sa dépendance par rapport aux représentations de mon propre cerveau ? Admettre en la circonstance une coïncidence purement fortuite des deux événements, compte tenu de la nébulosité qui embrumant déjà mes

ambiances intimes, ne ferait que conforter le caractère irrationnel, absurde, surnaturel de mes sensations. Une partie de moi, et pas la moins exigeante, récusait toute reddition, toute capitulation de la Raison. Je me voulais fidèle à moi-même ou plutôt à l'idée que mon supposé Sur-moi avait construite de mon identité. Je n'étais pas pour autant maître de contrôler les allures de mon imagination. Et pas davantage de ses itinéraires. Encore moins de ses frasques et fredaines.

## 3

Décembre, couvre-feu ! Bien après le tout premier récit – à mes yeux initiatique – de Géroménias Boisdefer, la conjonction de ces deux termes a provoqué en moi comme une explosion. Elle libéra comme fusée une lumière des plus éclairantes. Pourquoi ai-je mis tant d'années à me laisser pénétrer de cette intuition ? Et comment se fait-il qu'après un si long carême de mes facultés créatrices le déclic de l'écriture se soit de nouveau accompli pour moi, assorti de ce geste si stéréotypé par lequel je me suis frappé le front : « Mais Bon Dieu, me suis-je un beau jour exclamé, il s'agit de décembre 59, l'année précédant ma naissance ! ». Quelle a pu être la cause de cette fulgurante illumination ? La chaleur humide de l'hivernage ? La période des vacances propice à une détente de l'esprit ? Je ne le sais toujours pas. Nous étions en juillet. Pas même en septembre ! Décembre ne pouvait raisonnablement s'être arrogé le droit régalien de subvertir le calendrier de mes activités professionnelles ; de devancer la rentrée des classes ainsi ou encore de rejeter dans le passé un premier trimestre à peine commencé. C'est lui, c'est pourtant lui, Décembre, qui à ce moment-là fit siège de mon esprit. Décembre 59 !

Pour moi, Décembre 59, trop souvent oublié, escamoté dans nos litanies révolutionnaires, est un moment tout à la fois fondateur et de transition. Sans

être historien patenté, j'ai quelque peu contribué à nimer ces journées insurrectionnelles d'une lumière redevable à mon militantisme de jeunesse. Aux yeux de Géroménias Boisdefer en revanche, à part la nouveauté des lieux, décembre était le successeur banal et convenu de novembre. Quidonc, un mois sans relief particulier, prolongement naturel d'une vie haïtienne normale, c'est-à-dire hérissée d'un bon peu de malheurs enracinés, de souffrances recuites. En tout cas pour qui ne faisait pas partie des profiteurs et autres viveurs-sur-le-dos-des-autres. De toute manière, je l'ai appris par la suite, notre minuscule archipel ne pouvait à ses yeux revêtir une dimension véritablement historique. Seules les terres continentales lui semblaient de quelque intérêt pour « notre peuple ». Il m'a fallu du temps avant de commencer à comprendre les enjeux de sa philosophie politique.

Décembre 59 ! Dès ma première année de faculté, j'ai toujours eu à cœur de me renseigner sur cette époque. Trois nuits qui ont embrasé l'En-Ville ! Les archives journalistiques et des entretiens avec de nombreux acteurs et témoins de ces événements me furent d'un précieux secours. Indispensable, même ! À l'époque, au pays de céans, usines et distilleries fermaient les unes après les autres. Dans bien des habitations et même dans les lopins de terre des petits paysans, la canne à sucre vieillissait sur pied. Elle en devenait cotonneuse aux mâchures des affamés. Souvent chapardeurs, ces derniers, à leur corps défendant, se contentaient d'en absorber le jus, faute d'en pouvoir manger les fibres.

Les jardins dits de subsistance n'avaient déjà plus de créole que le nom car, au propre comme au figuré, il ne leur restait plus une patate. Sur place, les politiciens, qu'ils fussent tribuns de la plèbe ou défenseurs des Békés, ces grosses légumes recluses derrière les remparts sournoisement fortifiés de leurs maisons de maître, se défaussaient. Débordés. Désorientés, même. L'électricité animait bien plus l'atmosphère des relations humaines qu'elle n'aidait de lampadaires à assurer la sécurité des routes. Rares étaient d'ailleurs les maisons pourvues d'un abonnement, pourvoyeur de courant. Aussi, des bandes occasionnelles assujetties à la loi du ventre mettaient-elles à profit l'obscurité pour leurs prédatons.

Les paysans désertaient bourgades et campagnes. Par tiaillées. Ils convergeaient de toutes parts vers des espaces inoccupés pour cause de marécages. Ou encore vers des contreforts abrupts, tous lieux situés en lisière de l'En-Ville, nouvel eldorado. Rarement parvenaient-ils à s'enkyster en tel lieu *intra muros* que la vigilance des habitants légitimes, mise en défaut par l'effet de surprise, n'avait pas su protéger contre leurs invasions de *bitakos*, nouveaux barbares de l'intérieur. L'exode battait son plein d'errance et de campements sauvages. Les migrants espéraient ces derniers provisoires tout en craignant qu'ils ne le fussent. Peur d'être délogés, brutalisés, pourchassés par les forces aux ordres du pouvoir central (le bras séculier en était à l'époque un préfet, véritable proconsul). Espoir d'un endroit plus approprié, nanti des attributs d'un port d'attache

immuable. Avec sa cargaison humaine et animale il déversait, l'exode, cet amoncellement hétéroclite d'objets tenant autant de l'attachement conservateur aux broutilles matérielles qu'à la réaction compulsive du sauve-qui-peut. L'En-Ville commençait déjà à champignonner...

Inscrites dans ce contexte, les journées connues sous la dénomination d'« Insurrection de Décembre 59 », allaient naître, se dérouler, puis s'estomper, pour enfin émigrer en beauté dans les ressers de fiction assignées d'autorité à la conscience dite collective. Les enfants d'aujourd'hui les découvrent dès l'école primaire sous la férule de maîtres passablement blasés. Des programmes incontournables ont canalisé, aseptisé leur pensée, leur enlevant toute émotion. En un mot comme en mille, ces journées insurrectionnelles, sortes d'emblèmes, furent enfin gravées par les historiens patentés et les idéologues invétérés au fronton de la geste révolutionnaire de notre peuple. Le marbre leur assurait un gel quasi-définitif ! Pourtant, dieu sait qu'à ce peuple Décembre 59 apporta frémissement ! Aujourd'hui, notre jeune nation n'est certes plus dépourvue d'Etat, instrument de son indépendance proclamée. Mais un certain cynisme a remplacé la ferveur des luttes romantiques d'autrefois. Moi, de la vieille école, je demeure assoiffé d'épopée.

Décembre 59 ! Moment-clé de notre histoire. Trois jours d'échauffourées dans la capitale. Voilà que notre monde basculait de la misère des plantations à la dérélition de l'En-Ville. Nous changions, de culture, de

civilisation, même ! Cela fut imperceptible sur le moment pour les observateurs les plus chevronnés. Lors du cinquantenaire de ce soulèvement, j'avais tenté d'en démontrer les répercussions dans nos consciences et mes enquêtes de terrain confirmèrent les descriptions de Géroménias Boisdefer : en ce temps-là, la nature elle-même, me fut-il rapporté, avec ses alternances de cris aigus et de lourds silences, avec ses bourrasques hors de saison et l'accablement de sa lumière, proclamait quelque chose d'inédit. Ça n'était pas encore de l'ordre de la révolution. Mais c'eût pu en être l'antichambre.

\*

Décembre 59 ! Dire que ces événements se sont déroulés juste quelques mois avant ma naissance ! Mais, à bien y réfléchir, j'étais déjà de ce monde, puisqu'encore minuscule graine, je germais déjà dans le sein fertile de Man Lèlène. Je m'accrochais à la vie comme laminaire à son rocher. Sans la moindre conscience et néanmoins consciencieusement. Avec l'innocente opiniâtreté de qui ne soupçonne pas – et pour cause – les rudesses de l'existence. Et pas davantage ses complaisances et autres suavités ! Pour sûr, le récit de Géroménias Boisdefer avait réveillé en moi je ne sais quel fantasme appliqué à jeter notre monde dans je ne sais quelle bouleverse. Coup de sang plus que révolution avortée, cette révolte, par sa concomitance avec ma période de gestation dans le doux sein de Man Lèlène, n'aurait-elle pas marqué ma sensibilité ? Son empreinte n'est peut-être pas sans rapport avec ma psyché. Nombreuses sont les

situations, où mon imagination s'est plu à la transfigurer. La grandir en épopée, avec moi pour héros. C'est du moins mon explication élaborée du haut de l'observatoire presque nonagénaire de mon esprit. Oui, mais cela m'exonère-t-il pour autant du défaut de mégalomanie ?

Bien plus tard, à la faveur de retours sur mon passé, j'ai commencé à entrevoir pourquoi les faits évoqués par ce récit fondateur de Géroménias Boisdefer m'avaient à ce point fasciné. Point du tout historien patenté, mais pas masochiste non plus, je ne sous-estime pas l'intérêt de mon apport pour une meilleure appréciation des événements auxquels Géro avait fait allusion. J'ai découvert par la suite leur appartenance à une chronique bien plus vaste, dont la singularité de ma complexion mentale allait me faire le protagoniste. L'action s'en est déroulée pas à l'échelle de notre planète. Rien de moins ! Là encore, trêve d'anticipation ! Qui va trop vite se casse le cou et, comme chacun sait, trop pressé ne fait pas éclore le jour.

## 4

Pour en savoir davantage, je me mis en campagne dans le Grand sud. Le meurtrier de Géroménias Boisdefer avait prétendu légitime défense contre menace de nègre marron, armé d'un fusil de chasse. La cause, écoutée avec grande considération par la maréchaussée, fut vite entendue. Le hâbleur fut même félicité pour son action contre la racaille révolutionnaire, mais le bruit de l'échange ne quitta pas l'atmosphère, feutrée pour la circonstance, de la pièce. Le grossium rentra chez lui, auréolé de l'héroïsme d'un haut fait, qu'il ne cria point à travers champs de canne. Raison pour laquelle l'exploit de cet exploitateur du bon peuple resta longtemps ignoré. Un Haïtien abattu, même en plein période insurrectionnelle, ne pouvait être compté parmi les martyrs d'un soulèvement populaire. Les temps ayant passablement changé depuis ces événements, je ne sais pas si cette grosse légume s'est réjouie ou au contraire inquiétée de mes révélations sur son authentique forfait. Je tiens ces informations d'un sous-fifre témoin de l'infâme complicité. Je me suis fait un devoir de taire son nom.

Juste avant la fin de nos entretiens, Géroménias m'avait parlé avec une surprenante sobriété de sa quête de nourriture au bénéfice de sa troupe de migrants. Il avait simplement mentionné l'issue

fatale. Et, comme si le contexte de son décès était banal, il avait ajouté :

– Le détail de tout cela et la suite, tu es désormais mieux placé que moi pour les connaître, garçon. Moi, je suis officiellement absent de ton univers et je te transmets le flambeau. N'oublie pas notre pacte sacré. Aies à cœur d'honorer ta promesse. Elle est bien plus filiale que tu ne voudras l'admettre. Ton livre, il faut absolument le rédiger. Il sera la Bible de la Nouvelle Nouvelle-Afrique. Créole et vaudou, en sont les deux mamelles. Et puis, quand tu en auras le loisir, réfléchis au prénom de ton père nourricier et de ta mère. Je peux te l'assurer, la signification n'en est pas ordinaire. Ce genre de secret, je ne me sens pas de te révéler. Tu dois le découvrir par toi-même. J'en ai assez dit.

– Je ne comprends pas l'esprit de tes propos, même si j'en reçois la lettre...

– À propos... je ne suis pas à une lettre près, tu sais. Non, pas à une lettre près. Tu as déjà résolu bien des énigmes et je te sais assez futé pour résoudre ce genre de rébus. D'y appliquer ta réflexion te fera prendre toute la mesure de ta mission. Pardonne-moi, je ne saurais t'en dire davantage, mon fils.

Telles furent les dernières-dernières paroles à moi adressées par Géroménias Boisdefer. « Mon fils ! ». Voilà qu'elles se clôturaient par ce terme d'adresse. Je n'eus même ni le loisir ni l'à-propos de récuser. D'ailleurs, Géro m'avait peu auparavant

traité de « seul et unique fils », sans même que je songe à rectifier ses propos, comme j'avais eu occasion et juvénile véhémence de le faire au tout début de nos entretiens. Si le mystère de ces déclarations réaffûta le scalpel de mon inventivité quelque peu émoussée par tant et tant d'épreuves mentales, le péremptoire de la disparition de mon interlocuteur privilégié me privait de toute répartie. J'étais littéralement in-ter-lo-qué ! En réalité, notre long commerce m'avait transformé. Même si j'en avais eu loisir ou envie, je n'aurais pas eu la présence d'esprit de contester une fois de plus son propos. Il m'imposait de nouveau un lien filial après avoir, plusieurs années durant, adopté profil bas. Oui, pendant tout ce temps, il avait feint, pure habileté ou peur de me froisser, de se cantonner au statut de géniteur. Etrange et sympathique revenant, visiteur imprévisible !

Cette fois-là, mon partenaire disparaissait irrémédiablement, non sans avoir allumé en moi et pour moi une double flamme : l'une me sommait de décoder son message ultime ; quant à l'autre, mes dispositions naturelles ne pouvaient que l'entretenir, voire l'attiser. Elles devaient éclairer d'une surprenante lumière un destin politique par moi vécu sous une forme qu'il me semble prématuré de définir.

\*

À plusieurs reprises, il m'est arrivé de regretter mes promesses à l'endroit de Géroménias Boisdefer.

Ma loyauté m'interdisait de m'y soustraire. Devant l'hermétisme de ses propos, j'en oubliais par moments ses suggestions quant aux ressources supplétives de mon psychisme. J'angoissais tout de même à l'idée d'une probable incapacité à tenir ces promesses dans leur entièreté. Sa réponse à ma question sur l'esprit et la lettre de son message (« Je ne suis pas à une lettre près, tu sais ») était-ce pure diversion ou message d'importance ? Nageant dans le doute, je n'en fus que plus intrigué. Agité d'un trouble, j'entrevois mon salut dans la seule résolution de ses aphorismes en forme d'énigmes. Je lui en voulais presque, à Géroménias, d'avoir joué les Sphinx. Moi, en aucune façon, je n'entendais être un Oedipe créole, petit cousin du gréco-latin.

Ainsi que je l'appris de Papa Jo (la suite de l'histoire du meurtre de Géroménias Boisdefer, je la lui ai extorquée par je ne sais quelle acrobatie), le chef disparu, les migrants se seraient égayés dans la nature. L'identification du corps de Géroménias Boisdefer (« un grand nègre pas commode », comme le qualifia Papa Jo avec une émotion difficile à interpréter) fut le fruit d'une étroite collaboration de la police avec divers groupes d'étrangers. La nouvelle de sa mort était parvenue sans difficulté à Papa Jo, vu ses liens étroits avec le milieu des immigrants haïtiens. Plusieurs jours durant, il avait battu campagne dans les alentours du lieu prévu pour la débarquée. C'est ainsi, m'a-t-il affirmé avoir découvert Marlène inanimée, couchée en chien de fusil derrière un bosquet. Il semblait ignorer l'existence de la jeune femme ainsi que les liens qu'elle avait entretenus avec Géroménias. Je crus comprendre soudain pourquoi il n'avait eu aucun mal à saisir les premières paroles de la jeune femme, trouvée dans les halliers. Je me gardai bien de toucher un traître mot de ce que mon spectral informateur m'avait appris de ses propres relations avec la jeune lapourça, qu'il avait aimée. Au point, naturellement, d'en devenir mon géniteur.

Chez moi, le sens de la déduction gardait une vigilance que j'ai foncièrement détestée, tant cette

dernière instillait en moi le soupçon d'un tragique conflit entre géniteur et père, avec pour enjeu un cœur à prendre : celui de la belle Marlène, je veux dire Man Lèlène. Les silences sélectifs tant de ma manman chérie que de mon papa adoré n'étaient pas pour favoriser dans mon esprit une interprétation pacifique et sans nuage des rapports entretenus par Géroménias Boisdefer et Josépheau Amard. J'en suis même arrivé à m'interroger sur l'étonnante rapidité avec laquelle Papa Jo avait obtenu la main de Man Lèlène et l'avait épousée. Une sombre et improuvable théorie de la conspiration agitait au loin sa bannière en vue de me rallier à son camp. Des pierres commençaient à dégringoler une à une dessous mes pieds. Comme quand les vapeurs du rêve déforment notre réalité, j'avais l'impression tout à la fois saugrenue et prétentieuse qu'elles assuraient à elles seules, ces roches, les assises du monde.

Mon amour pour Papa Jo demeurerait le seul antidote au poison s'infiltrant goutte à goutte en moi. Je me souviens d'un effort colossal pour contrôler ma pensée, l'empêcher de se porter aux conjectures extrêmes, véritables billets-sans-retour, ne pouvant que me projeter dans une sorte d'anti-monde. À l'opposé des attachements et croyances qui avaient modelé mes premières émotions. Toute mon histoire personnelle – c'est du moins le sentiment que j'éprouvais – risquait d'être revisitée, réajustée à l'aune d'une vérité tout à la fois tragique

et refondatrice. Mon honnêteté intellectuelle y applaudissait, tandis que ma sensibilité s'en affligeait, s'en effrayait même. Une profonde meurtrissure installait en moi ses campements. J'avais assurément besoin de toutes mes chirurgies mentales pour traiter l'étendue de mes blesses. En la circonstance, seules des capacités d'autosuggestion pouvaient me soutenir sans pour autant entamer mes doutes. Ne voulant pas être dupe de moi-même, je devais trouver des raisons objectives à la réhabilitation de Papa Jo. Le scepticisme, de son aile prédatrice et de mauvais augure, ne l'avait-il pas circonscrit dans l'enclos d'une possible infamie. J'étais pour ainsi dire pris entre deux vitesses.

Incapable de m'ouvrir à mon propre père de mes souffrances, j'ai longtemps porté charge de ce soupçon. Je craignais en permanence de découvrir quelque mensonge par lui proféré ou quelque réserve mentale qui m'amènât à le considérer d'un autre oeil, voire à rejeter après coup sa paternité. J'en étais là. Tragiquement là ! Coincé sous les décombres de mon univers écroulé. Même par des voies détournées, je n'osais mener enquête, car d'avoir seulement ourdi des scénarios défavorables à son innocence me plongeait en pensée dans la glue d'une culpabilité. C'est seulement après son décès que je me suis décidé à laver son honneur mis à mal par les échauffements de son propre fils. La piété filiale m'a exhorté non seulement à me réprimander mais encore à tout mettre en œuvre pour soustraire

sa mémoire au saccage de mes fantasmagories. Pour y parvenir, il me fallait du repos et ce repos, je ne pouvais le trouver qu'en prenant du recul. C'est ainsi que j'eus l'idée de partir. Partir, mais où ? Les îles voisines ? Bien trop proches ! Les Etats-Unis ? Un trop lourd contentieux m'opposait à ce pays, son racisme, son arrogance, sa grandipotence proclamée, pour y trouver la sérénité que je souhaitais. Je me suis décidé pour la France. J'y avais gardé de bonnes relations et deux-trois amis. Comme moi, ils avaient usé les sièges de la bibliothèque de la Sorbonne et participé à moult manifestations pour la paix. Et pour moi, ça n'était pas rien.

\*

C'est précisément pendant ce séjour en l'autre bord de la mer océane que je fis rencontre de la divine Marilène dans le train de banlieue que l'on sait, où elle me prit de dos pour ce bel Africain dont elle était tombée amoureuse. Elle l'avait, si j'ose ainsi m'exprimer, entraîné dans sa chute. Chute sans grande conséquence pour sa propre chair, mais dénuée de tout érotisme. Rencontre ferroviaire mais cruciale, dont je devais découvrir, bien des années après et de façon fort inattendue, non seulement les effets sur ma personne mais encore la fonction qu'elle occupa au sein de cette romanesque fantasmagorie dont je devais me découvrir le véritable héros. Géroménias jusque là, m'avait semblé le personnage le plus important de ma mystérieuse aventure. Il allait, de par sa propre volonté,

se métamorphoser en simple auxiliaire du destin. Une sorte de comparse. De son inattendue démission, je ne me suis pas encore tout à fait remis. Sa vie arrachée m'avait révélé la fin d'un monde, celui de la société de plantation et le début d'un nouveau avec sa charge d'attentes et de mystères... Raison, peut-être, pourquoi j'éprouve aujourd'hui tant de mal à écrire dans toute son étendue et sa densité l'épopée qu'il m'a commandée.

## Livre cinquième

### Le roi n'est pas mon cousin !

## 1

Autant toute enquête sur la lignée des Boisdefer m'avait toujours semblé insupportable contrainte, autant la cousinade m'avait paru facile à organiser. Elle ne m'avait demandé d'autre intervention que celles permises par Internet. Ce fut un succès. Dès lors, une nouvelle affaire devait inexorablement s'enclencher. Une aventure sans précédent, qui guettait à ma porte. Comment s'installa l'idée de cette nouvelle fabulosité, le récit en est fort curieux sans pour autant différer, dans sa tonalité, de toutes les récentes évocations de ma plume, je devrais dire : celles s'affichant sur mon écran d'ordinateur. Je reçois un jour un courriel de mon excellent ami, Gary Desmard, ethnologue connu et spécialiste reconnu de notre hindouisme local, dit « bondié kouli ». Ce message comportait les mots suivants : « *Mi wou, lè ou té jenn tibray*<sup>5</sup> ». À ma grande surprise, je découvre en pièce attachée une photo me représentant à un âge à ce jour non identifié, en dépit de mes tentatives. Ce flou était-il un effet de mes sens abusés ? Le seul élément rattachant ce portrait au réel, et encore sans la moindre précision chronologique, était une indication sur le bord inférieur : « cliché réalisé par Yann Bénédist ». Je n'en revenais pas, Yann Bénédist ! L'un des plus meilleurs spécialistes des espaces créoles. Je n'étais pas peu fier. J'avais sûrement été mitraillé à

---

<sup>5</sup> Te voici quand tu étais un jouvenceau

mon insu. Sait-on vraiment ce qu'est un déclic ? Bien au-delà de ce petit bruit sec émanant des appareils de photo au moment précis de la prise de vue et de son inscription sur la pellicule, un déclic est une vibration capable de déclencher les forces l'univers. Les ondes ne m'en ont pas épargné ainsi que devait le révéler la suite.

J'ai cru découvrir en mon mitrailleur-en-catimini un excellent artiste doublé d'un collectionneur minutieux, aux archives magistralement classées. Quelle raison après tant d'années, de choisir ce moment précis pour faire parvenir ce document à Gary ? Ses motifs, je ne les ai pas devinés tout de suite. Des indices convergents m'ont aiguillé vers certaines réinterprétations de mon itinéraire de vie. Cette photo avait circulé au sein d'un petit groupe d'amis. La remarque générale aurait, paraît-il, été spontanée : « Il ressemble de façon hallucinante à Obama ». L'affirmation de cette ressemblance devait relever d'une impression partagée par une certaine catégorie de physionomistes. Je n'avais pas le privilège d'y appartenir. En tout cas, quelque temps plus tard, c'était un peu avant la prise de fonction du quarante-quatrième président des Etats-Unis, tandis que je me rendais sur les lieux où je devais prononcer une conférence, je rencontrai sur mon chemin un groupe de lycéens assis sur les marches d'un immeuble. Comme je me frayais passage au milieu de leur rassemblement, l'un d'eux me lança : « Monsieur, monsieur, vous savez à qui vous ressemblez ? ». Devant mon scepticisme, il a ajouté, prenant à témoin du regard ses camarades : « À Obama, monsieur. Je vous jure ! ». Pure courtoisie, je

l'ai remercié d'un tel honneur et il a insisté, avec l'approbation du groupe : « Je vous jure, monsieur, je vous jure ! ».

L'honnêteté m'oblige à mettre ces déclarations sur le compte d'une pure autosuggestion, dictée par la proximité de la cérémonie d'investiture. Je suis bien placé pour connaître ce genre de phénomène psychique. Je n'ai pu m'empêcher, après mûre réflexion, d'établir un lien entre l'existence de cette photo et le moment choisi par le fin stratège de Bénédist pour la diffuser sur Internet. Je connaissais ses théories et ses méthodes plutôt révolutionnaires, et je n'ignorais pas le goût de notre chercheur pour les expérimentations en *live*, selon sa propre expression. Autre interrogation : compte tenu de nos rapports amicaux, pourquoi avoir choisi de me faire parvenir cette photo par le truchement d'un de ses disciples alors qu'il pouvait me l'adresser directement ?

En raison de son inspiration d'anthropologue, doublée d'une compétence de docteur en médecine, il était très au fait de mon syndrome d'empathie. Les curieuses manifestations de ce phénomène l'avaient toujours interpellé, sinon intrigué. Tout se passait comme si notre savant homme était en train d'organiser une mise en scène dont je devais être l'acteur principal. De manière très consciente et avec tout le protocole entourant ses théories scientifiques dernier cri, il devait certainement chercher à inscrire cette prétendue similarité de notre morphologie faciale dans le cadre de la grande liturgie mondiale en perspective. Ainsi donc, utilisant l'aubaine de ma singulière complexion

mentale, il voulait, me suis-je dit, se servir de moi comme cobaye. À croire que tout en éprouvant beaucoup d'amitié et d'estime à mon égard, il devait me juger pas tout à fait inaccessible à une certaine vanité. Cette hypothèse est probablement juste. C'est vrai, je ne reste pas totalement de pierre, à l'idée être comparé à Obama. Je ne perds tout de même pas de vue le caractère époustouflant du choix de ma personne, si modeste au regard des enjeux et des éminents personnages au commerce desquels son expérience scientifique projette de m'associer. Je ne suis pas assez sot et fat pour n'en pas mesurer la cocasserie.

Notre estimable savant cherchait, de toute évidence, à évaluer sur mon humble personne l'impact d'un événement important comme l'accession d'Obama au pouvoir suprême. C'était, je le redis, me faire bien trop d'honneur. Cela dit, au risque de paraître prétentieux, je peux, au regard de certains traits de ma personnalité, comprendre sa démarche : compte tenu des positions politiques qu'il me connaissait, pour les avoir défendues, souvent de conserve avec moi. Bref, j'étais le cobaye idéal. À vrai dire, ce cobaye, je l'ai senti plus d'une fois s'agiter en moi. D'ailleurs, allergique aux plumes comme aux poils, à seulement y penser, je suis parti dans de violents spasmes d'éternuement. Même qu'en ce moment, à cette seule évocation, je ressens un léger gratouillis aux narines, annonciateur d'une grattelle généralisée, comme il m'en arrive bien souvent en pareille situation. Au lieu d'en être mortifié, j'ai accueilli ce choix avec un certain contentement. De la

fierté même ! Impression assez trouble, il faut l'avouer. Troublante aussi. Je pressentais mon entrée dans une dramaturgie de toute éternité concoctée à mon intention par les forces obscures de Maître Destin. « Le roi n'est pas votre cousin ! », me dira-t-on, regard moqueur et sourire narquois. Désolé. C'était exactement mon ressenti des choses. Pourquoi m'en cacher ?

\*

Rien, absolument rien de fabuleux ne se serait probablement passé si tout s'était borné à des commentaires sur cette photo. Je veux dire : des commentaires lancés à la cantonade et à la troisième personne. Du style : « Obé, c'est le portrait craché d'Obama ». Surtout que cette ressemblance alléguée m'est tout d'abord apparue comme une plaisanterie. J'en aurais certes reçu le message, et cela n'aurait probablement déclenché en moi qu'une forme assez infantile d'orgueil. Oui, infantile, car personnellement, je n'avais aucune part à un phénomène dont la réalité ne me paraissait pas du tout évidente. En fait, toute la dramaturgie s'est enclenchée avec les positions politiques et des effets sur ma personne de la complexion mentale d'un copain de notre ex-bande étudiante. Je veux parler de Ben Arfa, afro-indo-caribéen un peu parano et, surtout, pro-palestinien cou-coupé. Ce dernier trait n'était pas pour me déplaire, vu mes antécédents.

Ben Arfa n'est qu'un pseudonyme. Ce véritable mécréant se l'est lui-même attribué, au motif, parfaitement fallacieux, qu'il s'était converti à l'Islam.

Même qu'il a été au bord d'intenter un procès à un bougre qui, connaissant son attachement à son patronyme d'emprunt, l'avait publiquement apostrophé et mis en cause sous celui de son état-civil. Je me garderai bien de trahir ses secrets, car même au jour d'aujourd'hui je ne crois pas ses humeurs procédurières calmées par l'âge. Encore que je me sois demandé si la menace de poursuite judiciaire n'était pas en réalité une mesure de rétorsion – ou diversion ? – contre l'invective assez humiliante de son protagoniste. Opportun prétexte, en réalité, pour se venger du désagrément de leur algarade. Un jour – pas spécialement orageux – où il était en veine de confidences, il m'a d'ailleurs avoué la nature purement idéologique de son islamité. « Islamité ou bien islamisme ? », lui ai-je rétorqué, avec une pointe de sarcasme, qu'il n'a peut-être pas perçue. Manifestement, en matière de terminologie, j'avais quelques bonnes années d'avance sur lui. À sa réaction d'étonnement, j'ai compris qu'il jugeait cette distinction purement byzantine. En fait, elle ne l'étonnait pas d'un olibrius comme moi, maniaque à « couper les cheveux en trente-douze mille ».

Son véritable patronyme était Elie et son prénom Charles-Hugo. Nous l'appelions également Charles-Elu dans l'intimité de notre cohorte de joyeux compères. Jamais il n'a pris ombrage de cet amical sobriquet, qui s'accordait si bien à l'un des traits de sa personnalité : une indéradicable conviction d'être né pour accomplir une mission grandiose. Au fait, avant d'oublier, je dois signaler parmi toutes ses lubies, son identification

proclamée au Che. Il prétend pouvoir en faire la démonstration, crayon en main à qui contesterait cette héroïque identité. Si sa douce folie avait le don d'amuser la compagnie, en revanche, pas un d'entre nous n'avait consenti à se faire asséner ladite démonstration. Un jour, la discussion agglutina autour de nos deux personnes une petite troupe de compères, politiciens de salon. Je lui ai reproché tout à trac de se lancer à corps perdu dans une « obamaphobie » bien trop précoce pour être honnête. Inversement, il fustigeait chez moi ce qu'il appelait une « obamaphilie » confinant à l'« obamanie ». « Pourtant, martelait-il, tu sais très bien qu'il est pieds et poings liés, à la merci de qui tu devines et qu'il ne pourra rien faire, sinon susciter une désapprobation et une haine générale, à l'opposé des espoirs qu'un monde naïf et en pleine dérégulation, victime de surcroît d'un harcèlement médiatique, s'obstine à placer en lui ». Avec Charles-Hugo Elie, alias Ben Arfa, alias Charles-Elu, on entrait toujours immédiatement et de plain-pied dans la politique. Et rarement dans sa seule dimension locale, dont il méprisait la trivialité. Seule l'en intéressait les aspects planétaires. Ce pèlerin et moi étions tout à la fois proches et éloignés l'un de l'autre, comme si nous avions les pieds sur le même sol et la tête dans des galaxies différentes.

J'essaie toujours de m'accrocher à mes dates d'anniversaires pour me retrouver dans la jungle des époques de ma vie. Je ne suis pas sûr qu'ils correspondent à une chronologie objective. Fictives

peut-être, elles me servent en tout cas de balises. Disons-le, mon destin a pris un tournant décisif le jour présumé de mes quarante-huit ans. Pour autant que mes efforts de reconstruction parviennent à défier victorieusement l'embrouillamini de mon temps intérieur, souvent brinqueballant. Pour cette occasion, j'avais invité à la maison une bande de vieux copains, dont justement Charles-Hugo Elie, alias Ben Arfa, alias Charles-Elu. Probablement jaloux de la force tranquille de mes convictions identitaires si haut perchées, il avait souhaité me démontrer en quoi lui, il était le Che. Oui, Che Guevara soi-même. Le bougre s'était montré plus rapide et je n'avais pas su de me défilier, à l'instar des autres copains, plus renards. Une feuille de papier prestement sortie de la poche avait servi de support à un griffonnage qui dès l'abord ne m'avait rien suggéré de particulier. « Charles Hugo Elie », avait-il écrit.

– Mon cher, quand tu alignes les initiales de mon état-civil, qu'est-ce que ça donne ?

D'une certaine manière, il avait raison : vu sous un certain angle, il était autant le Che que moi Obama. En tout cas, pas moins. La différence, pensai-je cependant, avec la plus grande sincérité, est que cette facétie en forme de rébus, quoique apparemment identique à mon propre cryptogramme, ne s'accordait chez lui à aucune prédisposition pour le don d'empathie. Aussi n'étais-je pas le moins du monde convaincu de la coïncidence – à mes yeux factice – de nos parcours mentaux. À aucun moment, je n'ai songé à établir de véritable analogie entre ses prétentions romantiquement identitaires et la

pertinence du réalisme psychique dont relevait ma propre construction identificatrice. Il lui manquait le bérêt étoilé et une véritable ressemblance avec le modèle dont l'éloignait un gros nez crochu, un crâne démesurément dolichocéphale, une bouche de chameau et une dentition de cheval. Il n'était pas question que lui en fasse la remarque. Je n'avais aucune raison de le peiner et l'engoncer dans sa jalousie. « Que voulez-vous, me suis-je dit au fin fond de ma poitrine, le monde est rempli de paranos. Cela ne sert à rien de les contrarier ».

Charles-Elu a semblé déçu du ton peu engagé de ma réaction. N'avait-il pas pris ma réserve pour une agression ? Je n'ai pas mis un siècle à me le demander. En effet, il m'a quitté en vrillant sa tempe de son index, tout en secouant la tête, manière triviale de suggérer une araignée à mon plafond. Après tout, peut-être avait-il raison. Peut-être aussi avait-il tort ! En tout cas, inconscience, égocentrisme, superbe, ou perspicacité, je voyais entre son cas et le mien la même différence qui distingue le chrysocale de l'or. Ou encore le plastique du bois de rose. Le lendemain, on s'est revus avec de grands signes d'amitié. Comme si de rien n'avait été.

## 2

On était en décembre 2008 – décembre encore, décidément ! Nous avons l'opportunité de poursuivre notre débat, cette fois en rapport avec l'actualité du moment. Et Ben Arfa de vociférer tout-à-coup :

– Tu vois bien, Gaza est sous un feu nourri et criminel de bombes super-sophistiquées et monsieur se tait. Et quand monsieur se décide à parler, il est à côté de ses pompes. À croire que son élection lui est monté à la tête ou bien qu'il n'a plus rien dans la caboche. Ou alors on la lui a lavé, la cervelle. À moins qu'il l'ait fait tout seul, sans même s'en rendre compte. Probablement en se faisant un shampoing spécialement conçu à cet effet par quelque malveillant. Tu sais, on n'arrête pas la science et son corollaire, la technologie. Parce que, des traîtres, y en a partout, y compris et surtout dans l'entourage le plus proche. On a beau être le patron de la CIA, on ne contrôle pas toujours les magouilles qui s'y déploient, précisément au nom d'une supposée « intelligence ». Tu parles !

Je continuais à trouver injuste et surtout prématuré son acharnement contre un homme – en plus un nègre comme nous, me disais-je – qui n'avait même pas encore pris ses fonctions officiellement. Et plus agaçant encore, son recours au terme distancié et selon moi méprisant de « monsieur ». Peut-être mes réactions étaient-elles tributaires de cette pénombre envahissant

parfois mon champ de vision et de tous ces bruits tour à tour proches et lointains, parasitant certaines de mes conversations. Superflu peut-être de le dire, sans nous porter à des mots irrémédiables, notre désaccord restait de bronze.

Notre joute s'est poursuivie sous la forme d'échanges rendus très pratiques et interactifs par la technologie Skype, qu'il m'a fait découvrir. De nos jours, seuls les gens de mon âge peuvent encore se souvenir de cet archaïque dispositif de vidéoconférence. On doit certainement pouvoir le redécouvrir au MKTC (Musée Kabékan des Technologies de la Communication).

Je proclame une résistance sans faille aux sirènes des techniques dernier-cri en la matière. Je veux parler, bien sûr, de Bivisy. Mes enfants et petits-enfants l'utilisent quotidiennement. Une de mes arrière-petites-filles âgée de moins de dix ans m'a spontanément traduit ce sigle. « Cela veut dire tout simplement : Système Bionique de Visioconférence, Granpa », me dit-elle, sans la moindre fierté dans le regard, tant ce décryptage lui semblait chose évidente. Moi, je reste en ce domaine de la vieille école et pour rien au monde je ne m'abonnerai à ce genre de produit. Pas question de me faire charcuter, pour en plus être constamment dérangé par des importuns. La déconnexion du système reste toujours possible. En tout cas, l'idée même de cette technique m'insupporte. Elle implique une intervention fort impressionnante de microchirurgie. On branche sur les circuits optique et acoustique du client un mécanisme

bionique avec écran de poche à amplitude dite feuilletée. Non mais quelle vie ça doit être !

Décidément, les progrès techniques du XXIème siècle m'épouvantent. Même que je me suis fait récemment traiter d'homme des cavernes. Tout simplement parce j'ai préféré mon antique Citroën à la nouvelle nooscar Thunder Eagle. Vous me voyez dans un véhicule dirigé par la pensée de son conducteur ? Sans pédale d'accélérateur ni de frein ? C'est vrai que je suis obligé d'écumer les étals des brocanteurs de pièces anciennes pour pouvoir garder l'usage de ma voiture. Mais outre les effets de la drastique réglementation écologique, ce symbole d'une liberté tempérée par la raison risque fort de disparaître avec la transformation progressive de nos routes en réseaux ferroviaires. J'ai refusé avec le même entêtement l'honneur, insigne paraît-il, d'être passager du vol inaugural du drone commercial reliant notre capitale à celle de la Fédération des Etats d'Amérique du Sud. Un avion sans pilote humain ! Et puis quoi encore ?

Mes robots domestiques ne prêtent pas à pernicieuse conséquence. Il en est d'autres qui me terrorisent. Quand on en voit les dégâts sur le psychisme humain, il y a de quoi s'émouvoir. Le fils d'un de nos voisins s'était pris de folle passion pour un robot sexuel. Volée ou égarée, sa valise fut introuvable à son arrivée à destination. Londres, je crois. Il y avait rangé sa poupée, après l'avoir dégonflée. L'échec officiellement confirmé des recherches lui fut fatal. Il s'est donné la mort. Sa veillée mortuaire et ses funérailles m'ont ému. Au point

que j'ai voulu m'informer sur ces objets capables de susciter pareil attachement. J'ai saisi l'occasion de la grande foire annuelle de la robotique. Elle s'est tenue, il y a deux mois dans notre capitale confédérale. Le plaisir de respirer l'air de la Havane le disputait à ma curiosité. Sur le Malecon, *Erosphera 2049* occupait un espace dont l'étendue m'a surpris. Je n'avais pas imaginé si grande famine d'amour. Les artefacts de femelles et de mâles reproduisaient à la perfection le modèle humain, en le déclinant sous les formes les plus variées et originales. À s'y méprendre ! Devant l'une de ces pseudo-femmes, j'avoue une irrépressible réaction physiologique. Elle était des plus apparentes malgré l'ampleur de ma chemise guanabera. Un furtif coup d'œil circulaire rassura ma pudeur tout en égratignant mon amour-propre. En effet, malgré mes intumescences, ma personne demeurait quantité négligeable. Tous les regards étaient happés par une vitrine bien plus libidineuse, habitée d'un étourdissant foisonnement d'artefacts féminins et masculins. Il ne m'en fallut pas davantage pour me mettre au diapason de la ferveur collective. Satin de la peau, langueur fiévreuse des yeux, carnation des lèvres, ogive des seins, rebondi des fesses, galbe des cuisses, fuselage des jambes, souple fermeté de la chair, forêt vierge du pubis, douceur de la voix, bref, tout pour affoler une mâle sensibilité. Un infini de combinaisons pouvait être obtenu *ad libitum*. J'avais retrouvé quelques instants ma propension à l'empathie pour en tirer une jouissance interrompue par la remontée d'un certain dégoût :

« Très ingénieux, tout cela, me suis-je ravisé. Plutôt que de me commettre avec ces créatures factices, je préférerais être transporté illico à l'âge de pierre ». Pareille abnégation confine à l'héroïsme, direz-vous. Sauf que j'ai omis d'indiquer la condition dont je l'assortis : la présence à mes côtés de ma douce Michèle. Et aussi... de mon adorable Iliana ! Enfin, tout cela est bien beau, mais je serais plus honnête, si j'avouais qu'en réalité, aucune créature, naturelle ou artificielle, ne pourrait à mes yeux remplacer ces deux femmes.

\*

Après ce long excursus, j'en reviens à Skipe, ce système antédiluvien de visio-conférence. Il permettait d'assortir son et image, en recourant à une petite caméra placée sur l'ordinateur, une webcam, quoi ! Mais moi, si je pouvais entendre et voir mon correspondant, lui, il n'avait aucune prise sur ma propre image, car mon portable était dépourvu du dispositif idoine. J'aurais pu, il est vrai, facilement en installer un, mais cela me paraissait superflu. La conversation avec Charles-Hugo commença par ces mots, que je perçus d'emblée comme une provocation :

- Je sais pourquoi tu le défends bec et ongles.
- Qui est-ce que je défends ?
- Ton Obama, pardi !
- Mon Obama ? Moi, je ne suis propriétaire d'aucun Obama. Et pourquoi, s'il te plait, je le défendrais comme tu le prétends ?

– Parce que tu es son portrait craché, tiens ! Quand, l'autre jour, j'ai reçu de Gary la photo réalisée par le professeur Bénédist, j'ai failli tomber à la renverse. Je ne suis pas le seul. Loin de là.

– Je te signale, mon cher Charles-Hugo, que je suis l'aîné d'Obama d'un an et quelques mois. C'est pas beaucoup, mais tout de même. Si l'un de nous deux doit ressembler à l'autre, c'est lui et pas moi. Ok ?

– Sauf que plus de quatre milliards de gens ont entendu parler de lui. Et toi, combien de gens soupçonnent ton existence ?

– Pour vivre heureux, vivons cachés, telle est ma devise, tu le sais bien. Moi, on ne me voit ni dans les lieux mondains ni sur les médias. Ils t'adorent et n'a pas l'air de détester !

– À en croire notre grand spécialiste de l'hindouisme, ça ne l'étonnerait pas outre mesure lui non plus que tu sois un avatar d'Obama.

– Encore une fois, pourquoi pas lui un avatar de moi ? Je suis son aîné, je te répète. Combien de fois devrai-je te le rappeler ?

– Tu ne serais pas un peu parano, des fois ?

– Je ne suis pas comme toi, mon cher, en quête effrénée de célébrité et toujours à craindre l'intervention de quelque trublion décidé à me mettre des bâtons dans les roues et m'empêcher de faire le paon. Et pan !

–Tu ne crois pas si bien dire. Mieux encore, moi, je dirais : « pan ! pan ! pan ! ». Et je très suis sobre, en disant cela.

–Je ne te comprends pas.

–Ben, oui quoi ! Ton avatar – puisque ça te fait plaisir que je présente les choses comme ça – chacun le sait, un jour ou l'autre, il va se faire descendre. À moins que ce ne soit toi, à sa place, bien sûr, en raison de cette si troublante ressemblance entre vous. Les erreurs d'identification, ça existe, mon vieux. T'es pas à l'abri, mon pote. Trois coups de fusil, c'est vite fait. On est dans l'ère de la mondialisation et le monde est un petit village, mon grand.

– (Aucune réponse, et pour cause)

–T'es déjà mort ou quoi, Obama de mes deux ? L'investiture, c'est demain. Allons, voyons, ne sois pas si impressionnable. Je rigolais. Avec tout ce cordon policier, un meurtrier n'aurait aucune chance. On parle de plusieurs navires de guerre sur le Potomac, huit mille policiers et douze mille soldats, sans compter les tireurs d'élite placés sur tous les toits. Ce n'est pas pour t'effrayer, mais les services de sécurité, ils ne pourront pas toujours tenir ce rythme ! Le sniper attendra patiemment le moment où le président ira prendre un bain en décontracté à Hawaï, sur sa plage préférée. Et

pan ! pan ! pan ! Avec un télé-objectif, on peut tout, mon vieux.

– (Aucune réponse et pour cause)

– Ho, l'ami ! T'es déjà vraiment mort ou quoi ? Hawaï, c'était encore une plaisanterie ! Ton module Skype est en panne ou bien es-tu brusquement entré chez les moines ? À quoi ça nous sert d'utiliser un système aussi chouette et convivial si tu ne joues pas le jeu ?

– (Aucune réponse et pour cause).

Pour cause, pour cause, pour cause ! Oui, mais quelle est, peut-on se demander fort légitimement, cette cause si mystérieuse ? Charles-Hugo ne croyait pas si bien dire. Tout s'est passé comme si je m'étais calfeutré dans un monastère. Juste après son évocation des coups de feu, j'ai entendu une triple détonation. Epouvantable ! J'ai eu le sentiment de couler au fond d'un puits. J'ai tout de suite repensé à cet épisode où, à la grande frayeur de Papa Jo, j'étais tombé évanoui à la vue de monsieur Euloge, allongé sur son lit d'hôpital dans le coma. Mon fichu don d'empathie accru par mon hyperémotivité ! Mais cette fois, il n'y avait pas de Papa Jo à mes côtés et j'étais non pas couché par terre, sur le linoleum d'un hôpital, mais assis. Assis devant mon ordinateur. En pleine séance de Skype. Je ne me suis jamais senti aussi seul. Comme paralysé au-dessus de

mon clavier, incapable de bouger ni les deux doigts qui me servent à taper, ni à plus forte raison, les autres. Ils me rappellent ces vieilles Anglaises tenant leur tasse de thé brûlant. Suis-je mort ou suis-je encore en vie ? J'ai découvert, juste après me l'être formulée, la naïveté d'une telle interrogation. Mes rencontres avec Géroménias Boisdefer le démontrent, la frontière entre la vie et la mort ne m'est pas chose aisée à tracer.

À travers cette péripétie, en tout cas, ma réputation de personne impressionnable trouvait nouvelle confirmation ô combien plus époustouflante que les précédentes. Je le pressentais, toutes les conditions semblaient réunies pour l'émergence d'une nouvelle épopée autour d'Obama, ce personnage charismatique. Toutes, sauf une : la motivation et la compétence de celui qui s'imaginait devoir l'écrire. Moi, en l'occurrence. J'avais un très vague pressentiment d'un titre devant également se terminer par en « ade ». Après l'*Iliade* d'Homère, la *Franziade* de Ronsard, la *Henriade* de Voltaire et la *Géroméniade*, inspirée de la vie de mon géniteur. Devais-je me mettre à écrire l'*Obamade* ? Pour me donner du courage, je me suis dit : « Mon vieux, y a pas, faut que tu chiades ». Là-dessus, mes neurones sont, partis dans un incontrôlable slam. J'ai horreur que mes neurones décident pour moi. Avec eux, on a, malheureusement, rarement le dernier

mot. Il aurait fallu que j'aie fait davantage de yoga et de méditation transcendantale. Voilà le résultat de cette fronde neuronale :

*Le slam : Après l'Iliade, la Franciade, la Henriade, la Géroméniade, faut qu'tu chiades, y pas que les olympiades. T'es malin comme une piade et y a des naiiades par myriades plus belles et là où y a d'la gêne comme à Ryad, y a d'la couillade mais pas de criade. Pas besoin d'œillade pour passer à la grillade. Faut qu' tu chiades, mon gars, faut qu' tu chiades.*

Comme quoi, dans l'état où j'étais je n'avais pas abdiqué tout sens de l'humour et de la fantaisie. Mais, je le répète, je n'y étais pour rien. Mais alors, vraiment pas. Tout cela m'étonnait. Me terrorisait même. Ma volonté semblait patiner, ma langue chargée d'un bœuf et mes doigts amarrés comme poulets en cage sur le grand marché. J'avais besoin de retrouver un minimum de contrôle de moi-même pour tenter de m'associer, en homme épris de liberté, à l'entreprise que semblait fomentier Maître Destin dans le clair-obscur de ma propre conscience.

\*

Superflu peut-être de le redire, j'étais et je n'étais pas Obama, tout autant que j'étais et n'étais pas moi. Même si le monde est une fable, même si mon existence

s'y est écoulée comme rivière quittant son lit ordinaire, je ne suis pas pour autant un affabulateur. Je ne chercherai en rien à farder la réalité. Non, je n'ai pas suivi les cérémonies d'investiture du quarante-quatrième président des Etats-Unis d'Amérique. Ce n'est pas l'envie qui m'en faisait défaut. En effet, un tel événement n'était-il pas attendu par le monde entier ? Je venais d'acheter un téléviseur numérique grand écran. Oui, mais comment pouvais-je à la fois avoir sombré dans un gouffre aussi profond et suivre le déroulement de cette cérémonie ? Quoique... à bien y réfléchir, vu le fantastique de ma situation, ce n'aurait pas été absolument invraisemblable. Quand on se trouve à dialoguer avec un mort, on n'est pas à une fantasmagorie près. La possession du don d'ubiquité n'aurait rien d'aberrant, chez moi. Oui, mais voilà, il se trouve que je n'y ai pas assisté. En tout cas, pas moi, Odon-Bény, Marie, Joseph, fils légitime de Josépheau Amard, communément appelé Père Ama, et de Marlène Dorilius, son épouse, native du pays d'Haïti-Thomas.

## 3

Mon corps s'en est douloureusement ressenti, de cette sorte de clash. Quel autre mot employer ? Mes doigts ont recommencé à se délier lentement. Très lentement. Pianoter mon clavier avec seulement deux doigts était devenu chez moi une seconde nature. J'avais eu très peur de ne plus pouvoir m'en servir. Et puis, toujours cette curieuse impression d'abîme. Mais la toute première angoisse du début s'est quand même estompée. Un mieux s'est installé. Cela dit, je ne sais toujours pas pourquoi mes échanges avec Charles-Hugo se sont terminés par cette sorte de forfait de ma part. Un fiasco, même ! Genre de délestage. Ce phénomène-là, je l'avais déjà expérimenté par le passé, dans mes relations avec Géroménias.

\*

Qui suis-je vraiment, à la fin ? Cette question, je me la suis posée de nombreuses fois. Dans le même temps, je craignais l'aptitude d'un tel questionnement à me faire passer pour schizophrène doublé d'indécrottable parano. En fait, je n'étais ni l'un ni l'autre pas plus que je ne le suis à ce jour, cela je le sais, même si le fou ignore, nie ou récuse sa folie. La manière de gouffre où je me trouvais n'était tout de même pas synonyme de camisole. Cela, amis lecteurs, est pure vérité. En tout cas, legs de ma mémoire. J'en suis garant. Qui d'autre, aurait pu, s'instituer, en l'occurrence, arbitre du vrai et du faux ? À moins qu'un être malfaisant ne cherchât

obstinément à falsifier mon état-civil et qu'un aliéné endurci, honteux de sa langue et sa culture ne s'appliquât à ruiner les valeurs dans lesquelles s'inscrivent mon identité et celle de ma famille. Des paysans fiers de leur classe, épanouis par leur travail. Cette réflexion, je me la suis faite dans la solitude de mes abysses. Je me suis mis à penser à Papa Jo le plus intensément que je le pouvais.

Le fluide qui m'avait probablement valu les diverses apparitions de Géro devait être au plus bas. Je ne vois pas d'autre explication à pareil phénomène, défi à ma raison. En pièce temps, mon père chéri ne s'est présenté à moi, comme l'avait fait mon géniteur, quelques décennies plus tôt. En guise de compensation à mes déconvenues, mon unique expédient fut le souvenir des jours heureux de notre famille. Une famille unie, baignant dans la chaleur d'un voisinage amical. Je me suis souvenu des saluts cordiaux adressés chaque jour à mon père, dans notre verdoyante campagne, où tous l'appelaient Pè Ama, incapables qu'ils étaient, comme le prétendent certains, de prononcer « Amard ». La grosseur de leurs lèvres était, semble-t-il, l'obstacle majeur à une élocution correcte. Voire !

Un déclic s'est produit. J'ai soudain compris la nécessité de rester fidèle à ma culture créole, de récuser ce culte sacro-saint pour les « r », objets fétiches pour tant de dévots. Dès lors, compte tenu de mon prénom, si précautionneusement choisi par mes parents, sous mon état-civil officiel, traité à la sauce créole, s'en lovait un autre. En effet, si l'on ne tient pas compte du « Marie,

Joseph », qui est simple marque de mon appartenance catholique, je suis Odon-Bény Ama. Ou, pour les amateurs de cryptogrammes : O-B Ama. Je vais même plus loin : le deuxième prénom de mon alter ego est bien Hussein, non ? L'exact équivalent du latin « Augustus », le titre des empereurs romains, à savoir « celui qui est béni des Dieux ». Tout mécréant que j'étais et que je demeure, l'« y » final de Béný en lieu et place d'un « i » n'aurait pu en aucune façon m'aliéner la bénédiction du Ciel. J'étais prêt à le peupler de toutes les divinités que mon imagination pouvait façonner.

Délinrais-je ou bien mon esprit tenait-il encore la rampe ? Je me sentais en vie et non pas mort. Et je le sentais assez pour le savoir de sûre et indestructible science. Cela ne suffisait pourtant pas à l'excellence de mon bonheur. Une certitude cependant me soutenait. Acquise quand, née comment, je l'ignorais : quand Charles-Hugo, Gary et tous les autres me trouvait plus jeune « le portrait craché » d'Obama, ils se trompaient. Et doublement : d'abord et d'un, ils me figeaient dans le passé de mon extrême jeunesse (j'ai horreur de cela !), et, de deux je ne faisais pas que « ressembler » à Obama. J'étais un Obama. Oui, Obama. Et de quelque façon qu'on prononçât ce mot. Ou qu'on l'écrivît ! Encore qu'il pût paraître bien difficile de noter de manière obscure et complexe un patronyme aux sons si clairs, si naturels, si simples à prononcer (O-B-A-M-A). Ce n'est tout de même pas un mot aussi étrange et barbare que Shakespeare ! Bref, je ne me prenais pas pour Obama. J'étais un Obama. De quelque manière (O-

B Ama ou autre) qu'on en voulût admettre l'orthographe. De là à ce que, avec ce fichu don d'empathie, je me prisse pour Barack Hussein Obama, il n'y avait pas loin. La suite prouvera d'ailleurs qu'il n'y avait vraiment pas très loin. Il s'en est même fallu d'un cheveu (frisé, bien sûr) que je ne m'asseye sur mes deux fesses à moi dans le bureau ovale.

\*

De troublantes coïncidences – autant de points communs entre le premier président noir des Etats-Unis et moi – n'étaient pas pour réfréner mes penchants à l'identification. Je me bornerai à en citer quelques-unes : le prénom de nos épouses respectives, le nombre de nos filles, notre âge quadragénaire pas loin de la cinquantaine, nos origines migrantes ou encore la pigmentation de notre peau.

Qu'on le sache, je n'avais pas le moins du monde l'intention de changer de femme. Même si je trouvais Michelle Robinson magnifique, d'une exceptionnelle prestance. La mienne n'est pas moins attirante, et elle a le même prénom... mais seulement à l'oreille. Ma douce et tendre a toujours tenu opiniâtement à l'intégrité orthographique de son état-civil : Michèle. Oui, avec un seul « l ». Elle a d'ailleurs horreur de lire son prénom estropié et « pourvu de deux ailes, comme si elle était un oiseau », plaisanterie capable aujourd'hui encore à m'attendrir. Par exemple, quand sur les enveloppes remises par le facteur, elle découvre ce genre de mutilation, elle pique, c'est le cas de le dire, des colères épiques. Un jour, si je ne l'avais ramenée à

la raison, elle refusait carrément un courrier. C'était un lettre des impôts. On était bon, à coup sûr, pour une pénalité. Sauf dans ces cas extrêmes, moi, ça m'amuse, je n'ai pas du tout ce type fétichisme-là. De toute manière, avec l'expérience des dérives suscitées par mes initiales, je suis blindé. Quant à son physique, très original, il s'explique par l'union en sa personne des quatre grands types humains. Mes filles, elles, sont au nombre de deux et s'appellent Livia et Ludmila. Ma femme et moi aimons beaucoup les finales en a. Cette voyelle si belle, si musicale n'est-elle pas, précisément, celle des vocalises ?

Il ne me fallut pas longtemps pour endosser le personnage du supposé vrai Obama, mais pour une raison restée mystérieuse, je n'étais pas vraiment prêt à me départir de ma personnalité. Je l'admettais volontiers comme mon alter ego. Sa position de cadet faisait de ma personne la mesure-étalon et non pas le contraire, n'en déplût à Charles Elu. Du reste, me proclamant Obama, je ne prétendais nullement avoir prêté serment sur la bible d'Abraham Lincoln, comme l'annonce en avait été préalablement répétée sur tous les médias, à propos de l'intronisation qui devait avoir lieu deux jours plus tard. De toute façon, je suis trop mécréant pour avoir jamais eu l'idée de jurer sur la Bible. Et pourquoi pas, tant qu'on y est, sur la Torah ? Le Coran ? La Baghavad Gita ? En revanche, sur la constitution, oui, sans la moindre hésitation. Ou même sur le *Capital* de Marx ? C'est peut-être le choix qui m'aurait le moins déplu. Enfin... je parle pour moi. Moi, qui ? Eh bien moi.

\*

Assurément, Charles-Hugo s'était lourdement mépris sur mon propos quand, sur le mode ambigu de la plaisanterie, je lui avais donné comme argument de ma précellence les quelque quatorze mois qui me font l'aîné incontestable de Barack Hussein Obama. Le choc des tueries de Gaza avait, il faut le reconnaître, raboté son humour. Il s'était terré au fin fond de sa campagne. Heureusement grâce à Internet et Skype, nous avons pu retrouver le contact temporairement perdu. Quelque part, je le comprends, mon bougre. Je n'étais pas moins accablé. Je me demande même si là n'est pas la cause de cette espèce d'effondrement produit en moi. Au fond, les trois déflagrations qui me furent fatales ne provenaient-elles pas de l'émission de télé que je suivais tout en correspondant sur Skype avec Charles-Hugo. J'en ai de plus en plus la certitude, mais aucunement la preuve. Il a dû se produire une sorte d'amalgame entre le triple « pan ! » de mon correspondant lors de notre petite guéguerre cybernétique et celui que nous donnait à entendre au même moment le reportage de l'envoyé spécial de cette chaîne de télévision. Témoin de la guerre, la vraie, l'infâme, qu'il avait pour mission de décrire mais qu'il ne pouvait observer que de loin.

J'ai fini par renoncer à mon droit d'aînesse. J'accepte de plus en plus aisément que ce soit moi l'avatar d'Obama plutôt que l'inverse. Je ne suis pas aussi prétentieux que le récit des extraordinaires péripéties de ma vie pourrait le laisser supposer aux gens lents à la compréhension mais rapides en

jugement. Obama (celui dont l'existence me faisait si souvent douter que lui et moi fussions la même personne) avait, selon toute vraisemblance, déjà prononcé le grand discours d'usage. Celui de son intronisation. Un discours forcément plein de promesses et d'espérance ; il devait avoir déjà adressé des mots de pure courtoisie au quarante-troisième président et s'être installé dans cette grande Maison Blanche, édifiée quelques siècles plus tôt par les bras des esclaves nègres. À Obama, celui censé prêter serment sur la même bible qu'Abraham Lincoln, je laissais volontiers la real-politique. Je n'allais pas pour autant m'engager dans ce qu'on pourrait qualifier d'idéal-politique. Moi, je me cantonnais à un univers très particulier, celui que configuraient mes états de conscience et mon système de valeurs. Pour autant, que l'on n'aille pas croire que je cherchais à m'inscrire dans un clivage systématique avec le quarante-quatrième président, manière subtile de me faire valoir en le discréditant. La chose était tout à fait impossible, puisqu'apparemment nous n'étions pas dans le même univers. Je ne pouvais donc pas suivre en temps réel les avatars de son action. Je me demandais même si je n'étais pas, sans le savoir, devenu moi-même un habitant du Pays-sans-chapeau. Mort, tout comme Géroménias Boisdefer, ce brave Géro, lequel, quand il avait sa résidence en cette ténébreuse contrée, venait périodiquement me rendre visite. Mais, à d'autres moments, je me sentais vivant. Bien vivant ! N'est-ce pas la meilleure preuve de la vie que d'en sentir couler en soi la chaleur ? Cela dit, une chose m'étonnait,

instillant doute en moi : comment pouvais-je connaître la migration de Géro hors du pays des ombres, puisque depuis sa disparition définitive, le jour de mes quarante-cinq ans, aucune communication ne s'était plus produite entre nous ?

Au fait, dans mes écrits, je note mon choix subreptice, de l'orthographe « Obama », pour écrire le patronyme dont, au prix d'un certain arrangement en forme de cryptogramme, je partage les consonances avec mon alter égo. C'est, en toute hypothèse, l'œuvre de mon inconscient, enfin démasqué par ma vigilance sans repos. Ainsi donc, il me poussait à renoncer (opportunisme ou sens de l'économie ?) à la graphie O-B Ama. Cette dernière aurait été plus conforme à mon goût de la vérité et à l'honnêteté dont je me réclame. J'ai pourtant décidé de me cantonner à cette nouvelle orthographe : Obama ! Il faut croire que je me laissais inexorablement glisser sur la pente inconnue et obscure de ma personnalité. Que dis-je ? Sur l'impressionnant toboggan de mon don d'empathie. Ce n'était pas nouveau, le récit de mes aventures passées en témoigne amplement. J'espérais bien ne pas pâtir, cette fois, de déconvenues du genre de celles de ma période Tarzan. De même que j'étais et n'étais pas Tarzan, de même, j'étais et n'étais pas Obama. Tout autant que j'étais et n'étais pas moi. Pour tout avouer, j'aspirais à être le tambour où résonne le fracas du monde. Mieux encore, le violon où vibre l'âme universelle.

## Livre sixième

### Le petit Nègre n'en la Grand-Case Blanche

## 1

Carnet I (notes de circonstance d'un petit Noir prochain locataire de la grande Maison-Blanche)

La signature du bail, si j'ose ainsi m'exprimer, c'est demain. La place du Capitole sera aussi blanche que noire de monde. Ce carnet entouré d'un élastique marron me rappelle en plus mince et beaucoup petit celui d'Hemingway. Cette modeste dimension est une précaution contre d'éventuels débordements. Je compte y noter les impressions et pensées qui m'habiteront en de certaines occasions ou quand une fulgurance m'assaillira. Bref, ce qui me semblera crucial dans mon parcours comme chef de la plus grande puissance mondiale. Aucun souci d'exhaustivité, des commentaires à brûle-pourpoint. Un jour, peut-être, ce premier jet sera amendé. Ce ne sont pas encore mes mémoires. Seulement des bribes. Associés à des réflexions plus systématiques, ils y contribueront un jour. Pour ce genre-là, je ne suis pas tout à fait un novice. Quand j'y pense, je m'étonne d'avoir déjà consigné tant de choses sur ma vie et celle des miens. Il faut dire que ces écrits ferment une période et en ouvrent une autre. Le temps de l'action ne se confond pas avec celui du

BERN 30 85

narcissisme. Mais, comme le Petit Poucet, jeter des pierres de loin en loin, ça peut servir. Autant de balises pour la mémoire. Inutile de dire que je garderai l'ensemble de ces notes dans le lieu probablement le plus garanti du monde. Cette chambre-forte que des parois blindées de quatre mètres de trois mètres d'épaisseur protègent. Si un jour elles cédaient devant des personnes non autorisées, ce serait le signe indubitable que la Maison-Blanche aurait été prise d'assaut et que ses occupants seraient ou morts ou dans une situation absolument désespérée. Auquel cas, la violation de mes secrets personnels ne pourrait me porter tort plus néfaste que celui qui m'aurait déjà atteint. De toute manière je crois n'avoir pas à rougir de mes (pensées je dis bien: rougir, même si d'aucuns peuvent croire que je recours là à un stéréotype sans aucun rapport avec ma pigmentation). Fort de cette conviction, je m'autoriserai la plus grande transparence.

Pasteur controversé. Oui, le choix d'un pasteur évangéliste de la droite extrême (je prends soin de ne pas dire « d'extrême droite ») pour la cérémonie de demain a en étonné et continuera à en surprendre plus d'un. Tout le monde s'attendait à une personnalité plus en accord avec le message dont le candidat était porteur pendant la campagne. Difficile de prévoir la teneur ni la tonalité de son allocution, mais cette décision était la bonne. La plupart des

hommes politiques se prennent pour de brillants physiciens et parfois pour des chimistes émérites. J'ai une inclination pour les pratiques de l'alchimie, même si mes origines paternelles risquent de me faire passer pour un irréductible primitif. L'avenir nous dira le reste.

Moyen-Orient. Premières critiques. Je pense tout particulièrement Gaza. C'était couru d'avance. Pas besoin d'être doué de double vue pour anticiper l'événement. Pas aisé de porter toutes les espérances du monde. Beaucoup se sont étonnés de ne pas m'entendre condamner les massacres de Gaza. Silence fustigé par tous les guetteurs avides du moindre de mes faux-pas. Ils seront satisfaits, car j'en commettrai certainement beaucoup. Mais leur jubilation ne sera pas définitive, ni même de longue durée. Toute prise de parole sur le sujet était de nature à décevoir nombre de ceux qui voulaient cette alternance au sommet de l'Etat. Sortant de ma réserve (d'aucuns l'ont qualifiée de mutisme), je me revois - pour être plus conforme à la vraisemblance de mon originale situation, je devrais plutôt dire : je me vois - affirmant que si j'étais en Israël, je n'apprécierais pas que ma famille et moi recevions des bombes sur la tête. Vrai, je n'aimerais pas cela du tout. Et qui se réjouirait d'une telle agression ? En réalité, j'aurais parfaitement pu préciser : des bombinettes, pour caractériser les roquettes lancées par le Hamas. Cela aurait coupé court à

tous les commentaires malveillants ou désenchantés à mon endroit. Rompu à un certain art oratoire, je ne suis pas un rhéteur. Aussi ne l'ai-je pas apportée, cette précision. Sinon, tout le monde aurait compris que si je n'aimais pas les projectiles artisanaux du Hamas, je détesterais franchement être la cible de la mitraille au phosphore super-sophistiquée déversée à torrents par Tsahal. Résultat : mille quatre-cents morts d'un côté, treize, de l'autre. Eloquent, non ? On me pressera, je m'en doute, de prendre l'initiative de sanctions pénales contre ces crimes de guerre. Veut-on que l'amitié inconditionnelle forgée en une cinquantaine d'années se transforme d'un coup en inimitié inopportune ? On me convaincra de manquement à moi-même si à l'ONU je me désolidarise des résolutions hostiles aux chefs de guerre israéliens convaincus de crimes de guerre. Mais peut-on s'attendre à ce que le gouvernement qui a le plus soutenu Israël, lui tourne le dos du jour au lendemain ? Au conducteur d'un poids lourd imprudemment lancé à fond sur route verglacée, recommande-t-on freinage brutal au mépris des embardées et autres risques encourus par la cargaison ? Il n'est pas question pour moi de fuir l'urgence, mais, qu'on se le dise, je n'ai pas l'intention de m'adonner pas à la précipitation. Cela dit, si les faucons persévèrent dans leur opposition acharnée à toute paix véritable et juste, je veux dire : prenant en compte

les intérêts légitimes et les droits inaliénables des Palestiniens, les raisons d'une rupture ne manqueront pas de s'imposer. Je ne souhaite en aucun cas les nourrir, car je ne suis pas amateur de catastrophes. Mais les fauteurs de guerre devront prendre leurs responsabilités. Devant leur peuple, mais aussi à la face du monde.

Elu mais pas intronisé. Oui, de toute façon, sans l'investiture, même démocratiquement élu, nul ne peut se comporter en président des Etats-Unis d'Amérique. Le juge de la Cour Suprême appelé à officier est loin d'être un ami. Je pressens une certaine dose d'électricité dans l'air. Pourvu que la liturgie protocolaire ne dérape pas. Personne, et surtout pas lui, n'oublie les virulentes diatribes du sénateur Obama contre sa nomination par le quarante-troisième président. C'est encore ce dernier qui tient les manette du symbole. Enfin, manière de parler. En matière de droit constitutionnel, un juriste formé à Harvard est tout sauf un bleu.

Le monde est impatient, le monde est pressé de voir déjà changer la vie. Mais il faut « laisser du temps au temps ». J'affectionne tout particulièrement cette expression. Elle a été utilisée par un ancien président de la France, François Mitterrand. La presse parisienne s'était empressée d'en imputer la paternité à celui qu'elle surnommait « Tonton ». Lisant cela dans les journaux, je m'en étais bien amusé. Pas

seulement parce que ce surnom évoquait pour moi notre « Oncle Sam », de sinistre réputation outre-Atlantique et ailleurs. Je me suis demandé si Mitterrand serait ravi d'une telle association d'idées. Pas seulement à cause des pensées facétieuses suscitées en moi par cette étrange courtisanerie républicaine, mais aussi parce que j'avais découvert cette jolie formule sous la plume de l'immense Aimé Césaire. N'en prête-t-il pas le propos à son Roi Christophe, cet ancien esclave devenu général puis souverain d'Haïti ? Un grand bâtisseur, tyran sublime et pathétique, du moins dans sa représentation théâtrale. J'avoue ne pas bien connaître son histoire réelle. Par la suite, j'ai même entendu dire que le grand poète de la Négritude avait empruntée cet aphorisme à Shakespeare. D'autres, en mal de chronique, l'attribuent à Cervantès.

Harlem Renaissance, poètes et romanciers de la Négritude, quelle magnifique pléiade ! Au fait, Aimé Césaire nous a quittés en avril dernier. Son départ se produit la même année que mon élection : encore une coïncidence. Beaucoup de ses compatriotes ont, paraît-il, été déçus de mon silence au moment de ses funérailles. J'ai dû suivre à mon corps défendant les conseils de mon entourage, qui m'en a dissuadé, assujéti qu'il était aux diktats de la réal-politique. Crainte surtout que l'aspect volcanique de sa personnalité (son côté Malcom X, quoi !) ne nuise à mon

image consensuelle. Mais j'aurais tout aussi bien pu m'appliquer à mettre en évidence son humanisme (son côté Luther King). C'est fait et je n'y peux rien changer. Je garde néanmoins au fin fond de ma poitrine le regret de ma frilosité. Je l'avais rencontré à Miami, son discours m'avait ému, son charisme, impressionné. Aimé Césaire, inoubliable héraut de la tragédie mais aussi de la renaissance africaine !

## Carnet II (Guantanameraaaaaa !)

Peut-être parviendrai-je à rattraper mon impair à l'endroit de ce grand homme en développant de nouvelles relations avec la Caraïbe. Toute la Caraïbe, avec toutefois une attention un peu spéciale pour Cuba, qui en a bien besoin. Evaluer les dégâts du blocus, de part et d'autre. Je devrai avoir assuré une position assez forte dans le pays, pour aller à contre courant de près d'une cinquantaine d'années d'anti-castrisme. Il faudra commencer par faire baisser la pression politique sur cette question, susciter des gestes symboliques chez nos interlocuteurs. Qui ne se souvient de la diplomatie du ping-pong initiatrice de la réconciliation entre Pékin et Washington? Ensuite nous pourrons nous lancer dans des négociations où personne ne puisse perdre la face. Je ne suis maître des ressorts de la psychologie des nations et suis obligé d'en tenir compte : susceptibilité, orgueil l'emportent encore trop souvent sur la sagesse.

Je pense et repense à Guantanamo. Une affaire à régler sans précipitation, mais avec obstination. Il ne suffira pas de fermer le camp. Bizarre, tout de même : une île, au beau milieu de l'océan, dont un petit bout est rattaché à la terre ferme. La géographie a de ces étrangetés. À

moins que l'Histoire, convoquée à la barre du tribunal, ne plaide coupable et n'accepte de faire amende honorable. Moi, je suis pour la réconciliation du temps et de l'espace. Je me comprends.

Guantanamo ! La consonance de ce mot me suggère cette sublime chanson intitulée « guantanamera ». Là-dessus, ma fantaisie se donne libre carrière, car je ne parle pas l'espagnol. Gamin, j'ai pourtant baragouiné cette langue à l'occasion de voyages. Ma mémoire n'en a pas gardé d'empreintes vraiment exploitables. Pendant la campagne électorale, quand je me suis rendu à Porto-Rico, j'ai dû apprendre par cœur mon discours. Je ne m'en suis pas trop mal sorti. J'aime à entendre les sonorités de cette langue.

Où, Guantanamo ! Ces derniers jours, que n'ai-je pas entendu sur une prétendue timidité, un stupéfiant recul, de palinodiques rétractations. Comme si un président adepte de la rupture radicale pouvait s'accommoder de ce cloaque, de cette infamie, honte de l'Amérique et du monde dit libre. Je ne suis pas un rhéteur, mais je ne suis pas non plus un rêveur. Toute stratégie doit s'assortir des tactiques dont se nourrir au quotidien. Concevoir en stratégie, agir en tacticien ! À condition de limiter les contradictions entre ces deux registres de la politique. Souvent, les gens naïfs et pressés tombent dans le panneau. Comme ils ne voient

pas tout de suite l'adéquation entre le projet et les moyens de sa réalisation, ils s'empressent de crier à la trahison. Voire à la forfaiture. Il faut une certaine intuition du réel pour parvenir à assortir des images apparemment disjointes. En cela l'expérience est une bonne maîtresse. Je devrai beaucoup la courtiser pour bénéficier de ses faveurs en la matière. Après tout, ce n'est que ma première mandature. Et avant d'être président des Etats-Unis d'Amérique, on ne l'est pas encore. D'avoir été sénateur ne suffit pas.

À propos d'image, il en est une qui me vient à l'esprit : quand, gamin, je voyais une personne louchant, j'étais persuadé que l'œil gauche voyait une scène et le droit, une autre. J'avais envie de loucher pour avoir des choses une saisie plus vaste. J'écarquillais les yeux de manière à bénéficier d'un spectacle plus riche, plus varié du monde. En vain. Ma grand-mère s'inquiétait de ce qu'elle croyait être un tic. Grâce à la fréquentation d'un camarade de classe appelé à devenir mon meilleur ami, avant notre départ pour l'autre côté de la mer, j'ai enfin compris ce qu'il en était. Comme le clamaient les quolibets de toute la classe, son œil gauche disait zut à son œil droit, lequel en retour lui disait « merde ». Notre amitié s'est bâtie sur cette persécution et cette exclusion dont il était victime. J'ai rapidement appris qu'il n'était pas différent de nous autres. Il voyait le monde comme nous, dans son unité.

Quoi qu'il en soit, les affaires du monde en général et des Etats-Unis, en particulier, requièrent cette dimension temporelle qui n'est ni procrastination, ni complaisance au spectacle de la souffrance. Il m'est déjà arrivé de faire preuve de légèreté dans ma maîtrise du temps. Cela m'a coûté le poste de sénateur de l'Etat d'Ohio. Un malheur pour un bien. J'en ai payé le prix mais aussi récolté la leçon. Le deuxième essai fut heureusement le bon. Et si j'avais été impulsif, aurais-je gagné les primaires, puis l'élection présidentielle ?

La mesure et la démesure du monde s'éprouve chaque jour. Elle m'éprouve aussi. Réflexion et action sont, à cet égard, les meilleurs guides. Je suis tombé à maintes reprises dans un abîme de calculation, j'aurais pu m'y perdre. J'en suis remonté plus aguerrri, plus expérimenté. Ma métaphore du strabisme peut aider à comprendre mon apparent repli s'agissant de Guantanamo. Compte-tenu de la ferveur populaire qualifiée d'obamanique, alors que les cent jours d'état de grâce n'ont même pas commencé, quel risque y avait-il à suggérer la fermeture de ce camp maudit plus difficile que prévu ? Cela montrait, d'une part, un souci d'honnêteté envers les électeurs ; c'était une garantie contre les aléas de la vie politique, mais, plus important, ma déclaration était de nature à mettre la communauté internationale en état d'être favorablement surpris de la décision finale. Dès le

lendemain de l'intronisation. Pas une semaine, pas un mois après ! Oui, dès le lendemain, sera signé un décret de fermeture du camp infâme de Guantanamo, quitte à en étudier par la suite les modalités concrètes. L'avenir dira si cette décision était naïve.

Je reviens au conflit du Proche-Orient. Pas un conflit israélo-arabe, à proprement parler. Les Iraniens, en effet, nos antagonistes les plus coriaces, et pour cette raison les soutiens les plus engagés des Palestiniens, ne sont pas des Arabes. Ce conflit, je ne saurais l'ignorer, pourrit tout. Il y a urgence à le régler même si la priorité des priorités reste de résorber cette si alarmante catastrophe économique et financière. La présence d'un grand nombre de Juifs dans mon entourage proche oriente, je le sais, les prévisions que l'on tire sur la comète, s'agissant de la position et l'action à venir des Etats-Unis d'Amérique dans la résolution de ce conflit sexagénaire. Après m'avoir soupçonné d'être musulman, voire islamiste déguisé en protestant bon teint, voilà qu'on me fait supôt de ce que beaucoup, raillerie ou don de seconde vue, appellent le cinquante-et-unième Etat de l'Union. C'est n'avoir rien compris à mon parcours et au projet qui l'inspire.

Je ne suis pas de ceux qu'on peut qualifier d'irrationnels, la superstition n'est pas mon fort. Mais je ne peux pas ne pas voir un signe de la

force de l'esprit humain dans le départ de ma grand-mère intervenue une fois cette dernière rassurée quant à mon destin présidentiel. Pas d'avant ! Le fait de s'appeler Barack, le chanceux, le béni de Dieu, – les Romains disaient « Augustus », n'incline nullement à je ne sais quel puéril orgueil, si, du moins, on a déjà enjambé le très large fleuve de l'égoïsme laissé loin derrière soi, à rouler ses eaux de boue et de tumulte. Mais faut-il pour autant ignorer la geste impériale dont se prévaut le pays de l'oncle Sam ? Doit-on méconnaître la menace de déclin pesant sur cet empire, comme ce fut le cas, à l'avènement de Constantin, de la Rome antique, celle d'Occident ? La religion, si importante, en notre pays, est, à y regarder de près, une institution, une espèce de rituel à fondement politique, un régime d'assurance, en quelque sorte. Ou encore une instance dont la faillite serait fatale à la nation elle-même dans son identité, ses raisons de vivre ? La dimension sociale de la pratique religieuse, indépendamment des engagements personnels, présente beaucoup d'analogie avec le système financier ultralibéral. Après tout, est-ce un hasard si les termes « fiduciaire » et « foi » ont la même étymologie latine ? N'est-ce pas sous leurs auspices que se produit la crise financière dont ne peuvent s'exonérer ceux-là mêmes qui vivent sur le dos du reste du monde. « In God we

trust », ne sont-ce pas ces mots qui figurent en frontispice sur les coupures de notre dollar?

Une remarque s'impose soudain à moi et interrompt le cours de ma réflexion : je ne sais plus à quel moment je m'en suis rendu compte, la rédaction de ce carnet n'a fait qu'accentuer mon identification à Obama, je veux dire à l'autre Obama. Je parle de plus en plus comme si j'étais lui et dans le même temps me distancie de lui comme si je n'étais pas lui. Au diable les élucubrations identitaires. Vivons le présent ! Ce processus, après tout, est dans mon tempérament, et peut-être même dans l'ordre intime des choses. De plus, il doit probablement s'accorder aux chemins dévolus à mon destin. Destin marqué par une ttaillée d'événements singuliers. Ma raison, quoique vigilante, ne parvient pas toujours à en distinguer les lignes de force des spéculations produites par le premier paranoïaque venu. Je suis en train de vivre une intense aventure. Je ne veux pas la brider par des scrupules hors de saison. Vivre et se regarder vivre ne valent. Que je m'abandonne à l'instant, ses rapt, ses ravissements même ! La déception, le décri et la défortune ont toujours, me semble-t-il, droit de cité dans nos fragiles existences. Raison de plus pour ne point jouer les auxiliaires empressés de leur débarquement au beau milieu de nos affaires. On l'aura compris, j'ai décidé une fois pour toutes de suivre ma pente.

Charles-Elu fustige-t-il mon obamanie ? Cela m'est bien égal. Et puis, si je me prends pour Obama, pourquoi détesterais-je mon alter ego ? Un célèbre critique n'a-t-il pas dit de Victor Hugo qu'il était un fou qui se prenait pour Victor Hugo ? Ce dernier n'en a pas pour autant perdu sa dignité ni son statut d'immense poète. Pourquoi l'Obama dont se nourrissent mes pulsions identitaires ne serait-il pas lui aussi un authentique fou qui se prend pour Obama. Je suis ce que je suis, même si je ne sais pas toujours qui je suis. Foin de métaphysique dilatoire ! Vite que je revienne aux questions essentielles. Celle ayant trait à la foi en est une.

*Carnet III (Alleluia !)*

D'aucuns mettent en doute ma foi religieuse. À les en croire, elle serait masque d'une ambition sans limite. Libre à eux de s'estimer en mesure de s'introduire dans le jardin secret des consciences. Mais sans une foi en Christ, fût-elle larvée et inconsciente d'elle-même, sans les lueurs de l'Esprit-Saint, je vois mal comment, à peine sorti de l'adolescence, aurais-je pu prendre la mesure, fût-elle encore limitée, des enjeux de l'action menée par cet homme de Dieu que fut Martin Luther King. Comment aurais-je pu deviner que l'oeuvre initiée par ce Sage était encore à accomplir et qu'aux hommes de ma génération l'opportunité était offerte de traduire en actes le rêve de ce grand visionnaire. Mon second prénom Hussein, je le sais, fait redondance avec le premier, notamment pour sa consonance arabe. Cela n'a d'ailleurs pas cessé d'alimenter le côté sombre qu'adversaires et ennemis s'appliquent à scruter dans ma personnalité si controversée. Mais, à l'heure solennelle du serment, il n'est pas question de le laisser sous forme d'initiale. Il faudra, tout au contraire, en faire retentir les sonorités, sous les voûtes du Capitole et l'immense calebasse du ciel de Washington, lequel, je l'espère, sera d'un bleu aussi profond qu'aujourd'hui. Et le monde entier entendra et

BERN 30 93,1

sera invité à comprendre ceci : moi, croyant, je suis tout à la fois chrétien, juif, mahométan, et ne suis l'ennemi d'aucune autre religion, d'aucun autre peuple. Je dis bien, afin que nul n'en ignore : d'aucun peuple ! Malgré toutes mes déclarations sur la dimension temporelle des choses et des êtres, je ne chercherai ni à lambiner ni à tergiverser sur la route de la paix au Moyen-Orient, condition nécessaire mais non suffisante, je le devine, d'une paix plus vaste et, pourquoi pas, universelle. Pax americana, persiflera-t-on. Qui vivra verra !

Mon entourage composé d'un grand nombre de Juifs cessera d'être suspect quand il sera devenu clair pour tous que les gens atteints de strabisme ne voient pas deux mondes à la fois. Aurait-on préféré me voir assister par des adeptes du Hamas ? Me croit-on naïf au point d'ignorer cette sentence, germée des épures du bon sens le plus ordinaire : l'homme censé être le plus puissant du monde ne doit pas nécessairement être le plus sot. Ce serait d'ailleurs ingratitude crasse que de rejeter comme kleenex ceux-là mêmes qui ont contribué à mon succès aux primaires et à la présidentielle. Ils sont mes amis et cette amitié va bien au-delà des petits calculs dont se repaissent les démocraties tout comme les dictatures. Il ne s'agit pas d'une simple amitié politique, fondée sur connivence et communauté d'intérêts. Car, même si je ne l'ai jamais proclamé, je suis sioniste. Oui, sioniste ! Mais si je

ne précise pas les choses, on va bientôt me trouver une arrière-grand-mère juive. Sioniste non pas militant, mais de conviction philosophique. N'était-il pas normal que ce peuple persécuté pendant deux mille ans retrouve en ces lieux du monde marqués du sceau de ses antiques errements, une terre où soit assurée sa sécurité, aménagée sa prospérité et établies les conditions de son bonheur terrestre ? Mais il y a sioniste et sioniste. Je ne suis pas de ceux qui justifient l'installation d'Israël au Moyen-Orient par l'argument théologique de la terre promise. La théocratie n'est pas mon fort. Et autant je ne vois pas en la Palestine l'endroit le plus aberrant où reconstruire – et maintenant, consolider – le foyer juif, autant je trouve inadmissible les rencognements du peuple palestinien parqué comme fourmilière tournant folle dans les sinistres ressacs de réserves éparpillées. Réserve ! L'expression doit être reçue dans son acception la plus objective. Les Palestiniens sont, scandaleusement, les Peaux-Rouges du Moyen-Orient.

Les circonstances dans lesquelles l'Occident, a contribué à créer l'Etat d'Israël pour se décharger de sa culpabilité bimillénaire ne sont pas angéliques. Mais l'angélisme est-il la caractéristique majeure de l'Histoire des hommes ? Il faut le reconnaître, l'ONU, malgré sa lâcheté et ses magouilles, a eu la pudeur de stipuler la création de deux états. Soixante ans

après, malgré un nombre incalculable de résolutions de l'ONU, l'Etat palestinien est une peau de chagrin risquant fort de tourner peau de deuil, si rien n'est fait. Je ne tarderai pas à réclamer du Hamas une reconnaissance d'Israël. Peut-être pas une reconnaissance en mots frappés de parjure, mais en actes incontestables.

Certains s'obstinent à voir en moi le métis. En réalité, leur intention, avouée ou cachée, est de me dépouiller de ma négritude. J'ai découvert que j'avais besoin d'une race. Pour mieux dépasser la race. Dépasser n'est-ce point passer par ? Je suis, m'accepte et me revendique comme nègre, même si de cette condition je ne ferai jamais une bannière. Et comment peut-on imaginer que moi, alliant en ma personne l'ascendance blanche et la filiation nègre, j'oublie l'Afrique ? Que je passe par profits et pertes la souffrance de tant d'esclaves martyrisés, humiliés, ravalés au rang de bête ? Comment peut-on me croire homme à choisir la gloire usurpatrice et arrogante des conquistadors contre le dénuement et la misère des déshérités ? Comment, enfin, manquer à ce point de vision que de tenir pour impossible l'indispensable réconciliation des uns et des autres ? À quoi, je ne cesserai de m'appliquer. Je m'en doute, le prodige qui a fait supporter ma candidature avec tant d'enthousiasme par bien des descendants d'esclavagistes, pourrait un jour, si je devais échouer, se transformer en son contraire : le

retour d'un violent ressentiment contre les Noirs, redevenus Niggers, racaille et compagnie. Et cela, même si, s'agissant de ma candidature à la présidence, j'ai refusé de jouer le jeu malsain et, en l'occurrence, dangereux et masochiste, de la race. J'ai scrupuleusement tenu à m'en garder. Ce fut autant conviction philosophique que calcul politique, un calcul que je me plais, sans narcissisme aucun, à qualifier de bon aloi.

Chacun connaît mon admiration pour nos pères fondateurs, mais oublierai-je qu'eux-mêmes avaient des esclaves et qu'ils n'ont pas été champions de la défense des premiers habitants de cette terre ? Leur pensée traduite dans l'acte si extraordinaire d'indépendance a néanmoins éclairé le monde, entraînant dans son sillage la grande Révolution Française. Mais que serait leur philosophie sans D'Alembert, Rousseau, Diderot ? Sans Voltaire, lui-même grand défenseur de la liberté et cependant compromis dans les bénéfiques honteux du commerce triangulaire ? Il n'est pas simple le monde, et nos esprits sont encombrés de beaucoup d'obscurités. Nous devons travailler à nous en débarrasser, tout en plaçant en chacun de nous le théâtre où se joue l'éternel combat du jour contre la nuit. Cela dit, quel plaisir aurions-nous à vivre sans cette alternance ?

#### Carnet IV (coloniser !)

Mon projet, je le perçois clair dans ma tête, mais je le trouve encore confus en sa projection dans le réel. On s'étonnera et on me taxera d'illogisme et d'incohérence, si je me proclame, à ce jour, partisan acharné de l'occupation, pourtant illicite, illégale et illégitime, de la Cisjordanie par les colons israéliens. Et pourtant cela est vrai. Je ne souhaite pas qu'ils s'installent à la va-vite, comme s'ils campaient. Ce ne sont tout de même pas des réfugiés palestiniens, que diantre ! Qu'ils construisent de belles et solides villas. Qu'ils bâtissent des fermes vouées à l'essor promis par un exceptionnel génie de la mise en valeur des terres les plus arides et les plus désertiques. Bref, que la vallée du Jourdain devienne une oasis.

Ils ne sont pas les seuls à devoir connaître la richesse et la prospérité. Notre pays aussi, notre pays surtout a droit au bonheur spirituel et à l'espoir pour tous, sans exception, d'une vie matérielle digne. La crise extraordinaire, sans précédent où se trouve plongé le monde, je devrais dire dans laquelle nous l'avons plongé, avec, il faut l'avouer, l'aide de l'Europe et des pays dits émergents, ne peut être résolue si nous Etasuniens ne parvenons pas à restaurer notre prospérité, assortie d'une juste répartition pour tous. Et à cet effet, il importe au premier chef de combler notre

dette abyssale, redresser la situation de nos finances, de nos emplois, de notre recherche. De notre moral, en définitive.

Nous nous en sortirons ! Oui, car nous le pouvons. Avec les prochaines mesures de mon gouvernement, celle favorisant la lutte contre la corruption, l'établissement de règles justes et drastiques pour tous les responsables, l'attribution d'aides assorties de contraintes pour les entreprises par trop enclines à un libéralisme sauvage, le blocage de la machine cruellement sourde des expropriations pour cause de prêts hypothécaires, l'interdiction des expulsions pour dettes, l'indemnisation des victimes déjà à la rue, la mise en place d'un vrai régime de sécurité sociale, bénéfique aux plus pauvres. Chacune de ces mesures doit s'inscrire dans une chronologie inspirée par une réflexion politique attentive à la physique sociale. Je ne suis pas devin, mais avant la fin de ce mandat qui s'annonce pourtant semé d'embûches, chacun commencera dans ce pays à apercevoir au loin, très au loin, la petite lueur blafarde propre à suggérer l'esquisse du début, fût-il encore lointain, de la fin du tunnel.

\*

Et le conflit israélo-palestinien dans tout cela, me direz-vous ?

D'abord et d'un, aucune solution militaire n'est possible. Aucune, de quelque arrogance qu'on se prévale. Voilà pourquoi, je me propose de lancer au moment le plus opportun un vaste

programme de reconstruction de Gaza, associant le Hamas et le Fatah ; ça ne sera pas facile, mais ce sera à prendre ou à laisser. Le patriotisme, l'instinct national de conservation et surtout le bon sens l'emporteront, j'en ai la certitude. Qui paiera ? Israël et les Nations-Unies. Les Etats-Unis, un peu pour commencer et beaucoup plus, quand nous serons sortis des entrailles de la crise. Au fait, sait-t-on combien de milliards de dollars le quarante-troisième président a engloutis dans la guerre d'Irak ? Pas toujours à fonds perdus, je m'en doute. En tout cas, pas perdus pour tous. À l'avenir, il va falloir se prémunir contre ce type de corruption, de collusion entre le pouvoir et le complexe militaro-industriel. Mes toute premières décisions porteront là-dessus. Profiter de l'état de grâce !

Je ne suis pas complètement naïf : nous devons nous appliquer à confier la maîtrise d'œuvre des travaux exclusivement à des entreprises israéliennes et les tâches de base et intermédiaires à des ouvriers et techniciens palestiniens. Ces derniers ont besoin de travailler pour nourrir leurs nombreuses familles, non ? Tout cela, sous le contrôle étroit d'un comité de l'ONU assisté de représentants de la Palestine. La fenêtre, je le sais, est particulièrement étroite et la réalisation de mon plan, très aléatoire. Il implique, à très court terme une acceptation par Israël de négocier avec le Hamas et par le Hamas lui-même d'user d'un certain pragmatisme. Sans

cela, tout mon scénario s'écroule et on se retrouve dans un cas de figure classique : la communauté internationale prend en main la reconstruction de Gaza et Israël en tant que belligérant ne peut y participer, sauf à verser des indemnités de guerre. Cela peut paraître conforme à la logique et la morale internationale, mais ce n'est pas politique. Les deux parties doivent être gagnantes. Par contre, si seulement parvient à s'esquisser un soupçon de reconnaissance réciproque, même non explicite, c'est jouable. À partir du moment où des intérêts économiques seront impliqués pour l'une et l'autre partie, la vie fera le reste. Ce ne sera pas encore un boulevard pour la paix, mais seulement un sentier.

Les actes terroristes (je devrais mieux maîtriser mon vocabulaire et parler désormais d'actes de résistance, sinon je vais m'aliéner pour toujours une partie de ceux que j'aimerais voir enfin à la table des négociations). Ils ne cesseront pas immédiatement, ces actes comme par enchantement. En tout cas, pas avant la satisfaction des justes revendications nationales palestiniennes. Un virage des plus significatifs devra donc s'imposer. Car considérer ce conflit à travers les lunettes de la lutte anti-terroriste, c'est manière de l'instrumentaliser au service d'une cause peu avouable, en somme, la pire approche qui soit. C'est aussi oublier, bien trop facilement, Ben Gourion et tous les autres fondateurs d'Israël

traités en leur temps de terroristes. Deux poids, deux mesures, je n'aime pas beaucoup cela. Au fait, les belligérants, dans quelque camp qu'ils se trouvent se fichent bien de ce que j'aime ou non. La vraie question est celle de la capacité politique de changer la donne. La chose ne s'invente ni ne se décrète. Elle se construit dans la solidarité et les heurts.

À lire hâtivement mes propos (j'espère bien les rendre publics quand mes responsabilités à la tête du pays ne risqueront pas d'en pâtir), d'aucuns pourraient me trouver naïf. Je me flatte d'avoir une certaine psychologie, non pas tant des protagonistes, que de la situation historique où ils sont plongés. Ainsi, je ne suis pas de ceux qui taxent les Juifs de cupidité, stéréotype assorti d'un relent trop détestable d'antisémitisme, mais si les conditions sont réunies pour que ce projet puisse être envisagé, qui peut croire les hommes d'affaires israéliens assez rigides, idéologues, stupides et masochistes pour refuser une telle manne ? Parce que, là encore, ce sera à prendre ou à laisser. Et si, d'aventure, les chefs militaires avaient détruit Gaza avec le secret espoir de négocier avec nous le monopole de sa reconstruction ? Je n'étais pas aux affaires et, en vérité, je n'en sais trop rien, mais en ce domaine rien n'est impossible. Je crois même la chose plutôt vraisemblable. C'est de bonne guerre, ai-je envie de dire, encore que cette formule à connotation martiale recèle en général un cynisme sordide et

BERN 30 97.

*une cruelle insensibilité au sort des mille quatre cents victimes de Gaza.*

### Carnet V (décoloniser !)

Au sortir de la crise financière secouant la planète, Israël aura été, je le pressens confusément, un des pays les moins atteints, sinon les plus préservés. Notamment en raison des opportunités offertes par ma politique de reconstruction de la Palestine, si l'ONU la soutient comme je le souhaite et l'espère. Viendra le moment où sera dévoilé mon plan, de longue date médité : nous nous appliquerons à faire voter par l'ONU et la Knesset le principe du dédommagement des colons israéliens qui se seront retirés de territoires dévolus aux Palestiniens ; ça ne sera pas facile, mais c'est la condition sine qua non d'un « Etat palestinien viable », pour reprendre la terminologie en vigueur chez les journalistes et autres gens de plume à la sincérité pour le moins à géométrie variable, et la volonté de changement souvent rhétorique. Bref, mettre en oeuvre une stratégie de la monnaie d'échange. Si le gel des colonies apparaît aux faucons comme inacceptable, qu'en sera-t-il d'un abandon total de celles-ci ? N'empêche, sauf à souscrire à un génocide, il faudra bien en arriver au retrait complet. A une ou deux exceptions près. Et encore à titre provisoire.

Le gouvernement israélien, j'en suis convaincu, jouera la montre jusqu'au moment où

j'aurai entièrement assis mon autorité sur les récalcitrants du parti démocrates. Eux aussi, jouent le même jeu-malin. Il arrivera un moment, surtout si le Hamas y met du sien de la bonne façon, où la communauté internationale soutiendra et relaiera mon action. Encore faut-il qu'elle souscrive à ma stratégie. Il arrivera un moment où la communauté des nations découvrira enfin, ONU ou pas ONU, la poudrière du Moyen-Orient et son risque de faire sauter la planète tout entière. Dès lors, quel colon refusera, surtout pour enfin trouver la sérénité, de recevoir une indemnisation de deux ou trois fois la valeur de son bien, assortie d'une reconversion ou encore une réinstallation dans des zones sûres au sein même d'un pays aux frontières plus ou moins semblables à celles d'avant 1967? Dans le Néguev, par exemple! Oui, pourquoi pas? C'est près de soixante pour cent du territoire d'Israël. On peut compter sur les agronomes de ce pays pour en faire une oasis. Je ne doute pas de l'adhésion immédiate de mes conseillers à mon plan, le seul possible, jusqu'à nouvel ordre. Et je ne crois pas les Juifs israéliens moins politiques et avisés que les Juifs américains. Là encore, ça sera à prendre ou à laisser. Dieu me garde d'être taxé de cet antisémitisme primaire présentant le Juif nez en bec d'aigle et mains tordues autour de son sac d'or, mais, en vérité, qui serait assez borné et rigide pour mépriser marché aussi avantageux? Je pourrais même dire juteux, si je

n'avais le constant souci d'une certaine sobriété dans mon expression. Je ne cherche pas en ces carnets intimes à brider ma spontanéité. La preuve : je l'affirme ici, viendra à son heure le moment de taper du poing. Je dis bien « sur la table de négociation » et pas sur la figure de quiconque. Je veux rester un homme de paix. Je ne cherche à humilier personne.

Et puis, il va falloir mettre en place un comité de suivi de la répartition des propriétés des colons entre les nouveaux exploitants. Gagner ce défi sans provoquer la révolte des occupants juifs des terres palestiniennes et sans ingérence dans les affaires intérieures du nouvel Etat arabe en gestation ne sera pas chose aisée. L'ONU risque de se saisir de cette entreprise sur des bases bureaucratiques. Je ne suis pas sûr, malgré le poids international de notre pays, de ne pas être pris de vitesse. Il y a tant de dossiers urgents à traiter. Si ce plan réussit, aura-t-il été si aberrant pour moi de travailler main dans la main avec tous mes amis et conseillers ? Aurais-je dû les fuir comme pestiférés ? N'était-il pas préférable, en la circonstance, d'avoir affaire à des Juifs progressistes plutôt que membres de la secte des Frères Musulmans ou d'autres du même acabit. De plus, tous les Juifs américains n'épousent pas la cause simpliste et totalitaire de l'AIPAC. L'alliance paradoxale de ce lobby avec les chrétiens sionistes d'extrême-droite serait assurément un obstacle rédhibitoire au

BERN 30 99L

règlement pacifique du conflit, si leurs conceptions devaient continuer à influencer notre politique au Moyen-Orient. Je salue l'émergence et la montée en puissance du nouveau lobby pro-Israélien J Street. Je dis bien « pro-Israélien » et non pas « pro-juif ». Il devrait consacrer le déclin du soutien sans réserve de notre pays aux pires turpitudes de son allié. Cela, je ne peux le proclamer tout de go sans provoquer une levée de boucliers, voire des réactions bien pires encore.

Il me faut progressivement et en usant de pédagogie rendre clair pour tous que les Etats-Unis, s'ils continuaient à approuver une arrogante et dangereuse politique d'apartheid et de génocide seraient à terme en train de préserver contre toute logique démocratique une idéologie et des actions situées à l'opposé de celles qui m'ont porté au pouvoir. Nul doute qu'en s'entêtant dans la funeste voie empruntée par le quarante-troisième président et ses prédécesseurs, notre pays risquerait d'être lui aussi entraîné dans la catastrophe, tout comme son inconditionnel allié. Oui, car il deviendrait désormais impossible de conjurer les sentiments de haine, de rage, de révolte qui dans le monde entier et notamment les pays dits du Sud, se cristallisent contre nous-autres, emblèmes d'un Occident prédateur, pratiquant tour à tour l'arrogance impénitente et l'hypocrisie jésuitique. Pas question de céder un pouce aux frénétiques

éradicateurs virtuels d'Israël. Mais le périmètre antérieur à la guerre des Six-Jours constitue, à une ou deux exceptions provisoires près, le territoire légal offert à l'incontestable légitimité de son existence en tant qu'Etat. Le Golan, dans une perspective durablement pacifique doit faire l'objet de négociations d'un genre particulier. Encore faudra-t-il en définir scrupuleusement les enjeux.

Des dizaines de milliards sont dépensés par l'Occident. Uniquement pour contenir la révolte des déshérités. En pure perte ! Ne vaudrait-il pas mieux mobiliser partie de ces sommes astronomiques pour payer la dette contractée depuis soixante ans à l'endroit de ce peuple martyr ? Aussi surprenant et paradoxal que cela paraisse, voilà pourquoi je suis un partisan de l'occupation de la Cisjordanie et sa mise en valeur par les colons qui s'y installent. Ils travaillent en fait pour les Palestiniens, même si une telle déclaration peut paraître scandaleuse. Encore qu'il faille garder une certaine mesure. L'eau ne doit pas dépasser la farine et la noyer sous un déluge fatal, je veux dire : éviter l'irréversibilité des choses. Je ne vais pas trompéter au préalable mes intentions à la face du monde. Les effets d'annonce ont leur place dans les campagnes électorales et pas dans la mise en œuvre de la politique qui devrait en découler. À condition, bien sûr, de n'être pas un démagogue. Désormais, je ne serai plus jugé sur mes paroles

mais sur mes actes. On ne manquera certainement pas de me taxer de dissimulation, mais est-ce perversité que de connaître les ressorts de l'âme humaine? Est-ce condamnable duplicité que de recourir à ce savoir pour résoudre un conflit pouvant anéantir l'humanité?

### Carnet VI (taxer, indemniser)

C'est midi. J'ai promis aux filles de déjeuner avec elles. C'est agréable de se replonger dans le cocon familial. J'y puise ma faculté à rester zen. Demain, le grand jour. C'est inouï ! On envisage des centaines et des centaines de milliers de sympathisants et de badauds massés autour du Capitole ! Mon discours sera dense et sobre, je me le promets. Il va falloir se ceindre les reins comme un vaillant homme. Les choses iront si vite !

Elections législatives en Israël. La droite l'emportera probablement. Arithmétiquement, la chose me paraît jouée. Politiquement aussi, si le Likoud choisit de faire alliance avec Libermann. Mais aura-t-il vraiment le choix ? Tout dépendra du score de Kadima. Et des travaillistes, bien sûr ! Le comportement d'Ehud Barak, commandant en chef de l'opération de Gaza aura rendu illisible la ligne de son parti. Est-ce inquiétant ? Oui et non. Oui, car la politique d'apartheid de la droite-Libermann va manifestement à l'encontre de mes vues pour la sécurité de la région. Non, parce que, paradoxalement, en certaines circonstances, les régimes de droite ont plus de crédit pour faire avancer la cause de la paix. Les négociations entre les divers partis capables de former une alliance stable vont prendre un certain temps.

Mon plan de relance économique pour juguler la crise. Avec mes conseillers, on y a beaucoup travaillé ces derniers jours. Nous avons peaufiné notre copie. Cela fait une masse considérable d'argent à injecter. Mais si nous rations cette marche, je craindrais le pire. Moi-même, à dire le vrai, tous ces milliards me donnent le tournis, mais je veux rester convaincu qu'elle sera votée, ma proposition. Et avec une belle majorité. L'assainissement des pratiques en matière d'octroi des marchés publics, comme dans le domaine de la lutte contre les paradis fiscaux devrait pouvoir déborder du camp démocrate. Mais les républicains ne nous feront pas de cadeau. Et puis, même dans mon camp, l'homogénéité est pure apparence. Elle va bientôt exploser, quand les motivations électoralistes redeviendront de saison. Je pressens bien des défections parmi les rangs de la droite de la gauche de ce pays. Même et surtout si la récession économique se met, si j'ose ainsi m'exprimer, à reculer.

Toutes mes propositions vise à aider les déshérités ne peuvent qu'être taxées de communisme ouvert ou rampant. Sans le moindre examen. L'Etat entend assumer ses responsabilités, afin de promouvoir le droit au bonheur, inscrit dans la constitution. La réforme du système de prise en charge des soins de santé me vaudra à tous les coups le qualificatif de soviétique. En la circonstance, la crise

économique ne m'aide pas. Par contre, les mesures propres à ramener la croissance sont moins suspectes de socialisme, tant est grand le désir de retrouver les voies de la prospérité. Le moment venu, je proposerai le prélèvement d'une taxe de dix pour cent sur tous les bénéfices en bourse. Wall Street poussera les hauts cris et je passerai à la deuxième partie de mon plan : une indemnisation de vingt-cinq pour cents afin de compenser les pertes en bourse. Ce déséquilibre entre taxe et indemnisation devra avoir comme corollaire un plafond supérieur pour les pertes comme pour les gains. Attractif, non ? En fin de compte, cette mesure à double détente me fera presque acclamer, par les parlementaires. Finie l'imputation de communisme ! Dans un deuxième temps, plafonner les gains des actionnaires. Tout ce qui est au-dessus du plafond est saisi par l'Etat et redistribué à qui de droit et de besoin. Là, sans aucun doute, je redeviendrai un infâme adepte du Gosplan, couteau entre les dents. Mais une telle mesure ne peut être prise qu'au niveau mondial, sous peine de fuite des capitaux et effondrement de Wall Street. Auparavant il faut achever l'élimination des paradis fiscaux. Sur ce point, on est en bonne voie. Ensuite, l'OMC devra s'emparer de ma stratégie et la mettre en oeuvre. Cette organisation internationale pourra être assurée de notre soutien. Dans le même mouvement, le libéralisme sera ainsi en mesure de financer les

politiques sociales, tout en ménageant un esprit capitaliste ramené à des proportions plus raisonnables. Reste à mettre en place l'institution juridico-financière qui devra gérer dans notre pays ces mouvements financiers. Personne à ce jour n'a mis en pratique cette inflexion du libéralisme vers plus d'humanité. Par là même, l'économie sera moins livrée à la folie du virtuel. Voilà ce que moi, j'appelle encadrer le libéralisme. Le moraliser ? Une impossibilité et une utopie. Il est amoral, par nature. Mes conseillers et moi aurons à nous torturer encore un peu plus les méninges pour mettre cela au point. Mais l'exercice en vaut la peine. Cela dit, il faudrait aller plus loin : remplacer le capitalisme débridé par une véritable capitalisation populaire au service du développement et non pas de la spéculation. Les positions dominantes seront légalement interdites. En quoi est-ce contraire à l'esprit américain ? N'avons-nous pas été les premiers à imaginer et mettre en œuvre les lois antitrust ?

À propos de torture. Celle des corps et des âmes. Le recours à cette ignominie, couverte - encouragée ? - par le quarante-troisième président appartiendra-t-il vraiment à un passé révolu ? Le sénateur Mac Cain, lui, ne pourra qu'applaudir au projet de moralisation et d'humanisation de nos pratiques policières et à notre respect du droit des gens. N'a-t-il pas lui-même été victime de tortures au Vietnam ? Plus

que quiconque, il est à même d'en mesurer l'infamie. À travers sa posture emblématique, le pays tout entier devrait assumer cette nouvelle orientation. Je referme, pour le moment, la parenthèse.

Pourquoi pendant ma campagne ai-je proclamé sans ambages Jérusalem capitale légitime de l'Etat d'Israël ? Parce que je crois à la force du symbole. Non pas qu'à mes yeux les Palestiniens ne sont pas légitimés à revendiquer Jérusalem comme capitale, mais si après une décolonisation de la Cisjordanie, l'on attribue Jérusalem conjointement à Israël et à la Palestine ce sera prétexte en or massif pour les jusqu'au-boutistes d'Israël, ces impitoyables faucons. Ils pourront accuser la paix de s'être faite au détriment du Peuple élu. Une fois assuré le silence des armes, un point de discorde doit subsister pour que la guerre ô combien moins meurtrière des symboles se poursuive encore quelques temps. Le moment venu, on pourra moins difficilement régler ce dernier contentieux.

Tout cela pour dire que la paix doit s'imposer par paliers. Les divers observateurs ne prennent pas assez en compte un fait : en réalité la plus grande crainte du gouvernement israélien est de signer une paix définitive avec ses voisins musulmans. Israël court en effet le risque d'imploser sous les conflits interethniques entre sépharades, ashkénazes, Juifs russes etc. La signature de la paix extérieure serait le signal

déclencheur d'une catastrophe intérieure, une épouvantable guerre civile. Qui n'a pas compris cela, ne peut totalement comprendre la cruauté des bombardements de Gaza, si destructeurs. Que de victimes au sein de la population ! Quel adjuvant au renforcement de la haine des Palestiniens ! Israël est pris entre deux feux : désir de paix et besoin de guerre. Double contrainte dans laquelle s'enferme cette nation, risquant, par la même de retrouver ce destin d'exil provoqué par la destruction du temple de Jérusalem. L'histoire juive pourrait être un éternel recommencement, je le crains fort. Et aujourd'hui, qui accorderait à ses ressortissants en exil l'hospitalité obtenue autrefois par leurs ancêtres en bien des endroits de notre vaste monde ? Quand l'Histoire se répète, elle ne le fait pas toujours sous des formes semblables et prévisibles. De tout cela je m'appliquerai à convaincre les détenteurs d'une des armées les plus puissantes du monde. L'armée romaine et ses invincibles légions ne se sont-elles pas elles-mêmes abolies aux sables de l'oubli ?

Au fait, un point sur la notion de peuple élu : libre à chaque peuple de se croire élu. Un peuple élu (ou qui se croit tel) n'est pas rencogné sur lui-même. Il se doit d'être ouvert à tous les autres, de les éclairer. D'une lumière non pas agressive et imposée, mais douce. Cette élection, si elle est avérée, est le fruit de ses propres œuvres accomplies sous le regard de Dieu et non d'une

simple auto-désignation. Elle est la consécration du service des autres nations. Elle n'est pas acquise pour toujours. Elle est sujette à destitution si la mission n'est pas remplie. Elle est objet de fierté et non pas d'orgueil. À cet égard, les Etats-Unis doivent retrouver leadership, ce qui ne signifie pas hégémonie. Montrer la voie n'est pas contraindre à s'y engager.

*Carnet VII (words or swords?)*

*La parole ou le fer ? D'étranges visions pendant mon sommeil de la nuit dernière. Mon idée d'un désarmement généralisé au profit des œuvres de paix s'était imposée non sans mal dans les esprits, puis avait trouvé une concrétisation dont l'étendue m'avait surpris. Tout cela grâce à un discours particulièrement convaincant prononcé aux Nations unies et retransmis vers les coins les plus reculés de la planète. Désormais, aucune guerre ne paraissait plus possible. J'avais fini par dissuader le lobby de l'armement de continuer à alimenter ses fantasmes d'auto-défense citoyenne et, après de rudes négociations, j'avais pu convertir les fabricants d'engins de mort à un usage pacifique de leurs activités métallurgiques. À ce moment-là, notre Terre a subi une invasion d'extra-terrestres. On aurait dit qu'ils n'attendaient que cela pour entrer en relation avec nous, et de quelle manière ! Leur incursion s'est produite selon les mêmes méthodes utilisées par les Européens pour conquérir les Amériques. Au lieu d'arcs et de flèches, nous n'avions plus que de vieux fusils de chasse. J'ai vécu dans la plus extrême angoisse le moment où le Secrétaire Général de l'ONU s'appretait à signer la capitulation des armées de réserve placées sous commandement unique des USA. Ces armées étaient bien les seules à pouvoir être levées,*

malgré leur connaissance, quoique limitée, du maniement des rares armes traditionnelles (flèches, épées, poignards), du moins celles qui avaient échappé à une refonte des précieux métaux de leur chars et autres canons. En fin de compte, nous, Terriens, avons été préservés de la reddition grâce aux manigances de la Corée du Nord et de l'Iran, qui, quelques décennies plus tôt, étaient parvenus à dissimuler une partie de leur arsenal aux inspecteurs de l'ONU. C'est en raison de l'efficacité de leurs missiles nucléaires que l'arrière-garde des assaillants a été mise en pièces, laissant l'avant-garde sans le moindre support logistique. L'agression échoua dans une retentissante défaite. Notre pays, qui se flattait dans un passé assez récent d'être la première puissance militaire, a payé cher la sauvegarde de la planète, en se retrouvant sous la coupe directe de ces mêmes Etats naguère mis au ban des nations par la communauté mondiale, au motif de leur voyoucratie.

À un moment donné, un africain habillé d'une peau de léopard a exécuté une danse guerrière, avec à la main une flèche dont il a enlevé l'embout métallique. Il a pointé son index avec des gestes d'instance vers la partie dénudée de l'arme. Après un temps d'arrêt, il s'est approché de moi et m'a remis cet objet comme s'il s'agissait d'un emblème ou d'un fétiche. J'ai cru comprendre que cet armement des plus archaïques pouvait être aussi efficace que les

bombes nucléaires contre des attaquants protégés par des champs magnétiques. Plus efficace même dans certains cas, parce qu'il permettait des tirs du genre chirurgical et parfaitement bien ciblés, sur la personne des assaillants.

Je me suis réveillé, en sueur. Toute la journée suivant ce pénible cauchemar, j'ai pensé et repensé aux messages qu'à travers ce scénario mon inconscient avait voulu me transmettre. Je ne suis toujours pas sûr de les avoir décodés à la mesure des responsabilités inhérentes à ma fonction. J'avais voulu prendre le risque de la paix terrestre, en faisant détruire les armes atomiques et j'ai récolté une guerre extraterrestre. Un paradoxe que voulait m'enseigner mon cauchemar ? Oui, mais à quelles fins ? Mon point de vue sur l'Iran n'a certes plus été le même, mais le président de notre pays peut-il se permettre de lier ses stratégies à l'impact d'un rêve ? Je touche ici un problème central dans ma vie : celui des mondes parallèles.

Je ne puis souhaiter la bombe iranienne. Mais si la communauté internationale était mise devant le fait accompli, j'inaugurerai une politique étrangère telle que cette situation puisse contribuer à rééquilibrer les forces au Moyen-Orient. L'Iran deviendrait alors le meilleur défenseur de la non-prolifération des armes atomiques. Je suis insatiable de lectures concernant la Perse antique. Sans une bonne connaissance de l'histoire de ce pays à la

personnalité très marquée en dépit certaines ruptures historiques, il ne me semble pas possible de comprendre l'Iran d'aujourd'hui. En dessous de l'épaisse couche islamique, un vieux fonds demeure qui structure l'inconscient du peuple iranien. Le quarante-troisième président, en raison de ses conceptions a priori, de son manichéisme et de la lucrative partialité de son entourage immédiat, ne pouvait apprécier à sa juste mesure l'émergence de ce pays paradoxal, tout à la fois théocratique et démocratique. Subtile est le lien entre ces deux registres : certes, les « fous de Dieu » exercent un pouvoir considérable, mais ils ne l'exercent que par délégation du peuple convié régulièrement aux urnes. Et contrairement à des croyances bien ancrées en Occident, les mentalités des femmes, de la jeunesse bougent. Imperceptiblement, la résistance aux vieux schémas éculés du passé s'affirme et pourrait bien accoucher d'un imprévisible changement du paysage social et politique iranien. Sans la moindre complaisance envers l'Iran, il est possible de le réinscrire dans le concert des nations. Comment, me rétorquera-t-on ? Tout d'abord, en reconnaissant la réalité de son poids géopolitique dans la région. Ce ne sera pas facile d'y parvenir, car nos diplomates formés à la politique de la carotte et du gros bâton, ont besoin d'être rééduqués, civilisés à l'aune des nations plusieurs fois millénaires. Pour le reste, il nous faudra inventer les bonnes façons

de faire. Je ne sais plus quel philosophe a dit que la méthode, ce n'est pas le chemin accompli, mais le chemin en train d'être tracé dans la lourde opacité du réel. Conclusion sous forme interrogative : l'Iran pourvu de l'arme nucléaire est-il plus dangereux que le Pakistan ? Question à suivre. De très près !

Carnet VIII (casque ou masque ?)

Un peu avant la fin de la campagne électorale j'avais eu connaissance des propos révisionnistes de Monseigneur Richard Williamson au sujet de la Shoah. J'en ai été très choqué et l'ai fait savoir, mais il ne semble pas vouloir faire amende honorable. Cette absence de compassion pour les victimes du nazisme m'inquiète quant aux vertus de son apostolat, et en même temps, je veux me persuader qu'il est cinglé. Hier soir j'ai encore fait un cauchemar, dans lequel cet évêque m'expliquait sa position : « Je ne suis pas historien et je n'ai pas les moyens d'investigation d'un spécialiste de la question. Simplement du bon sens et de la logique. Voyons, si la shoah avait existé, les Juifs n'auraient pas fait subir aux Palestiniens ce qu'ils ont subi. Cela leur aurait fait horreur, car leur mémoire en aurait été cruellement attisée et leur conscience rudement écorchée. J'en conclus que la Shoah n'a pas eu lieu ou n'est pas ce qu'on en a dit. Leur légitime souci de sécurité dans un environnement hostile conduit leurs responsables politiques à de fatales extrémités. N'est-ce pas mon estime pour ce peuple, ma confiance en ses hautes vertus morales qui m'amènent à de telles déductions ? ».

Devant pareil déploiement d'hypocrisie, je lui ai répondu, plein d'une hargne qui ne m'est

pas familière : « Il est vrai, Monseigneur, que les Twin Towers sont encore en place; qu'elles n'ont pas été détruites par un acte terroriste; qu'à s'imaginer le contraire on se révèle rêveur impénitent ». Et lui, à son tour, sans le moins du monde se démonter de me rétorquer : « Prouvez moi, Monsieur Barack Hussein, que ces deux tours aient jamais existé à cet endroit ». C'en était trop ! Mon calme de l'état de veille doit être de pure surface, car ces mots ont fait se lever en moi une colère aussitôt exprimée par le truchement de mon poing s'abattant sur la joue gauche de ma propre femme. Ce matin, ma douce et tendre s'est retrouvée avec un œil au beurre noir et moi sous la menace d'une réputation infecte, celle de mari cogneur. Connaissant son habituelle discrétion, personne ne pourra s'étonner qu'elle reste plusieurs jours sans apparaître en public. Quand se déchaîne la tornade des médias, le coq est bien téméraire qui croit pouvoir n'y pas laisser plumes.

Un seul mandat ne sera sans doute pas suffisant pour la mise en œuvre de mes promesses de campagne. En particulier en ce concerne mes objectifs pour la paix au Proche-Orient. Même si les choses sont en train de bouger. Tout autant que les esprits. Imperceptiblement pour ceux qui n'en connaissent pas la dimension cachée. En politique, il y a toujours un dessus et un dessous des cartes.

Plusieurs projets d'attentat contre ma personne ont été déjoués par la police. Cela ne

m'inquiète pas outre mesure. Même mon service de sécurité ignore que je suis protégé contre les armes à feu et les engins métalliques par un procédé dénommé « Konrad ». Il s'agit d'un champ magnétique dit à « densité flottante » incorporé à une combinaison invisible. Seul un projectile en bois peut le traverser. Une flèche, par exemple. Personne, heureusement, à part notre ami Anatole, son inventeur, et nous deux, ne connaît l'existence de cette cuirasse et à plus forte raison, son défaut. Je ne vois pas nos contemporains se faire archers pour attaquer l'ennemi et le tuant après avoir pensé à enlever la pointe de métal qui meurtrit les corps. Sauf dans mes cauchemars. Manifestement, celui où fut tragiquement mis en scène l'invasion de notre planète par les Extraterrestres découle directement de mon utilisation du système Konrad. Cela est évident.

Ce procédé a été mis au point par un descendant d'Haitien, Anatole Charlemagne Labrousse. Ce fut un membre éminent de mon comité de soutien. Michèle et moi expérimentons les deux prototypes existant. Nous sommes des cobayes volontaires et enthousiastes de cette invention anti-agression. On n'en connaîtra pas à court terme les effets sur la santé. D'ici là, j'aurai fait mon temps à la Maison-Blanche. En cas de succès du test, ce dispositif sera ensuite commercialisé dans le plus grand secret auprès

d'un groupe trié sur le volet de chefs d'Etat. Ne pas galvauder le produit !

Cette protection présente un inconvénient : la chaleur dégagée risquant d'amoindrir mes facultés de concentration, ce qui n'est pas idéal pour un président, il m'arrive d'avoir à déconnecter le mécanisme. J'offre de la sorte une fenêtre de vulnérabilité à mes ennemis. Ce faisant, je suis conscient de jouer à la roulette russe. Un comble ! Mais le moyen de faire autrement ? Si ça se trouve, c'est juste à ce moment-là, qu'une bombe explosera ou que des balles jailliront de leur canon. Qui vivra verra !

Point du tout défaitiste, je me surprends parfois à me demander si, après cette mandature, je ne devrais pas passer la main. Suis-je vraiment le seul à pouvoir traduire dans les faits cette politique ? Si les tentatives de m'assassiner réussissent, la question ne se posera plus d'un second mandat. Il suffira pour cela qu'un tueur aux ambitions antédiluviennes, à l'idéologie passéiste et aux moyens archaïques me vise d'une flèche en bois, au bon endroit. Nul, en ce monde, n'est indispensable. Un autre (ou une autre) pourra faire bien mieux ou moins mal. Il reste encore tant à réaliser de ce magnifique et ambitieux programme élaboré avec tant d'énergie et enthousiasme par mes amis et moi.

Ma présidence sera une présidence de rupture, c'est-à-dire de transition. Paradoxal, peut-être. Je ne suis pas adepte des brusqueries,

sans être pour autant un simple réformiste. Je suis trop bien informé de la catastrophe écologique qui menace notre planète; j'ai trop pris la mesure de la misère africaine (je ne la confonds pas avec la pauvreté, laquelle en soi n'est pas un mal. Elle suppose une croissance zéro, dont nous n'avons pas encore le secret); bref, j'ai eu trop motif à désertier le nombrilisme étasunien pour ne pas vouloir un radical changement d'orientation des politiques mondiales et, par voie de conséquence, souhaiter une réorientation significative de la politique des grandes puissances. Je veux mettre en œuvre une nouvelle conception du leadership des USA, du moins pour le laps de temps où il leur sera donné de l'exercer.

La prétendue aide à l'Afrique! Pour m'y être rendu, je sais que ça ne marche pas. C'est même le véritable obstacle au développement. Elle favorise la corruption, crée et entretient les conflits interethniques, sape l'autorité de l'Etat de droit. Mon ascendance kényane ne me donne aucune prééminence en matière de résolution des problèmes africains, et du Tiers-Monde en général. Je ne vois pas comment parvenir à une accumulation significative des capitaux, condition nécessaire mais non suffisante au décollage. Comment drainer ces capitaux, sans tomber dans les dérives de l'ultralibéralisme? À cet égard, tous ces pays du Sud ne sont pas seulement des réservoirs d'une humanité raréfiée au Nord, ils sont aussi un laboratoire du futur.

Les nouveaux concepts liés à une économie écologique doivent y être testés. Mais, comment parler de croissance zéro dans ces pays sans vouloir les maintenir dans une funeste arriération ? Je n'ai pas la moindre esquisse de début de solution à ces interrogations que devrait susciter en tout dirigeant politique la question de l'avenir des pays dits pauvres. En réalité, appauvris. S'agissant du pillage de leurs richesses est-il plus acceptable qu'il soit l'œuvre des pays émergents et non pas celle des vieilles nations impérialistes. Comment mettre un terme à cette profitation, d'où qu'elle procède ?

Je me suis souvent interrogé sur une phrase latine qui a servi d'emblème à Descartes et à Nietzsche : « *Larvatus prodeo* », autrement dit : « J'avance masqué ». Comment un philosophe, qui est censé rechercher la vérité, la transparence derrière l'opacité du réel, peut-il redoubler cette opacité en se couvrant le visage ? Le philosophe de la raison et celui de l'élan vital (ils semblent se situer à l'opposé l'un de l'autre) se trouvent unis dans une même affirmation, de prime abord contradictoire avec leur philosophie respective. Ce paradoxe, je ne prétends pas l'avoir résolu, mais il a cessé de me consterner, précisément le jour où je me suis senti concerné par les enjeux considérables qu'il pose.

Au fait, simple association d'idées, je repense à toute cette répétitive polémique concernant le voile, notamment dans sa version rigoriste, le

hijab. Je le sais, j'en décevrai plus d'un si je déclare qu'il n'a pas lieu d'interdire aux femmes qui le souhaitent de porter le voile. En réalité, ce morceau de tissu constitue plus qu'un symbole un instrument d'oppression. Mais me porter tout de suite à cette extrémité relève de l'idiotie. C'est comme pour la colonisation israélienne de la Palestine. Je ne peux demander pour le moment l'évacuation de tous les territoires occupés, me contentant de réclamer avec fermeté l'arrêt des implantations. Mais il arrivera un moment où le Monde, par la voix des Etats-Unis ou par celle de l'ONU exigera le rachat des actuelles colonies puissent avec tout cet argent inutilement dépensé pour des guerres perdues d'avance, et leur restitution aux Palestiniens. Selon un protocole rigoureux. C'est le moins qu'on leur doive. Le moment n'est pourtant pas arrivé de passer à cette phase. Suis-je un hypocrite, un infâme dissimulateur, en décidant d'avancer masqué, sans pour autant rien renier de mes promesses électorales et de mes idéaux, connus de tous ?

### Carnet IX (gouverner, se gouverner)

Je suis resté deux semaines sans confier au papier mes pensées et autres impressions. La fin du huitième carnet m'a soulagé d'un poids insoupçonné. En fait, je n'ai pas vraiment voulu établir journal, au sens strict du terme, de ma vie de président. Je ne suis pas doué pour le journalisme intime, même si l'autobiographie reste pour moi une nécessité comme qui dirait vitale. Je voulais simplement consigner, au gré de mes humeurs et au fil de ma spontanéité, quelques moments-clés, ou du moins jugés tels sur le moment, de mon paysage affectif et mental. Ces notes constituent plus une soupape qu'une mise en perspective de ma future histoire de président des Etats-Unis d'Amérique. Quand je pense à la Guerre des Gaules de Jules César et à l'intention apologétique qui l'anime au service d'objectifs politiques, je me plais à espérer qu'aucune perspective martiale ne viendra caractériser cet ouvrage à venir. Je ne souhaite pas sacrifier sincérité et vérité au culte d'une image idéalisée offerte à la postérité. Dieu me garde de me comparer à cet homme dont il faut toutefois saluer le génie. De toute façon, avec la limitation du nombre des mandats, si Dieu me prête vie, j'aurai largement le temps de me plonger dans les éphémérides établis par les secrétaires pour écrire les Mémoires d'un président.

Le début de ces carnets date de la veille de l'investiture. Parti avec un bel élan, je les ai un peu négligés, en raison de mes pressantes obligations. Oui, la queue de la poêle était chaude, devais-je pour autant la lâcher. J'avais pensé utiliser des gants ignifugés, mais leurs capacités métaphoriques ont des limites. Après tout, je me dois au jour le jour à ma charge plus qu'à la consignation de mes commentaires. Encore une fois, heureusement que j'avais choisi un tout petit carnet d'écolier, exactement de la même dimension que celui où, jeune élève, je commentais certains événements de ma vie. En ce temps-là, le temps lui-même n'avait pas de fin. Le premier a été vite plein, je m'en étais douté. Pour les numéros suivants, j'ai voulu garder le même format.

S'engager dans la rédaction d'un journal intime est gratifiant et fructueux si l'on s'astreint à une discipline quotidienne. Or, malgré mon armée de collaborateurs, j'aime bien me trouver au centre des réflexions et des décisions que je dois assumer. Autrement dit, je ne suis pas une fanatique des « nègres ». Me voici pris entre deux feux ! Michèle, m'a aidé à débloquer cette situation en me conseillant d'espacer mes réflexions. Elle m'a suggéré une périodicité tout autre. L'idée d'un bloc note hebdomadaire est née de là. D'où ce message régulier à la nation. Le monde entier peut aussi le récupérer puisqu'il est installé sur la toile. Michèle a eu raison, j'ai

disposé de beaucoup plus de disponibilité pour mûrir mes idées. J'élabore ma semaine à venir en fonction de cette échéance hebdomadaire et je travaille cette dernière en fonction de ma semaine passée. La boucle est fermée. Mon énergie se trouve concentrée et la cohérence s'installe là où régnaient encore le pointillisme et une improvisation pas toujours efficace, dénuée de toute créativité de longue haleine. Je gouverne en me gouvernant. Et je me gouverne mieux en trouvant le bon rythme.

Je suis amené à suspendre sine die mon journal. Pour l'heure, je n'envisage pas de réflexions pour un dixième carnet. La gouvernance et l'écriture sont deux genres différents, j'en conviens aisément. À la place que j'occupe, je me dois d'établir des priorités. De façon drastique. Exit donc, provisoirement peut-être, mon dialogue secret de moi-même avec moi-même. Je veux m'adonner totalement à ma tâche.

Rien de surprenant ! Le bel enthousiasme qui m'a porté au pouvoir commence à s'effriter seulement une demi-année après ma prise de fonction. Mon élection marque la victoire, temporaire, peut-être, du pardon sur l'esprit de vengeance. En cela, je suis un homme de paix. Cette qualité ne s'applique pas seulement à ma modeste personne, mais au changement culturel que mon personnage aura peut-être contribué à créer dans ce pays. Humaniser la plus grande

puissance du monde, ce n'est pas rien, au regard des dangers créés par les bellicistes pour la planète. Les vieux démons de la suprématie blanche, jaillis des frustrations de la défaite et l'humiliation sudistes, n'ont pas été conjurés. Les loups, je m'en doute, m'attendent au sortir du bois. Beaucoup ont été obligés de faire le dos rond, mais n'ont toujours pas avalé l'élection d'un Nègre aux commandes de notre pays. Qu'ils continuent de rêver à un retour au passé : moi, je poursuis mon chemin. Je persiste et signe sous quelque forme que ce soit : O-B-Ama ou Obama. Aucune importance ! Cela dit, je compte sur toi, peuple de gauche. Change ton logiciel et préserve-le du piratage des idéologues fous, haineux, malfrats et profiteurs ! Ô Peuple, sors de ta léthargie ! Remue-toi ! Bouge ! Ouvre grands les yeux ! Reprends tes esprits et confonds tous ces réactionnaires pressés, au nom ... de la démocratie, d'en découdre avec notre démocratie ! Lève un bras déterminé ! Come back, America, my new America ! Come back ! Come... come... come...

BERN 30 112

BERN 30 112

Epilogue

– Quelque chose a bougé !

– Allons, tu te fais des idées.

– Pas du tout, maman ! Livia a raison, moi aussi j'ai vu ce mouvement.

– Allons, mes enfants ! Livia dit avoir vu quelque chose d'absolument illusoire et aussitôt Ludmila l'a vu aussi et vice-versa. Mes enfants, vous êtes bien les filles de votre père.

– Tu en doutais ?

– Tu es très drôle, Ludmila. Arrêtez de vous faire des idées !

– Regarde ! Et ça, ce sont des idées ça ?

– Il a enfin ouvert les yeux. Oui, manman. Ce n'est pas une lubie de Ludmila et moi. Ouvre grands les yeux toi aussi. Ecarquille-les.

– C'est vous qui devriez les ouvrir mieux. Quoique...

– Ah ! Tu vois, nous avons raison...

– C'est vrai, maintenant, il lève le bras. D'une façon déterminée.

– Come back, come back Daddy,

– Yes! Coma back, my Daddy, coma back !

– Les enfants, allez vite chercher le docteur Champ-Bellon. Il est dans le deuxième box à droite. Appelez aussi les infirmières, les femmes de ménages, les visiteurs, le ban et l'arrière-ban du personnel qui pendant tous ces longs mois nous ont accompagnés. Dites leur qu'Obé est sorti du coma. Faites-le savoir au monde entier. Alléluia : Alléluia ! Merci mon Dieu

Seigneur ! Tu as entendu nos prières. Après ça, mon homme ne sera plus ce mécréant qu'il était devenu...

\*

C'est longtemps, bien longtemps après la fin de cette aventure que la mémoire de toute cette équipée m'est revenue. J'avais même oublié les brèves sensations qui précédaient ma chute dans le coma. Aujourd'hui encore je me souviens de très rares et brèves sensations précédant ma chute dans les abysses de moi-même : un tremblement de l'air et une violente secousse. J'ai appris par la suite la chute du compteur électrique jetant toute la maison dans l'opaque de la nuit. Outre cette secousse, l'impression d'un sursaut déferlant de mes cheveux à mes orteils. Tout cela, à la suite de bangs successifs de trois bombardiers traçant dans le ciel bleu une longue écharpe de traînée laiteuse. Probablement un exercice militaire.

Quelque trente-six années après cet événement qui m'avait installé dans un coma au long cours, un beau jour, bien avant le chant de l'oiseau-pipiri, tandis que, couché au côté de Michèle, je flottais dans un demi-sommeil, j'ai entendu des voix dans un lointain assez proche, comme qui dirait l'autre bord de la place que surplombe notre maison. Elles animaient une conversation entre deux bonshommes. Ils avaient l'air de parler chasse, car les mots « fusil » et « balle » revenaient souvent. Mais avec telle fréquence qu'un esprit angoissé pouvait aisément imaginer insurrection armée. Et si déterminée et sûre de la victoire qu'elle ne s'astreindrait plus au silence des conspirations. À ce

moment-là, les paroles échangées avec mon véritable et  
désincarné interlocuteur ont commencé à affluer dans  
mon esprit. L'événement vécu plusieurs décennies dans  
l'attente des miens restés à une certaine distance  
plus dans l'attente, sans même me donner que  
notre séparation soit ainsi dans deux camps de  
l'autre côté de la vie, par moi comme témoin. Tout  
comme mon existence actuelle.

L'air tout sec, mais l'air [il est à l'air de vous  
prouver dans l'inspiration ou l'air de la course de  
cette expérience. Accepter, de grâce, que je me dispose  
de tout sans commentaire sur les aspects de  
vérité ou de cohérence.

L'air profondément fait par un certain trouble  
affaiblissant l'inspiration de l'écouter dans une possible  
existence. Il partait dans une certaine mesure, ce  
trouble. A ce jour je ne peux toujours pas définir avec  
suffisance exacte le contexte de ma toute première  
expérience spirituelle. Sans d'un certain temps, je la  
qualifie de métaphysique, pour avoir la part la plus  
travaux anthropologiques d'après du Quercy, ma  
grande amie. Mais nous étions jure de servir ensemble,  
je veux dire dans une certaine mesure par la  
moment du temps. Mais elle n'a été en mesure de se  
exprimer ni de tenir sa promesse. Et oui, quand elle  
échappa finalement à l'emprise de la violence. La  
non moins évidente qu'elle est la même que celle  
à ce point l'expérience physique des ans. Et en fait l'âge  
monte sur sa tête, mais en son esprit et son corps ne

moment-là, les paroles échangées avec mon vénérable et désincarné interlocuteur ont commencé à affluer dans mon esprit. J'avais vécu plusieurs décennies dans l'affection des miens restitués à une présence infiniment plus dense qu'auparavant, sans même me douter que notre séparation neuf mois durant était emplie de fantasqueries vécues par moi comme réelles. Tout comme mon existence actuelle.

Par mon récit, amis lecteurs, j'ai eu à cœur de vous plonger dans l'atmosphère où j'ai baigné au cours de cette expérience. Acceptez, de grâce, que je me dispense de tout autre commentaire sur ses aspects de vraisemblance ou de cohérence.

\*

J'ai précédemment fait état d'un certain trouble affectant l'irruption de Géroménias dans ma paisible existence. Il perdure dans une certaine mesure, ce trouble. À ce jour je ne peux toujours pas définir avec suffisante netteté le contexte de ma toute première expérience spectrale. Faute d'un meilleur terme, je la qualifie de métapsychique, pour avoir lu par la suite les travaux anthropologiques d'Iliana du Quesnoy, ma grande amie. Nous nous étions juré de vieillir ensemble, je veux dire dans une tendresse inentamée par la morsure du temps. Mais elle n'a été en mesure ni de respecter ni de trahir sa promesse. Eh oui, puisqu'elle échappe insolemment à l'emprise de la vieillesse. La non moins octogénaire qu'elle est se montre très habile à conjurer l'emprise physique des ans. En un mot, l'âge monte sur sa tête, mais ni son esprit ni son corps ne

descendent la pente. Un étranger lui donnerait une cinquantaine d'années. Guère plus ! Peut-être aussi est-ce mon regard d'éternel amant (l'avouerai-je enfin ?) qui lui assure une connivente bienveillance. Une chose est sûre, j'en suis payé de retour.

Bon ! Puisque tout semble être rentré dans un ordre qui nous convient, je me résous à le révéler : la tendresse d'Iliana à mon endroit s'était un long temps évaporée. Nous étions tous les deux dans la soixantaine commençante. Des jouvenceaux, quoi ! Cet accident qui frôla la catastrophe tient à une raison ancienne, douloureuse à évoquer. Je consens à en livrer ici une infime partie : Iliana, avait été ma fiancée, puis ma compagne. Elle n'est pas devenue mon épouse. Ebranlé d'un imprévisible soubresaut, mon cœur avec probablement la connivence de mon fantasmagorique destin, devait élire Michèle partenaire de mes jours. De mes nuits aussi. Depuis ce faux bond, Iliana avait gardé une blessure mal cicatrisée. Elle s'est mariée avec un homme dont le charisme et les qualités m'ont toujours semblé propres à la guérir de mon lâchage (qu'en son for intérieur elle a dû qualifier de lâcheté). La force de leur amour ne nous avait pas empêchés de renouer des liens que nous avions crus anéantis. Mais à la longue elle finit par me reprocher tantôt dans un éloquent mutisme, tantôt, à l'aide de deux-trois aphorismes bien sentis, mon incapacité à vivre dans des univers parallèles et, en conséquence ma propension à ramener au cadre étroit de ma vie conjugale le divers de mes expériences affectives. Autant de frustrations pour elle

insupportables. Après moult accommodements, la rupture arriva comme arrivent les clashes. D'où sa longue éclipse. Plus aucun message. Sous aucune des formes variées permises par l'exaspérant modernisme de notre société. Bien trop longue, à mon gré, son absence me projeta dans un trou noir de plusieurs années. L'obscurité qui envahit bien des domaines de ma vie s'en trouva rétive même aux quotidiennes illuminations de Michèle.

Le décours plus avancé des ans nous fut plus faste. Nous avons miraculeusement repris commerce dans toutes les modes assumés par cette pratique. En dehors de la période du nouvel an qui traditionnellement nous réunit, on se voit assez rarement, en raison de la distance intercontinentale qui nous sépare. En son absence, ma pensée vole souvent vers elle, dans un voyage marqué de souvenirs qui sont autant d'étapes de notre commune existence. J'aime à me remémorer nos interminables discussions, nos ardents désaccords, nos divorces inopinés, antichambre de somptueuses et turbulentes retrouvailles. Et encore bien davantage me manque-t-elle chaque jour, depuis que, pour ma postérité, je me suis attelé à narrer cette originale séquence de ma vie. Normal, après tout, puisqu'elle s'est appliquée à y décoder ce qui se rapportait à la « transformation de mes états de conscience » (son vocabulaire). Elle, mais aussi Désiré, mon vieux copain psychiatre. À leur âge, ils n'ont de cesse de se chamailler quant à la signification de ma singulière aventure. Par crainte d'être incompris, je ne la leur ai

racontée que bien après le retour de ma mémoire des faits. Sûr que si je les invite ensemble à la maison, malgré le grand âge, leur ardeur polémique n'aura pas faibli d'une maille.

\*

Au fait, j'ai pu enfin comprendre rétrospectivement le sentiment d'abandon, de muette hostilité que je ressentais autour de moi pendant chacun de mes entretiens avec Géroménias Boisdefer. Si cette pénible atmosphère tranchait d'avec la cordialité et la tendresse de mon épouse et mes deux filles, cela tenait simplement au fait que le personnel de l'hôpital vaquait tout naturellement à ses occupations. Quand la poche de mon goutte à goutte menaçait de s'épuiser ou bien en raison d'une tâche infirmière, on entrait dans ma chambre habituellement dans un silence mutique ponctué d'un banal signe de tête et parfois, pour complaire aux miens, en me faisant un minuscule brin de causette de pure forme, procédé de pure mécanique. Bref, sans aucune conviction communicative. J'étais un légume !

Seul le médecin-chef, paraît-il, m'adressait de temps à autre la parole, autant pour supputer mes chances de réveil que par acquit de conscience. Il avait à cœur, le bon docteur Champ-Bellon de s'entretenir dès qu'il le pouvait avec Michèle, histoire de la consoler ou la fortifier. Pour cela tous deux sortaient de la chambre. Et si, pour de bon, dans un coma on pouvait tout entendre sans pouvoir réagir ? C'est d'ailleurs au nom de cette croyance que mon épouse et mes deux filles se

relayaient pour me faire lecture des journaux, manière de m'immerger dans l'actualité. Expression, surtout, d'une confiance absolue en mon retour. La presse internationale, à ce qui me fut raconté par la suite avait grande part au choix des articles. Détail qui éclaire à point nommé l'obscur et frénétique épopée de mes neurones.

J'ai revécu en un instant dont la durée s'apparente probablement à celle de l'éclair l'ensemble de mes rencontres avec le personnage dont, trente-six années durant, mon cerveau a escamoté les spectrales visitations. Cette vie parallèle aura, je le répète, duré près de neuf mois, à quelques jours près. Certains mots de mes conversations avec Géroménias sont exactement ceux que mes oreilles ont enregistrés, les autres s'en veulent la traduction la plus fidèle possible. Je suis sorti du coma le 09/09/09 à neuf heures du matin, comme l'indique ma feuille de santé. Stupéfiante avalanche de 9 qui, paraît-il, ne se produit qu'une fois par siècle. Comme par hasard, je venais d'avoir quarante-neuf ans. Décidément, les neuf mois – et non pas six ! – de ma gestation me poursuivent.

\*

Réchappé de cette longue amnésie, après quelques hésitations, je me suis enfin décidé à me confier à mes amis Iliana du Quesnoy et Désiré de Starmatry. Mon tout premier mouvement fut en réalité de les consulter sur l'opportunité d'en parler à ma femme Michèle et à nos deux filles. Déjà plusieurs fois grands-mères, elles ont de la vie une solide expérience. J'avais un doute : le

récit d'avatars apparemment parapsychiques se rapportant à leur père et pourtant vécus sous les auspices d'une matérialité aussi dense que peut l'être la vie sous notre soleil-tanneur-de-peau, ne les jetterait-il pas dans un trouble profond, au détriment de leur santé ? Là, survint le premier motif de désaccord : l'une pensait judicieux de confier mon expérience aux miens, en y adjoignant une démarche d'écriture, l'autre s'opposait formellement à toute interférence, jugée nuisible à l'équilibre domestique. Selon lui, rien de ce genre ne devait être fait avant la mise en place d'une cure psychiatrique. À cet égard, une démarche littéraire, par son action cathartique, lui paraissait aussi une des options possibles. Moins certaine toutefois qu'une prise en charge par un praticien. Il me fournit le nom d'un jeune confrère en qui il avait toute confiance.

Il est toutefois un point dont l'explication mit totalement d'accord les belligérants, encore que chacun s'engageât dans des perspectives différentes quand il se fut agi d'en expliquer les enjeux. Il s'agit de la mystérieuse déclaration de Géroménias Boisdefer : « Je ne suis pas à une lettre près. À deux non plus ». Ensemble, ils eurent l'idée de relier cet énigmatique propos à un autre qui sur le moment m'avait paru si opaque : « Et puis, quand tu en auras le loisir, réfléchis au prénom de ton père nourricier et à celui de ta mère. Crois-m'en, la signification n'en est pas banale. C'est le genre de secret que je ne me sens pas de te révéler. Tu dois tout mettre en œuvre pour en découvrir le sens, et

par voie de conséquence, les enjeux. J'en ai assez dit, mon fils ».

\*

Amis lecteurs, au point où j'en suis, l'heure n'est plus au secret dilatoire. Plus besoin de ce recours narratif. Votre insigne patience mérite bien cette révélation. Je vous confie enfin la solution apportée comme par magie à l'énigme dont Géroménias avait assorti ses dernières paroles, manière peut-être de jouer les Sphinx. Je le pressentais confusément, je ne le savais pas de science sûre, la lettre en question n'était autre que le « i » de Marilène. Ajoutée au prénom de manman Lèlène, elle pouvait alors le faire résonner, pour partie, du prénom de la Vierge Marie. Comme Géroménias n'était pas non plus à « deux lettres près », rien n'interdisait le recours à la lettre « e », afin de respecter l'orthographe française des noms propres. Le rapport avec le prénom de la jeune femme par moi rencontrée dans le train de banlieue, me médusa. La charmante Marilène m'avait, rappelez-vous, confondu de dos avec son bel Africain. Qui voyait en elle un moderne reflet la mère du Christ. Quant à Josépheu, prénom de mon père, homme travailleur, charpentier, menuisier à ses heures, et dont les bonnes œuvres ont contribué tant à ma venue au monde qu'à ma survie et bien au-delà, il évoquait de façon non moins évidente le père nourricier de Jésus.

Je suis resté sans voix devant si géniale interprétation. Elle fut tissée de conserve par Iliana et Désiré sur le fondement de mes propres intuitions,

qu'ils ont su capter. Elle n'est certes pas de moi. J'ai néanmoins largement contribué à mettre mes amis sur la bonne voie : à force de leur suggérer mon appétit de fusion totale avec Man Lèlène, je les avais, sans le savoir, aiguillé vers pareil déchiffrement. Aussi derrière ma lulette, me suis-je autorisé à grommeler : « Sphinx-Géroménias, j'ai déjoué tes stratégies, mais je jouerai le jeu et respecterai ma promesse. Je ne saurais cependant garantir à l'ouvrage cette force mobilisatrice que tu souhaites. Je ne suis ni gourou, ni chaman. Encore moins messie ! ».

L'anthropologue (également brillante linguiste) et le psychiatre, enfin d'accord, mais pas pour longtemps. Le messianisme de Géroménias Boisdefer allait jusqu'à faire de moi une sorte de sauveur, un nouveau prophète des opprimés, des déshérités, de tous ces fils d'une Afrique montant à l'assaut des cathédrales et bastilles de l'Occident. J'étais proprement abasourdi et quelque part j'éprouvais le désagréable sentiment qu'il s'était joué de moi Géroménias. Pis encore, qu'il m'avait piégé. Bref, je vivais sans le moindre recul, complètement absorbé dans cette aventure. Sur le moment, cette rancœur m'envahit, indice probable de mon enracinement mental dans cet autre monde. Par la suite, absorbé par le ressouvenir, je parvins à élaguer mon ressentiment. J'explique cette réaction par le fond chrétien que mon anticléricalisme n'a pas totalement éradiqué (ma femme Michèle, qui me traite de vrai faux mécréant, souhaite ardemment ma retour à la religion). S'il ne me paraît pas absolument scandaleux de chercher à vivre selon

les préceptes du Christ, ainsi que m'y invitait déjà Père Orozi, notre aumônier au lycée, en revanche, me prendre pour lui m'était insupportable. L'empathie a tout de même des limites, non ? Obama, je veux bien. Mais le Christ !

« C'est bien, me dit Iliana en guise de coin enfoncé dans le diagnostic de Désiré, c'est bien la preuve que tu es maintenant guéri de cette empathie qui aliénait ta liberté et que tu n'as besoin d'aucune cure psychiatrique ». À quoi mon psychiatre d'ami opposa du tac au tac la nécessité d'une post-cure. « Ne pas honorer, poursuivit-il, ton serment envers Géroménias t'enfermerait dans une perpétuelle angoisse ». Tout comme moi, à la différence de notre savante retraitée, il se représentait ma surprenante expérience comme objective, je veux dire marquée du sceau de l'ordinaire réalité offerte au sens commun.

Sans se laisser démonter, Iliana lui suggéra de se faire soigner lui aussi, puisque apparemment il présentait le même syndrome que moi. Cette saillie se fit avec le sourire charmeur et désarmant dont était équipée notre chercheuse, grâce à quoi elle avait su séduire les populations les plus reculées et les moins accueillantes d'Amazonie. Une qualité qui lui avait valu l'estime, voire l'admiration de Claude Levy-Strauss, ravi de l'avoir associée à une de ses expéditions. Désiré n'eut d'autre réaction que d'affirmer, en quêtant mon approbation : « Obé, ce n'est pas un hasard si après tant d'années de totale oblitération, tu as fini par te souvenir presque mot pour mot de l'ensemble des paroles

échangées avec le nommé Géroménias Boisdefer. C'est la preuve qu'un chaudron bout à petit feu sous ta cabèche. Il ne faut pas en sous-estimer la menace. Et pas davantage la fécondité ».

Quidonc, désorienté par tous ces commentaires sur ma santé mentale, j'ai compris que je devais désormais habiter moi-même ma parole. Sans laisser loisir à quiconque d'y établir ses campements. Nul, qu'on se le dise, ne saurait m'en déposséder. Ni par amitié, ni par flatterie, ni par force, ni même par magie. Innumérables sont les péripéties de mon existence. Depuis la ligne de crête hardiment chevauchée par mes presque quatre-vingt-dix ans, il m'arrive bien souvent, main sous le menton, de laisser fondre sur mes papilles le sucre de ma mémoire ou encore d'en ruminer les grumeaux sous les voûtes obscures de ma cabèche. Et pas seulement en ces lieux intimes, où, paraît-il, s'abolissent vouloir et conscience. Les poitrines elles aussi peuvent abriter leur part de souvenirs. La mienne n'y échappe pas. Mon ventre lui-même, en accueille à contrecœur bien d'autres encore. Coliques, diarrhées et tout le reste. Le prix d'une angoisse payée au taux le plus fort. Il est vrai qu'elle se dénoue à mesure. Au rythme de mes anciennes ferveurs chaque jour reconquises. Ma toute récente démarche d'écriture n'y est pas pour rien. Je me la souhaite fertile. Je ne désespère pas de mobiliser à son profit les ressources rescapées de ma longue équipée.

A vrai dire, je ne vois pas d'inconvénient à prendre la mesure des motifs qui ont amené Géroménias, à la suite de son père, à cette idéologie de l'expansion colonisatrice des gens de son pays, « fers de lance » selon lui, de la Nouvelle-Nouvelle Afrique. Quant à m'associer à ses motivations, il n'en est pas question. Elles ne me paraissent pas très claires. Mais travailler à en finir avec une Afrique pillée, humiliée, jugulée, oui. J'évalue néanmoins à leur poids d'incertitude les somptueux projets par lui nourris pour ses conquérantes cohortes. Non pas que je sous-estime la droite patience, l'intelligence à se faufiler, la capacité à s'installer à bas bruit, la faculté d'adaptation, l'art du mimétisme tactique et de la réserve stratégique des déshérités de notre Terre. Avec l'audace des désespérés ou des optimistes, chaussant le sabot hispanique ou la botte italienne, ou encore squattant les soutes de l'Europe, ils poursuivent la longue marche multimillénaire de l'espèce. Non ! Le poivre du doute n'est pas près de s'insinuer dans mon cerveau pour me conduire à en mésestimer la longanime impétuosité. Je ne manque cependant pas d'être parfois accablé. Offusqué, même, par les noirs soleils de l'inquiétude.

La vérité est que j'ai lu hier matin dans les pages scientifiques du cyberquotidien *L'Univers* dans sa version rédigée en globish – langue que même les Anglo-Saxons doivent apprendre – une information qui m'a rempli de sentiments mêlés. La matière physique, à ce qu'il ressort de l'article, peut être directement

transportée sous forme de particule, d'un endroit à un autre. L'article signale ceci :

*« Pour l'heure, une expérience toute récente menée dans la Silicon Valley par le professeur C.W. Armiron a abouti à la téléportation d'une souris sur une distance de soixante-douze mètres, à la vitesse de 90 centimètres à l'heure et par phase successives de quarante-cinq minutes. L'énergie nécessaire à cette opération provient du balanium 999, prélevé sur Mars, lors du premier vol habité, il ya une quinzaine d'années. Les gisements de ce métal existeraient là-bas en quantité pratiquement inépuisable. »*

Mon orgueil de mortel rivé au sol a dépassé ses limites habituelles quand j'ai lu en note que le terme « balanium » est une invention d'Armiron. C'est lui qui a découvert les propriétés de ce métal d'origine martienne. Il est expliqué aux profanes que ce mot vient du créole « balan » signifiant « vitesse ». Je me suis d'emblée plu à voir dans la prouesse de ce jeune savant âgé de trente-six ans la réalisation d'un des rêves nourris par mon géniteur et son père, à savoir la prise de pouvoir dans tous les domaines par des descendants d'Africains, et singulièrement des Haïtiens, dans les terres continentales du Nord.

La suite vaut la peine d'être citée :

*« Il semble que la téléportation d'un point à un autre de la Terre puisse devenir opérationnelle dans une quarantaine d'années, soit à la fin du dernier quart de notre siècle. Pour ce qui est du système solaire, cette opération ne serait possible que dans un siècle. Cette*

*avancée technologique est de nature à réjouir tous ceux qui s'inquiètent à juste raison de l'épuisement de nos énergies fossiles ainsi que du plutonium. En effet, lors des neuf vols habités qui ont atterri sur Mars, la téléportation aurait été une énorme source d'économie d'un combustible terrestre qui se raréfie dangereusement. »*

Ce progrès considérable comporte un revers. D'où mon inquiétude. S'il doit amener, comme cela semble fort probable, à la suppression des moyens de communication traditionnels, les politiques d'émigration des pays du Nord auront une solution toute trouvée, pour empêcher les ressortissants du Sud de pénétrer chez eux, et aussi pour recoloniser les territoires d'émigration. Tout simplement en interdisant à tous les pays qu'ils appauvrissent (et qu'ils osent cyniquement dénommer pays pauvres) l'accès à cette technologie de pointe, forcément réservée aux pays qualifiés de grandes puissances en raison précisément de leur maîtrise des techniques de téléportation. Il y aura un club téléportaire comme il y a encore un club nucléaire.

Une politique impérialiste, libérale et malthusienne sera nécessairement accompagnée de l'abandon et même aussi de la destruction de toutes les infrastructures du transport maritime et aérien. Déjà que depuis quelques années, tous les grands axes routiers et autoroutiers ont été transformés en réseau ferroviaire. Seules ont été conservées les routes vicinales permettant les

déplacements de proximité. Que sera-ce donc, quand un état policier recevra la manne de la téléportation ? Je vois d'ici Sir Ulric Boatfire, le ministre de l'intérieur des Etats-Unis d'Europe, s'esbaudir à la perspective de n'avoir plus à gérer aucune reconduite à la frontière. Ironie du sort, c'est un petit-fils d'Afrique qui aura été l'inventeur de cette infernale machinerie.

Il est d'autres considérations tout bonnement porteuses d'effroi. Avec cette technologie, ne pourra-t-on pas désormais expédier *ad patres* (et sans aucun moyen de vérifier la destination) ceux qui gênent : ennemis, opposants politiques et autres empêcheurs d'exploiter au carré ? L'article définit les différents modes de transport. Le vocabulaire n'en est pas des plus simples. Je cite encore :

*« Les moyens traditionnels relèvent, ai-je lu, de l'« endotransportation », parce que la matière transportée est liée sans se confondre avec lui à un élément vecteur qui se déplace d'un point à un autre, sans subvertir le temps, le voyage ayant une durée compatible avec le vécu des voyageurs. Le passage d'un moment présent à un autre moment présent peut être figuré à l'aide d'une ligne où on se repère passé et futur. Ce procédé différerait fondamentalement du mécanisme selon lequel la matière transportée est son propre vecteur. La terminologie qui est en train de s'installer retient, dans ce cas, les mots de « téléportation » ou encore d'« autoportation », le transporté et le transporteur se confondant. Le déplacement se fait par désintégration puis*

*réintégration de la matière, avec forcément une subversion du temps intérieur mais aussi de la chronologie objective. Le présent se trouve aboli, pendant la durée du voyage. Cela n'est pas dramatique en soi, dans la mesure où un passager peut dormir pendant un vol aérien, sans avoir l'impression d'un bouleversement intérieur. Qu'en sera-t-il des impressions du voyageur dont l'itinéraire risque de s'effectuer soit vers le futur, soit vers le passé ? »*

Dire que j'avais espéré un vingt-et-unième siècle marquant une pause en matière de découvertes scientifiques et d'applications technologiques. Le temps pour le commun des mortels de se les approprier. Ou simplement de s'y accoutumer. De les humaniser, quoi ! Naïveté ! Le rythme des innovations est même sans aucune mesure avec ce qu'il était aux premiers temps de l'électronique. Banalités que tout cela ! Je ne vous apprend rien, amis lecteurs, sinon que moi, je suis un pithécantrophe impénitent.

Pour avoir vécu ce que j'ai vécu en compagnie de Géroménias Boisdefer, pour avoir fréquenté un monde qui, des années durant, façonna à sa guise le cadre de mes pensées, peut-être aurais-je dû manifester une plus grande ouverture d'esprit. J'ai au contraire éprouvé le sentiment d'une angoisse renaissante, due à la perméabilité entre passé et futur. Cette pensée m'a renvoyé sans ambages à mon expérience du coma dans ce qu'elle avait de pénible. Le confort de mon petit

cocon familial m'est apparu comme le bien suprême et les remous des mondes parallèles, un enfer. En leur confiant mes impressions, j'avais fourni à Iliana et Désiré une piste vers leur subtile découverte, et aussi un nouveau motif de désaccord. L'une continuait à y voir la preuve de mon parfait état de santé, puisque, à ses yeux, je me montrais capable de me déprendre des illusions, sans pour autant les stigmatiser. L'autre sans vouloir en démordre, y détectait, au contraire, la permanence de syndromes traumatiques, nécessitant une vraie prise en charge. Leurs commentaires m'ont beaucoup amusé. Parfois même, déridé par leur aspect de guérilla perpétuelle. La bataille tournait à la cocasserie. Je la trouvais touchante. Eux aussi !

\*

Peu après cette amicale bagarre de spécialistes et, me livrant à mes ordinaires calculations, je me suis soudain avisé que le patronyme « Armiron » était le calque anglais de « Bras du Fer ». Cette expression, rappelez-vous, Géroménias l'avait facétieusement substituée au patronyme « Boisdefer » de son père. Comble de l'humour, il avait bourré le prénom de ce dernier de sonorités roulantes expectorant quelque chose en rapport avec la lettre « r ». En effet, de « Cléophas », il l'avait transformé en « Clérophrastrate », manière d'autodérision, histoire de souligner en le stigmatisant un certain désir de francisation, et par là même d'anoblissement. Avec « Armiron », le processus se doublait d'une américanisation. Diable ! Le cheminement idéologique passant de « Boisdefer » à

«Armiron» en, passant par «Bras du Fer» m'a paru symboliser une course effrénée vers une assimilation totalement en rupture avec les idéaux de Géroménias Boisdefer et de son père. Et puis, après tout, me suis-je un instant ravisé, l'assimilation est-elle le mal absolu ? N'est-ce pas plutôt une étape nécessaire. ? Oui, mais vers quoi ? Toutes ces élucubrations sur l'identité, n'est-ce pas fadaïses et diversion de l'essentiel ? Mon esprit, un vaste chaudron de doutes ! J'ai eu l'impression de retomber de nouveau dans le coma. L'idée d'une séparation – sans retour, cette fois – d'avec ceux que j'aime ici et maintenant m'a puissamment aidé à réagir contre les forces qui semblaient m'y attirer. Adorable (et adorée) Iliana, tu l'as enfin compris, je n'accepte une vie double qu'à la condition que tu sois dans la mienne et moi dans la tienne. Sinon, je n'aime rien tant que l'idée d'un monde unique. Le nôtre de céans ! Un monde où la chaleur du soleil brûle et tanne la peau. Un monde où la terre a des odeurs de sucre et de vanille ; où la mer continuera encore à abriter en son sein les débats les plus ardents comme les ébats les plus langoureux.

\*

Après ma déception, une grande satisfaction : repensant au fameux champ magnétique anti-agressions, je me suis rappelé les origines également haïtiennes de son inventeur. Quant au nom (Konrad) qu'il avait donné à son invention, j'ai enfin compris que ce terme ne référerait nullement au prénom allemand bien connu, mais à une expression créole signifiant « comme un

vêtement » (littéralement : *kon an rad*). Effectivement, ce champ magnétique fonctionne comme un habit invisible. Le génial inventeur, descendant d'Haïtiens avait de surcroît gardé intact son patronyme. Il avait aussi reçu un prénom (Anatole Charlemagne) et un patronyme (Labrousse), typiques du pays de ses ancêtres.

Qu'on se le rappelle, le dispositif en question n'était mis en échec que par le bois. Je me suis alors souvenu avec précision de cette flèche démunie de sa pointe en fer, exhibée par Géroménias. Et aussi de cette autre flèche à moi-même remise (à moins que ce ne fût à mon alter ego) au cours d'un cauchemar aux allures d'apocalypse. Cette alliance conflictuelle et récurrente du bois et du fer n'a pas cessé de hanter ma réflexion. Après tout, ne figure-t-elle pas comme emblème dans le patronyme de mes ancêtres biologiques et, sous biens des aspects, ... spirituels : les Boisdefer.

L'inopiné surgissement de pareille association de termes et d'idées m'a laissé tout pantois. Je me suis senti pénétré d'une force nouvelle, comme par contrecoup. Ne serait-ce pas l'énergie de mon Surmoi. Il est vrai que j'en pressens assez ordinairement les aguets et les ruses. Dans un soliloque qui m'est coutumier, je me suis entendu prononcer des mots qui résonnaient au loin, en quelque banlieue de moi-même : « Nous, gens du Sud, devons éviter d'être pris de vitesse par les progrès technologiques. Oui, telle doit être la priorité des pays actuellement dominés ». Pour cette raison et pour bien d'autres encore qui me tiennent à

cœur, j'ai toute confiance que la saga des peuples déshérités verra le jour. Et dans la langue réclamée par Géroménias Boisdefer !

Encore une fois, à ce vaste dessein je veux bien m'associer sans pour autant m'identifier à un messie. Ma tâche est toute emplie de ronces et autres difficultés. Je pâtirai probablement de trouées inconfortables. J'ai cependant la certitude qu'elles finiront par être comblées. Et ces infatigables marcheurs, en marche depuis que l'Homme est l'Homme, il y a siècles et siècles de temps, continueront de marcher longue marche d'errance et de transhumance. Cette épopée non encore achevée, s'il se trouve que la lettre doive en souffrir quelque variation, puisse l'esprit n'en être jamais trahi ! Du moins pas à la pointe de mes doigts.

\*

Considérant les multiples avatars statutaires de notre nation sur plusieurs décennies, je constate la pertinence de mon option – et aussi de mon intuition – géopolitique, face à celle de Géroménias. Hors donc la bordure continentale de notre environnement, notre Etat est résolument insulaire. De ce point de vue, l'idéologie boisdeferienne a été mise en échec. En revanche, dans l'attente des évolutions futures à l'échelle mondiale, j'ai la conviction que Géroménias et son père Cléophas ont déjà gagné une première victoire. Et hautement symbolique : le nom de notre confédération est non point anglais, espagnol ou français, mais créole. Créole d'Haïti-Thomas : *Konbwaray Bannzil Karayib* (Confédération de l'Archipel Caribéen), correspondant

à l'acronyme K.B.K, transformé à l'écrit en un terme plus civilisé : Kabéka. J'ai toujours éprouvé un trouble indéfinissable devant cette dénomination. Elle l'avait emporté haut la main sur beaucoup d'autres et de justesse sur celle proposée par mes amis politiques et moi : « Confédération des Etats de la Caraïbe Insulaire », d'où l'acronyme « CECI ». Cela, justement, fut repoussé par nos adversaires politiques, non sans ricanements et plaisanterie acerbes. Nous étions raillés pour notre côté prétendument démonstratifs s'exprimant au travers de nos « ceci-cela » politiciens, traduction française du bon grain de créole de notre versatilité « palayi-palaya », le tout indice d'une supposée et proclamée allergie à l'action. En fait, c'était moi la véritable cible de ces critiques. Mon groupe s'est plié, vote démocratique oblige, à l'appellation « KABEKA ». Cela dit, compte tenu de mes antécédents idéologiques, j'aurais dû avoir plébiscité cette dénomination fournie par notre langue créole. Je n'ai compris que bien après coup la raison de ma réserve convertie par la suite en opposition. En effet, tous ces jeux de sons n'étaient pas sans me rappeler la transformation de mes initiales « O-B » en un « Obé », orthographiquement plus présentable, mais qui avait valu à mes âges adolescents tant de sarcasmes. Comme quoi, la cicatrice ne s'est jamais refermée. Aujourd'hui encore, pareille coïncidence ne laisse pas de m'intriguer. Qui plus est, le résultat de la dénomination victorieuse débouche sur une appellation aux sonorités bien proches de Kabicha. Le Royaume de Grand-Kabicha ! Autrement dit, du

sommeil, de la léthargie. Ne nous prétendons-nous pas en république ? Nos gouvernants seraient-ils subrepticement devenus des roitelets en puissance ? Le volontarisme affiché par eux ne serait-il finalement qu'une variante subtilement déguisée de l'apathie ? Je n'ose le croire. Mais il faut vigilance garder ! Je dois l'avouer, pas seulement trouble, épouvante même m'en saisit ! À monter-descendre par période, tout le long de ma colonne vertébrale. Impression de vieux-corps, pensera-t-on ! Voire !

Sans hésitation aucune, je me suis ouvert de mes états d'âme auprès de Désiré. « Kabicha et Kabéka, au fond, c'est le même mot, m'a-t-il répondu, mine savante et regard brillant. Surtout si on n'en est pas à une ou deux sons près ». Etrange sentiment de déjà entendu !

Je suis reparti, pensif, dans un de mes ordinaires soliloques... Ma méditation sonore s'est trouvée concurrencée, interrompue même, par une nouvelle diffusée par Radio-Terre 9 : « À Kabéka, l'âge moyen est passé en quinze ans de 109 à 119 ans pour les femmes et de 99 à 109 ans pour les hommes. Cette statistique place Kabéka au neuvième rang mondial, pour la longévité, loin devant les Etats-Unis d'Europe, l'Australie et la Chine. Ils n'en sont pas peu fiers, les Kabékans ! Certains, paraît-il, se comportent comme s'ils étaient en passe de devenir immortels ! ».

Entre nous, je devrais disposer d'assez de temps pour remplir mon contrat, non ?

FIN

BERN 30 125^

BERN 30 125^

25A of 1028

BERN 30 125v

BERN 30 126A

